

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CORPS ESCLAVES, RÉCLUSION ET ENJEUX MÉMORIELS DANS *AMINATA* DE  
LAWRENCE HILL ET *UN OCÉAN, DEUX MERS, TROIS CONTINENTS* DE WILFRIED  
N'SONDÉ

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
GABRIELLE CLOUTIER

AVRIL 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Tout d'abord, j'aimerais remercier mon directeur de recherche, Isaac Bazié, pour son assistance, sa patience et ses explications très claires lors des moments plus difficiles de la rédaction de ce mémoire. Il m'a énormément aidé avec toutes ses références bibliographiques et son expertise professionnelle. J'ai beaucoup apprécié nos conversations sur le commerce triangulaire, les lieux, la violence, le corps, l'identité et la mémoire.

De plus, je souhaiterais remercier mon amoureux, Gabriel Belley-Simard, pour son soutien pendant mes périodes d'écriture. Il me laissait travailler dans le silence à la maison. Il m'encourageait à poursuivre jusqu'au bout.

Ensuite, je remercie Emmanuelle Amoni, ma très chère amie, qui a lu mon travail pour m'appuyer, donner son avis, puis encourager à acheminer ce projet.

Enfin, je voudrais dire un gros merci aux membres de ma famille proche, Andréanne Cloutier, Josée Lauzon et Alain Cloutier, qui m'ont supportée et entendue parler de ce gros projet depuis le tout début.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	v
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I CORPS ESCLAVE ET VIOLENCE .....	10
1.1 Le devenir esclave.....	13
1.1.1 Enlèvement et déracinement dans <i>Aminata</i> .....	14
1.2 La condition de l'esclave enchaîné .....	18
1.2.1 La marche infernale dans <i>Aminata</i> .....	20
1.2.2 Vers la ville portuaire: immense et horrible .....	25
1.2.3 La fosse à esclaves du bateau négrier .....	30
CHAPITRE II BATEAU NÉGRIER ET RÉCLUSION.....	34
2.1 Corps enfermé et conditions de l'emprisonnement.....	34
2.2 Le bateau négrier à la lumière de l'hétérotopie.....	48
2.2.1 La cale, le ventre exterminateur: promiscuité et violence .....	50
2.2.2 L'océan, le gouffre marin: entre violence et délivrance .....	57
CHAPITRE III ENJEUX MÉMORIELS DANS L'ÉCRITURE DE L'ESCLAVAGE .....	64
3.1 Corps, mémoire et écriture de la violence.....	65
3.1.1 Aminata Diallo et sa biographie écrite .....	70
3.1.2 Nsaku Ne Vunda et sa résurrection par la fiction .....	76
3.2 Déplacement des faits historiques : entre lieux géographiques et lieux de l'écriture .....	82

CONCLUSION.....	88
BIBLIOGRAPHIE.....	91

## RÉSUMÉ

La présente recherche propose l'étude du corps esclave et reclus, désigné comme *autre*, sous différents angles et diverses formes de violence, ainsi que l'expérience des lieux de la violence esclavagiste dans le contexte du commerce triangulaire. Nous nous sommes donné pour but d'identifier dans une perspective narratologique et anthropologique, à travers le corps du personnage dans deux romans, la transition du corps libre vers le corps esclave en considérant sa capture, son enchaînement, les dynamiques et épreuves du corps enfermé dans un lieu restreint et dans la promiscuité, et l'écriture à la fois fictive, historique et mémorielle de la violence esclavagiste dans la littérature contemporaine. Le corps du personnage permet d'observer le sujet esclave sur le territoire africain, sur le bateau négrier, et notamment à travers les enjeux mémoriels de son écriture.

Les romans de notre corpus, *Un océan, deux mers, trois continents* de Wilfried N'Sondé et *Aminata* de Lawrence Hill, ont ceci en commun d'être issus d'une littérature contemporaine, simultanément fictive et historique, et présentent des protagonistes qui subissent la violence de la traite négrière, que ce soit de manière directe ou indirecte. Les thématiques de l'altérité, de la mémoire, de la violence et de l'identité gravitent autour de la question des lieux (l'Afrique, le bateau négrier et l'écriture) et du corps. On verra que les lieux de violence se développent et existent par la violence elle-même, mais également que leur conception est réalisée de manière délibérée.

Le premier chapitre inspectera le corps esclave et la violence qu'il subit dans les deux œuvres en portant une réflexion sur le devenir esclave et sur la condition de l'esclave enchaîné, ainsi qu'en tenant compte de l'enlèvement, du déracinement, de la marche infernale et du port. Dans le deuxième chapitre, nous traiterons de l'hétérotopie du bateau négrier dans les deux fictions historiques, spécialement de la cale du bateau et de l'océan, deux lieux de violence qui lui sont sous-jacents. Enfin, le troisième chapitre propose une analyse sur les enjeux mémoriels dans l'écriture de l'esclavage. En premier lieu, il sera question de la mise en récit mémorielle du document historique *Book of Negroes* par Hill. En deuxième lieu, il s'agira de montrer que N'Sondé met en scène la statue du prêtre congolais érigée à Rome, un lieu de mémoire, à travers son écriture.

Mots clés : esclavage, commerce triangulaire, violence, identité, bateau négrier, mémoire, corps, lieux, Afrique, Lawrence Hill, Wilfried N'Sondé, Aminata, Nsaku Ne Vunda.

## INTRODUCTION

La traite négrière atlantique<sup>1</sup>, désignée comme le commerce d'esclaves noirs<sup>2</sup> déportés de l'Afrique vers les Amériques entre les XVI<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, est un sujet récurrent tant dans la recherche scientifique que dans les productions artistiques. En France par exemple, la question de l'esclavage est revenue à l'avant-scène ces dernières années, notamment avec la Loi Taubira<sup>3</sup>. La mémoire et la réparation pour l'esclavage ainsi que la traite négrière<sup>4</sup> sont repensées dans l'actualité. Du côté des États-Unis, les Afro-américains voient l'importance de commémorer l'abolition de l'esclavage (depuis 1865<sup>5</sup>) et le racisme, mais demeurent tout de même dans une impasse identitaire. Entre « le traumatisme de la traite transatlantique [...] et l'oubli forcé de leur passé africain<sup>6</sup> », ils ressentent le besoin de construire « un soi africain, circonscrit en un lieu mais également transposable dans une réalité sociale américaine<sup>7</sup>. » En ce sens, des essayistes et écrivains contemporains comme Toni Morrison<sup>8</sup> questionnent

---

<sup>1</sup> Plusieurs noms caractérisent la traite négrière atlantique. Cela a pris des siècles pour la définir. Dans ce travail de recherche, je ferai usage de nombreux synonymes, comme « le commerce triangulaire ».

<sup>2</sup> Je tiens à souligner que mes propos ne tiennent compte d'aucune connotation raciste. Les références dans ce mémoire sur la couleur, la race et les mots « nègre » et « noir » sont issues des constructions historiques et discursives qui ont été mises en place du point de vue des sociétés ayant pratiqué l'esclavage et la colonisation. Sans adhérer aux théories et préjugés que connotent les concepts de races et la palette des couleurs qui lui sont assorties, je les convoquerai dans ce mémoire comme réflexion qui ne put se faire sur un objet sans que celui-ci ne soit nommé dans le contexte qui l'a marqué.

<sup>3</sup> Sylvie Calixte, « La loi reconnaissant la traite négrière et l'esclavage des noirs dans les possessions françaises d'outre-mer en tant que crime contre l'humanité », *Pouvoirs dans la Caraïbe*, no 15, 2007, en ligne, <<http://journals.openedition.org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/plc/190>>.

<sup>4</sup> Catherine Golliau, « L'esclavage s'invite au Parlement européen », *Le Point*, 17 juin 2020, en ligne, <[https://www.lepoint.fr/monde/l-esclavage-s-invite-au-parlement-europeen-17-06-2020-2380572\\_24.php#xtmc=esclavage&xtnp=1&xtr=1](https://www.lepoint.fr/monde/l-esclavage-s-invite-au-parlement-europeen-17-06-2020-2380572_24.php#xtmc=esclavage&xtnp=1&xtr=1)>.

<sup>5</sup> N'dea Yancey-Bragg, « What is Juneteenth 2020, the holiday marking the end of US slavery? », *Providence journal*, 14 juin 2020, en ligne, <<https://www.providencejournal.com/news/20200614/what-is-juneteenth-2020-holiday-marking-end-of-us-slavery>>.

<sup>6</sup> Sarah Fila-Bakabadio, « Imaginaires d'Afrique et historiographies afrocentristes », *Monde(s)*, vol. 1, no 3, 2013, p. 127.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>8</sup> Toni Morrison, de son vrai nom Chloe Ardelia Wofford Morrison (1931-2019), fut à la fois romancière, essayiste, critique littéraire, dramaturge, librettiste, professeure de littérature et éditrice américaine. Elle est connue à l'international pour son œuvre *Beloved*, qui s'inspire de l'histoire vraie d'une esclave afro-américaine. Elle a été récipiendaire du Prix Nobel de littérature en 1993.

l'africanisme, la marginalité et l'imaginaire littéraire dans une société racialisée<sup>9</sup>. Dans le domaine de la création littéraire, plusieurs auteurs s'inspirent de l'Histoire et produisent des œuvres visant à combler les trous de mémoire, à montrer la douleur et à redonner leur humanité à des sujets historiques réduits au statut d'esclaves anonymes. Au nombre de ces écrivain.e.s, on compte Alex Haley<sup>10</sup> (Américain), Maryse Condé (Guadeloupéenne) et Fabienne Kanor (Française), qui transposent l'esclavage transatlantique dans l'espace de leur écriture dans le but de soulever des réflexions relatives à l'altérité, à la violence, au corps, à l'identité, à l'expérience des lieux et aux questions mémorielles.

Ce bref survol nous montre que le commerce triangulaire a changé à tout jamais la relation du continent africain avec le reste du monde. L'esclavage, comme réalité historique, continue de nourrir des débats passionnés dans les sociétés qui y ont participé d'une manière ou d'une autre. Pour étudier les répercussions de ce commerce inhumain, il faut d'abord connaître son origine et son développement.

La traite, entendue comme l'échange entre un vendeur et un acheteur, et l'esclavage, compris comme le droit de propriété d'un être humain, existent depuis longtemps. En effet, la traite transatlantique s'est inspirée du modèle athénien (présent aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles avant J.-C.), faisant du corps une marchandise<sup>11</sup>. Ce sont les Portugais qui ont développé, modifié et réorienté la traite au XVI<sup>e</sup> siècle, « en allant chercher les esclaves directement en Guinée et en les introduisant en Europe sans intermédiaires, par la voie maritime<sup>12</sup>. » Ils ont inauguré la traite arabe, « la traite négrière “ chrétienne ” atlantique, concurrente des traites négrières “ musulmanes ” sahariennes et méditerranéenne<sup>13</sup>. » Les autres pays européens ont alors décidé de continuer ce commerce triangulaire<sup>14</sup>. On note parmi les colonisateurs européens, les Portugais, les Espagnols, les Hollandais, les Anglais et les Français. Ainsi, entre les XVI<sup>e</sup> et

---

<sup>9</sup> Toni Morrison, *Jouer dans le noir : blancheur et imagination littéraire*, traduit par Pierre Alien, Paris, C. Bourgois, 1993, 113 p.

<sup>10</sup> Alex Haley, *Roots: The Saga of an American Family*, New York, Doubleday, 1976, 587 p.

<sup>11</sup> Roger Botte, « Traite Et Esclavage, Du Passé Au Présent », *Esprit*, vol. 8-9, no 317, 2005, p. 188–199, en ligne, <[www.jstor.org/stable/24470408](http://www.jstor.org/stable/24470408)>.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>13</sup> *Idem.*

<sup>14</sup> Christian Delacampagne, *Histoire de l'esclavage, De l'Antiquité à nos jours*, Paris, Librairie Générale Française, Collection Le livre de poche, 2002, 320 p.

XIX<sup>e</sup> siècles, s'est développée une commercialisation du corps noir impliquant l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. Dès lors, l'Africain est devenu une monnaie d'échange<sup>15</sup>.

La typologie de la violence qu'a élaborée le politologue Johan Galtung permet de catégoriser cette violence esclavagiste. Ainsi, à la suite de Galtung, on peut distinguer la violence en plusieurs points : elle peut être personnelle ou structurelle, intentionnelle ou non intentionnelle, manifeste ou cachée, physique ou psychologique et elle peut se faire avec ou sans objets<sup>16</sup>. Dans ce sens, l'idéologie esclavagiste est faite de violences multiformes : structurelle et donc systémique, psychologique, physique et manifeste.

Certains travaux comparent même la traite transatlantique à la Shoah, puisque dans les deux cas, on parle des « expériences de la discrimination, de la déportation, de la dissémination et des langues créolisées<sup>17</sup>. » Dans le commerce triangulaire, on évoque précisément la diaspora africaine et l'aliénation identitaire, comme une autre facette des violences que les personnes réduites à l'esclavage ont dû subir. La traite sera cette « tragédie à multiples facettes, [qui] restera la plus importante entreprise d'asservissement et d'avilissement de l'homme<sup>18</sup>. » Le poète, écrivain et philosophe Édouard Glissant décrit l'ampleur de ce commerce inhumain : « La traite. Ce qu'on n'effacera jamais de la face de la mer. [...] C'est un massacre ici (au réservoir de l'Afrique), afin de compenser le massacre là-bas. La monstrueuse mobilisation, la traversée oblique, le chant de mort<sup>19</sup>. »

Ce triangle de la mort, terme qui caractérise également la traite transatlantique, a provoqué la création de lieux de violence et d'altérité, dont le bateau négrier, qui transporte les esclaves noirs, et l'océan. Il est vrai que la violence peut s'inscrire sur le corps, mais elle peut également marquer la topographie d'un lieu. On dira en d'autres termes que la violence est reliée au corps

---

<sup>15</sup> Wemba Bong, *Quand l'Africain était l'or noir de l'Europe*, Paris, Anibwe, 2010, 414 p.

<sup>16</sup> Johan Galtung, « Violence, Peace, and Peace Research », *Journal of Peace Research*, vol. 6, no 3, 1969, p. 189.

<sup>17</sup> François Noudelmann, « La Traite, La Shoah... Sur Les Usages D'une Comparaison », *Littérature*, no 174, 2014, p. 104, en ligne, <[www.jstor.org/stable/24396851](http://www.jstor.org/stable/24396851)>. Nous pensons qu'une telle comparaison mériterait d'être fortement nuancée.

<sup>18</sup> Wemba Bong, *op. cit.*, p. 134.

<sup>19</sup> Édouard Glissant, « L'air nourricier », *Le Sang rivé, Poèmes complets*, Paris, Gallimard, 1994, p. 139.

et au lieu. Cela étant, le corps noir est transformé en corps esclave et en corps enfermé dans ces deux espaces d'aliénation, le bateau négrier et l'océan, puisque celui-ci y connaît la violence esclavagiste et la violence de la réclusion<sup>20</sup>. Par sa mise en intrigue particulière, le corps esclave donne à son tour un sens et une forme à ces deux lieux de violence. Ceux-ci demeurent par la suite figurés par les discours, les témoignages et la mémoire collective<sup>21</sup>. Dans les fictions sur la traite négrière, l'écriture de l'identité et de la mémoire se fait par l'intermédiaire du lieu et du corps, car le lieu est « un théâtre qui retient la marque des événements, l'écho des voix et l'aura des grandes figures ou des petits noms qui ont été les acteurs du passé<sup>22</sup>. »

Parmi les auteurs de fictions sur le commerce triangulaire, on compte Édouard Glissant. Celui-ci développe diverses théories à travers ses écrits, relatives aux répercussions de la traite transatlantique sur l'identité et la culture antillaises. Par exemple, dans sa fiction *Le Quatrième siècle*<sup>23</sup>, il questionne l'identité des habitants des Caraïbes à travers la parole ancestrale, la mémoire des esclaves et l'expérience du bateau négrier. Aussi, *Moi, Tituba sorcière*<sup>24</sup> de Maryse Condé porte sur les enjeux de la mémoire dans l'écriture de l'esclavage, précisément à partir d'archives et de discours historiques autrefois mis sous silence, et les fait revivre par l'entremise du corps autre, un produit de l'Histoire culturelle<sup>25</sup>. Ainsi, les écrivains laissent une empreinte historique dans leurs écrits dans le but de faire de ces lieux de violence et d'altérité, des lieux de mémoire. La littérature nomme, déconstruit et crée ces espaces d'aliénation, puisqu'elle les remémore à l'aide de l'expérience des corps autres : corps esclaves et corps enfermés, dans le cas de la traversée du bateau négrier.

---

<sup>20</sup>Jean-Didier Urbain, « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », *Communications*, vol. 2, no 87, 2010, p. 101.

<sup>21</sup> Dominique Iogna-Prat, « Maurice Halbwachs ou la mnémotopie. “Textes topographiques” et inscription spatiale de la mémoire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 3, 66<sup>e</sup> année, 2011, p. 821-837.

<sup>22</sup> Isaac Bazié, « Lieux de mémoire, lieux de violence dans la littérature francophone d'Afrique : le cas de Kossi Efoui », *Discours topographiques et constructions identitaires en Afrique et en Europe – Approches interdisciplinaires*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 217.

<sup>23</sup> Édouard Glissant, *Le Quatrième siècle*, Paris, Gallimard, 1997, 336 p.

<sup>24</sup> Maryse Condé, *Moi, Tituba sorcière*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1988, 288 p.

<sup>25</sup> Françoise Simasotchi-Bronès, « Littératures francophones et esclavage transatlantique », *Diasporas*, vol. 21, 2013, p. 196-214.

Au nombre de toutes les fictions historiques contemporaines qui questionnent le commerce triangulaire, nous nous intéresserons à deux œuvres marquantes dans le présent mémoire de maîtrise : *Aminata*<sup>26</sup> de Lawrence Hill (Canada-États-Unis) et *Un océan, deux mers, trois continents*<sup>27</sup> de Wilfried N'Sondé (France-Congo). Ces deux auteurs puisent des éléments dans des documents historiques et les retravaillent dans le cadre de la fiction.

Plusieurs œuvres littéraires reprennent certaines thématiques relatives à la traite transatlantique présentes dans les fictions historiques de Hill et N'Sondé. Par exemple, l'espace océanique, la mémoire esclavagiste et le récit historique sont des composantes qui se retrouvent dans *Humus*<sup>28</sup> de Fabienne Kanor et dans le recueil de poésie *Le royaume du fruit-étoilé*<sup>29</sup> de Derek Walcott. Tout comme Hill et N'Sondé, ces deux auteurs évoquent le commerce triangulaire sous un angle à la fois fictif et historique dans le but de transmettre aux générations futures, à travers les mots, l'expérience du passage du milieu, c'est-à-dire la violence esclavagiste et la violence de la réclusion vécues sur le bateau négrier.

La première œuvre à l'étude dans ce travail de recherche, *Aminata*, raconte l'histoire de l'esclavage grâce au récit fictif d'Aminata Diallo, esclave noire au XVIII<sup>e</sup> siècle. À travers les paroles et le parcours de son personnage, Hill redonne vie au *Book of Negroes* (Registre des Noirs), un important document écrit (1783) par Sir Guy Carleton et négligé par l'Histoire. Kidnappée dans la région de Bayo en Afrique de l'Ouest, Aminata parcourt de force les territoires africains en compagnie de milliers d'esclaves et se retrouve malgré elle sur la grande eau, prise au piège sur un énorme vaisseau négrier. Elle traverse plusieurs frontières et territoires : les Treize colonies, la Nouvelle-Écosse, la Sierra Leone et l'Angleterre. Dans chacun de ces lieux, elle côtoie l'horreur humaine. Hill retourne alors sur un épisode du passé, peu connu, et livre au lecteur le combat contre la déportation des Noirs outre-mer par l'écriture de la vie d'Aminata Diallo.

---

<sup>26</sup> Lawrence Hill, *Aminata*, traduit de l'anglais par Carole Noël, Lachine, Pleine lune, 2014, 565 p. Version originale: *Book of Negroes*, New York, Harper Collins, 2007, 511 p. Dans ce mémoire, nous utiliserons la traduction française.

<sup>27</sup> Wilfried N'Sondé, *Un océan, deux mers, trois continents*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, 242 p.

<sup>28</sup> Fabienne Kanor, *Humus*, Paris, Gallimard, 2006, 256 p.

<sup>29</sup> Derek Walcott, *Le royaume du fruit-étoilé*, traduit et annoté par Claire Malroux, édition bilingue, Saulxures, Circé, 1992.

Lawrence Hill est né en Ontario au Canada, mais ses parents sont d'origine américaine. Son père « noir » et sa mère « blanche » ont vécu plusieurs tensions sociales en raison de leurs différentes couleurs de peau. À la fois romancier et documentariste, Hill est l'un des plus importants écrivains canadiens afro-descendants à publier des essais et des romans en lien avec la culture noire<sup>30</sup>. Il met aussi en perspective les questions raciales au Canada et aux États-Unis. *Aminata* est son premier « néo récit » d'esclaves<sup>31</sup> sur le commerce triangulaire. Pour plusieurs lecteurs afro-canadiens et afro-américains, la trajectoire des 1200 personnes d'origine africaine de la Nouvelle-Écosse vers la Sierra Leone en 1792 constitue un important retour collectif vers l'Afrique<sup>32</sup>. C'est pourquoi Hill a pour objectif d'unir dans son roman les expériences, les voyages et les itinéraires des Africains au XVIII<sup>e</sup> siècle, selon toutes les perspectives : femmes et hommes, noirs et blancs. Il se réfère également à l'horreur de l'Holocauste et aux répercussions sur l'identité des survivants dans l'élaboration de son écriture sur la vie fantôme d'Aminata<sup>33</sup>.

Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, la seconde œuvre sur laquelle portera mon mémoire, Wilfried N'Sondé écrit la violence esclavagiste vécue par les Africains par l'entremise d'une figure historique, Nsaku Ne Vunda (1583-1608). Cet important ambassadeur et prêtre congolais, oublié de l'Histoire, a tenté de lutter contre l'esclavage et a été témoin des conséquences brutales de la montée du dualisme Noir/Blanc sans être esclave à priori. Parti des rives du fleuve Kongo, il a traversé l'Atlantique jusqu'au Brésil sur un bateau négrier, a passé un certain temps dans une prison espagnole avant de mourir, affreusement malade, aux pieds du Pape Paul V à Rome. N'Sondé fait donc un retour sur des sujets du passé minorés par les

---

<sup>30</sup> Winfried Siemerling, « Lawrence Hill », *Canada's History*, 8 juin 2010, en ligne, <[<sup>31</sup> Terme emprunté à Judith Misrahi-Barak, citée par Françoise Simasotchi-Bronès, « Littératures francophones et esclavage transatlantique », \*Diasporas\*, vol. 21, 2013, p. 200. On peut notamment se référer à \*Revisiting Slave Narratives I: Les avatars contemporains des récits d'esclaves\*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée \(PULM\), 2016, 490 p.](https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/lawrence-hill#:~:text=Lawrence%20Hill%20est%20l'un,%C3%A9crivains%20canadiens%20les%20plus%20populaires.></a>>.</p>
</div>
<div data-bbox=)

<sup>32</sup> Lawrence Hill et Winfried Siemerling, « A Conversation with Lawrence Hill », *Callaloo*, vol. 36, no 1, 2013, p. 19.

<sup>33</sup> *Idem*.

discours dominants de l'Histoire et transporte le lecteur dans la mémoire collective de la traite négrière, en donnant une voix à la statue du prêtre, érigée à Rome.

Wilfried N'Sondé est originaire de la République du Congo et habite présentement en France. Ses écrits traitent de l'esclavage, du colonialisme, de la géopolitique et des identités africaines contemporaines. Les sept œuvres littéraires de N'Sondé abordent particulièrement le malaise identitaire, la violence et l'altérité, l'Histoire tant en Europe qu'en Afrique. L'auteur se penche sur des questions socioculturelles et politiques dans son programme d'écriture. Par la quasi-absence de témoignages et d'archives sur Nsaku Ne Vunda, N'Sondé a pu se permettre d'ajouter des éléments fictifs à son récit dans l'objectif de continuer dans la lignée de la véracité et de perpétuer la mission qu'a dû abandonner le prêtre à sa mort : donner une voix aux esclaves oubliés et raconter l'atrocité du triangle infernal<sup>34</sup>.

Ainsi, ce corpus sera pertinent pour notre analyse, car les œuvres littéraires proviennent de deux milieux distincts et traitent du même sujet : la traite négrière. D'une part, lorsque l'on fait l'étude comparative des deux œuvres, l'une franco-congolaise et l'autre canadienne-américaine, on remarque certaines différences flagrantes qui permettent diverses lectures possibles. D'abord, le point de vue narratif adopté pour raconter l'esclavage varie dans les deux fictions historiques : dans l'œuvre de Hill, il est féminin, tandis que dans celle de N'Sondé, il est masculin. Les parallèles entre ces deux perspectives narratives s'imposent. En outre, le temps raconté des deux œuvres ne figure pas dans la même époque. Le récit d'*Aminata* se déroule entre 1745 et 1802, alors que celui de Nsaku Ne Vunda dans *Un océan, deux mers, trois continents* se situe entre 1583 et 1608. Les deux temps réunis tracent la trajectoire évolutive et historique de la traite négrière. Les deux romans ensemble forment alors une cartographie historique. D'autre part, l'étude des deux romans est justifiée par le fait qu'ils ont été écrits à quelques années d'intervalle et donc, se positionnent dans le contexte d'une littérature contemporaine sur l'esclavage. D'ailleurs, les deux auteurs reviennent sur des sujets omis du commerce triangulaire dans leur écriture et leur donnent vie dans le discours social actuel. Aussi, la structure narrative est éclatée dans chacune des deux fictions historiques, ce

---

<sup>34</sup> Anne Bocandé, « Le navire Le vent Paraquet c'est le capitalisme en miniature », *Afriscopes* 53, 12 décembre 2017, en ligne, <<http://africultures.com/navire-vent-paraquet-cest-capitalisme-miniature/>>.

qui permet la diversification de leur lecture et de leur analyse. Dans *Aminata*, on fait des aller-retours entre le moment de l'écriture de son récit (1802) et l'itinéraire précis de sa vie. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, on suit le parcours de Nsaku Ne Vunda en linéarité, mais par coupures historiques, des mises en contexte de l'Histoire.

Dans ce mémoire de maîtrise, il sera question du corps esclave, corps enfermé à plusieurs égards, considéré comme autre, ainsi que de l'expérience des lieux de la violence esclavagiste dans le roman de Hill et dans celui de N'sondé. Je porterai donc une attention particulière au corps du personnage<sup>35</sup> dans une perspective narratologique. Partant de là, je m'attarderai aux questions liées à l'écriture de la violence esclavagiste, à son organisation et à ses particularités, aux figures d'altérité « négatives », ainsi qu'à la configuration des lieux de violence et des mémoires dans les romans de Hill et N'Sondé. J'examinerai de près ces questions relatives au corps esclave à la fois sur le territoire africain, sur le bateau négrier et à travers les enjeux mémoriels de son écriture.

Dans mon premier chapitre, je me pencherai sur le corps esclave et la violence à laquelle il est soumis dans les œuvres de Hill et N'Sondé. Je réfléchirai sur le devenir esclave, mais également sur la condition de l'esclave enchaîné. En premier lieu, je m'intéresserai à *Aminata*, spécifiquement au moment de l'enlèvement et du déracinement des Africains à l'intérieur des terres par les marchands d'esclaves, ainsi qu'au moment de la marche infernale vers le bateau négrier. En second lieu, j'analyserai *Un océan, deux mers, trois continents*, précisément à l'instant où Nsaku Ne Vunda, le narrateur, se dirige vers la ville portuaire, Luanda, un endroit à la fois majestueux avec les hauts navires et horrible avec les Africains enchaînés et battus, et que ce prêtre découvre avec stupeur au moment où il entre dans *Le Vent Paraquet*, la fosse à esclaves. Johan Galtung stipule que la violence infligée à l'humain peut être physique ou structurelle<sup>36</sup>. Le corps est par conséquent un objet de socialisation, mais aussi de torture qui peut être soumis à plusieurs types de violence. Pour ce faire, je l'étudierai à partir des théories

---

<sup>35</sup> Francis Berthelot, *Le corps du héros. Pour une sémiologie de l'incarnation romanesque*, Paris, Éditions Nathan, 1997, 192 p.

<sup>36</sup> Johan Galtung, *op. cit.*, p. 181.

sur la race et sur la violence. Des travaux sur la capture des Africains et sur le territoire africain, scène première des violences dans les deux romans, contribueront à la recherche.

Le deuxième chapitre portera sur le bateau négrier, un lieu de violence et d'altérité, avec comme élément fédérateur, pour les deux fictions historiques, la notion d'enfermement ou de réclusion. Partant du postulat selon lequel les lieux sont les produits de la violence, on peut affirmer qu'ils sont également conçus pour mettre cette dernière en scène. Je tracerai les contours et les réactions du corps enfermé ainsi que les dynamiques créées par l'emprisonnement. On verra que la cale du bateau réunit plusieurs formes d'altérité par la promiscuité et qu'elle constitue, avec l'océan, les deux variantes de la même hétérotopie<sup>37</sup>. Dans le but d'appréhender ces lieux, je convoquerai des travaux directement liés au bateau négrier et à la mer, ainsi qu'à l'espace et aux lieux. Des recherches sur l'histoire de la traite négrière enrichiront ma réflexion.

Le troisième chapitre sera consacré aux enjeux mémoriels dans l'écriture de l'esclavage. Le roman de Hill sera d'abord analysé sous un angle mémoriel, avec comme élément principal, la mise en récit du document historique *Book of Negroes*. Ensuite, je consacrerai une partie de l'analyse au roman de N'Sondé, principalement à la mise en scène de la statue du prêtre congolais érigée à Rome comme un lieu de mémoire. Les deux œuvres nourrissent chacune une réflexion sur la mémoire par la mise en abîme d'un récit alimenté et raconté d'une part, par Aminata, et de l'autre, par la statue. J'expliquerai par conséquent, dans chacune des deux parties de ce chapitre, le lien entre corps, mémoire et écriture de la violence. À cet effet, je convoquerai des théories sur le lieu, sur les lieux de mémoire, sur la monumentalisation et sur la violence. Je mettrai de l'avant des travaux sur le commerce triangulaire. La dernière partie de ce chapitre fera écho aux deux premiers et je me pencherai sur les questions relatives au déplacement des faits historiques, de leurs lieux géographiques vers les lieux de l'écriture.

---

<sup>37</sup> Michel Foucault, « Des espaces autres », Dits et écrits 1984, *Architecture, Mouvement, Continuité*, no 5, octobre 1984, p. 46-49.

## CHAPITRE I

### CORPS ESCLAVE ET VIOLENCE

Dans ce chapitre, nous expliquerons l'étape du devenir esclave dans *Aminata* et la situation de l'esclave enchaîné dans *Aminata* et *Un océan, deux mers, trois continents*. Nous évoquerons spécialement la sociologie et la sémiologie du corps chez Berthelot et chez Jean-Marie Brohm<sup>38</sup>, les théories de la violence de Galtung, et les théories sur le commerce triangulaire de Catherine Coquery-Vidrovitch. Des extraits de *Slavery at Sea*<sup>39</sup> de M. Sowande Mustakeem seront également intégrés. Nous analyserons le corps à l'aide des descriptions, de la narration et des dialogues présents dans les deux romans.

Postulons, à la suite de Francis Berthelot, que le corps dans le texte littéraire est un « ectoplasme<sup>40</sup> », car le personnage prétend en avoir un, mais en fait, il n'en a pas. On peut donc amener l'idée que son corps est présent et absent. Il apparaît et disparaît à certains moments du récit. Sa réalité est celle des mots. Ses attributs comme son identité et ses qualités lui donnent des couleurs. De fait, le corps ne préexiste pas au livre. Ce qui nous intéressera dans l'analyse, c'est le corps en tant qu'être vivant dans l'espace imaginaire, d'un point de vue organique et narratologique, comme « être de chair et de sang<sup>41</sup> » dont on relate le récit.

Berthelot explique que le corps du personnage est le lieu de tensions internes et externes, et de cette façon, il « prend place dans l'histoire et agit sur son déroulement<sup>42</sup>. » L'écriture et

---

<sup>38</sup> Jean-Marie Brohm, « Construction du corps : Quel corps? », *Le corps rassemblé*, Montréal, Édition Agence d'Arc, 1991, p. 85-106.

<sup>39</sup> M. Sowande Mustakeem, *Slavery at Sea: Terror, Sex, and Sickness in the Middle Passage*, Illinois, University of Illinois Press, 2016, 296 p., en ligne, <[www.jstor.org/stable/10.5406/j.ctt1hfr0gf](http://www.jstor.org/stable/10.5406/j.ctt1hfr0gf)>.

<sup>40</sup> Francis Berthelot, *op. cit.*, p. 7.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 8

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 87.

la structure dramatique sont alors touchées. Le théoricien découpe l'expression romanesque selon trois modes : la description, la narration et le dialogue<sup>43</sup>.

Dans un premier temps, Berthelot distingue trois catégories dans la description : la description du héros, la description des sensations et le dit et le non-dit. Dans la description du héros, il s'agit d'exposer les caractéristiques physiques ainsi que la beauté et la laideur du corps dans l'espace (immobile ou en mouvement). Il se peut qu'une partie du corps efface toutes les autres. La description des sensations renvoie aux sensations présentes dans le roman et celles provoquées à l'extérieur du texte littéraire. Le corps et les sensations sont étudiés dans les discours explicites (pour choquer) et retenus (pour stimuler l'imagination), à travers le dit et le non-dit.

Dans un second temps, le théoricien reconnaît trois aspects dans la relation entre le corps et la narration : le comportement du héros, les relations entre les personnages et le facteur temps. Dans le comportement du héros, on retrouve l'action portée (les motivations réactive, reliée et indépendante) et l'action bloquée (par un problème physique). Dans les relations entre les personnages, il y a les antagonistes et les auxiliaires, Éros et Thanatos (les transmutations), les moyens de pression, les bénéfices secondaires (la faculté compensatoire et la prise de pouvoir) et la feinte (les feintes de fonctionnement et d'identité, puis l'échec et le succès). Dans le facteur temps, on compte l'événement bref, la situation temporaire (le court et le long termes), la situation stable et le vieillissement (comme horloge ou thème narratif).

Finalement, Berthelot différencie trois paroles : neutre, portée et rompue. Dans la première, le personnage est un support fictif du discours, sans émotions et état physique<sup>44</sup>. La deuxième parole a une fonction mimétique. Elle est reliée aux émotions et aux sensations et peut être soit positive ou négative. Dans la parole rompue, il y a les nerfs, la surdité et le mutisme (le sourd, le muet et le sourd-muet).

---

<sup>43</sup> *Idem.*

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 163.

Tout compte fait, Berthelot affirme que « le corps [...] s'inscrit dans le texte du roman : celui de l'auteur<sup>45</sup>. » Les mots écrits dans le texte représentent les paroles de l'auteur, et les dialogues, celles des personnages. « Il est donc fatal qu'ils conservent dans leur substance, leur agencement, comme dans les thèmes qu'ils circonscrivent, une trace de ce creuset<sup>46</sup>. » Le corps du personnage prend vie par sa rencontre avec autrui et par des forces intérieures et extérieures.

Les littératures francophones accordent une grande place aux corps: « [...] il y apparaît comme le lieu par excellence de l'inscription d'expériences complexes – esclavage, colonisation, métissage, tensions politiques et sociales, etc. – et devient ainsi un lieu idéal de figuration de divers conflits<sup>47</sup>. » Autrement dit, le personnage intervient dans l'histoire et dans les discours dont son corps devient l'incarnation plus ou moins implicite. L'écriture de l'histoire du personnage devient par conséquent l'écriture du corps qui en est le véhicule. Dans le cas des œuvres traitant de la traite négrière – notre corpus – ce lien entre écriture de l'histoire et écriture du corps est essentiel dans la mesure où, sans corps, il n'y a pas d'esclavage et par conséquent, pas de récit.

La distinction faite entre corps et sujet s'avère alors fondamentale. Dans la prise en otage du corps, le système esclavagiste exerce une emprise sur une partie du sujet, telle qu'il est accessible par son corps. Mais cette emprise sur le sujet n'est pas totale parce que la mainmise sur le corps et sa soumission sont loin d'impliquer une mainmise totale sur sa volonté et son agentivité.

La violence à laquelle le corps des sujets esclaves est soumis dans les deux livres à l'étude, le fait passer d'un état libre à un état d'esclave. Galtung définit la violence comme suit:

*[...] violence is present when human beings are being influenced so that their actual somatic and mental realizations are below their potential realizations. [...] violence is somatic incapacitation, or deprivation of health, alone (with killing as the extreme form), at the hands of an actor who intends this to be the consequence. [...] violence is here defined as the cause*

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>46</sup> *Idem.*

<sup>47</sup> Isaac Bazié, *Le corps dans les littératures francophones*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 6-7.

*of the difference between the potential and the actual, between what could have been and what is*<sup>48</sup>.

Les deux mots-clés « potentiel » et « effectif » constituent le noyau de la définition de la violence chez Galtung. Toute communauté dispose de ressources physiques, matérielles et mentales. Cet ensemble de ressources permet de définir une qualité de vie atteignable et possible, donc « potentielle » pour les sujets. L'« effectif » est tout ce qui se réalise dans la vie des sujets de cette communauté. Il y a violence lorsque les conditions de vie réelles (« effectives ») ne correspondent pas à la qualité de vie atteignable (« potentielle »). Il faut aussi mentionner que la violence est définie selon l'époque. Sa compréhension diffère donc d'une époque à l'autre<sup>49</sup>. Dans le cas du commerce triangulaire, le « potentiel » représente la liberté et l'épanouissement des sujets sans l'esclavage; et l'état « effectif » est celui de l'esclavage. La violence est donc présente par le fait que leur état « effectif » n'est pas égal à leur épanouissement « potentiel ».

### 1.1 Le devenir esclave

Un esclave s'achète et se fabrique, car il devient la propriété de l'acheteur. Dans le cas de l'enlèvement et du déracinement des Africains durant la traite négrière, on parle de violence structurelle et de violence personnelle dans le sens de Galtung :

Personal violence is meaningful as a threat, a demonstration even when nobody is hit, and structural violence is also meaningful as a blueprint, as an abstract form without social life, used to threaten people into subordination: if you do not behave, we shall have to reintroduce all the disagreeable structures we had before<sup>50</sup>.

Les Africains captifs connaissent ces deux types de violence, car du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles, ils vivent dans une société traumatisée par la possible irruption des vendeurs d'esclaves dans leur village et subissent en définitive la violence esclavagiste. Chacun d'eux a été enlevé, déraciné, puis assigné à un statut de captivité. Les vendeurs d'esclaves exercent de la violence

---

<sup>48</sup> Johan Galtung, *op. cit.*, p. 168.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 168-169.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 176.

intentionnelle, manifeste, structurelle, psychologique et physique sur le corps des captifs. Ce corps est alors marqué de signes et de symboles violents par sa rencontre avec autrui, celle avec les vendeurs d'esclaves. Berthelot interroge cette rencontre :

Comment le corps d'un personnage peut-il naître d'une rencontre entre son propre corps et celui d'autrui? Parfois, cela s'opère par une projection de l'intérieur, parfois au contraire par une description de l'extérieur. Mais le plus souvent, c'est par une combinaison de ces deux extrêmes que le héros, selon les exigences propres du roman, finira par trouver à la fois sa réalité physique et son relief<sup>51</sup>.

Le corps est ainsi transformé par ses multiples rencontres. Analysons au préalable la première étape de ce devenir esclave, le moment où les corps libres deviennent captifs.

#### 1.1.1 Enlèvement et déracinement dans *Aminata*

Entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles, les générations africaines et européennes sont nées avec l'économie du commerce triangulaire. Elles ne connaissent pas d'autres modèles de troc que celui-là : « [...] cette activité constitue l'un des marchés les plus régulièrement demandeurs et consommateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>. » Elle repose foncièrement sur l'Africain captif. En définitive, c'est un produit économique unique et il sert d'échange exclusif entre l'Afrique Noire et l'Europe. Il est donc échangé contre des matières premières, comme le tabac, le cacao, le coton, le sucre et le café, et des armes. D'abord, l'Africain est capturé dans son village, enchaîné et contraint de parcourir de très grandes distances à pied dans d'atroces conditions. Ensuite, il est tenu en captivité comme une bête de somme dans un bateau négrier avant d'être finalement acheté et vendu comme une marchandise. Il est dépouillé de son identité, de sa culture et de sa langue.

Les Européens ont plusieurs tactiques pour maintenir le système négrier et le faciliter. Ils ont provoqué des guerres entre les royaumes africains:

---

<sup>51</sup> Francis Berthelot, *op. cit.*, p. 182.

<sup>52</sup> Serge Daget et François Renault, *Les traites négrières en Afrique*, Paris, Karthala, 1985, p. 84.

Ils les ravitaillaient alors à doses homéopathiques en munitions destinées à des captures d'esclaves, tant dans leur propre royaume, que dans les royaumes voisins, avec comme récompense pour les plus dociles et les plus militants, la survie alimentaire et la vie tout court, et, dans le cas contraire, la mort irrémédiable<sup>53</sup>.

La famine est un autre stratagème pour se procurer des esclaves. La technique du « canot », qui consistait à disposer des canots remplis de denrées alimentaires traversant les fleuves pour attirer les Africains affamés, est utilisée pour mieux les kidnapper.

Avec l'essor de la traite négrière, chaque village africain craint les enlèvements à l'intérieur de ses terres. C'est pourquoi des murailles sont érigées, dans le but de protéger les communautés. Or, des histoires circulent à travers les villages et à travers les siècles, de bouche à oreille, sur les nombreux et violents enlèvements qui surviennent malgré les hauts murs. Fonder une famille et transmettre la mémoire collective sont des devoirs primordiaux pour toute culture. Voir des canots remplis de cargaisons humaines est devenu « normal ». Dans *Aminata*, la narratrice raconte des histoires de son peuple et prépare le lecteur au passé du récit:

À ma huitième saison des pluies, j'avais déjà entendu raconter que des hommes d'autres villages avaient été capturés par des guerriers envahisseurs ou même vendus par des gens de leur propre peuple, mais il me semblait que jamais ces choses ne pouvaient m'arriver. » (A, p. 28)

On comprend qu'elle ne veut pas admettre cette horrible et violente possibilité. Mais elle connaît au fond d'elle la vérité, car cette violence fait partie de la malheureuse destinée des Africains à cette époque. Aminata parle d'autrui pour ensuite s'y référer et montrer sa position dans le discours. Elle effectue donc le survol des faits, non des sensations, pour décrire ces scènes tirées de l'histoire collective de son peuple, avec détachement.

Les enlèvements ne se font pas uniquement dans les villages, dans des lieux délimités, mais aussi durant les trajets à pied, la chasse et les visites aux amis et familles de villages voisins. Dans l'extrait suivant, tiré de *Slavery at Sea*, un jeune Africain rend visite à son oncle et craint, durant son séjour, de se faire capturer :

---

<sup>53</sup> Wemba Bong, *op. cit.*, p. 128.

In 1770, at the age of thirteen, West african Quobna Ottobah Cugoano spent time visiting an uncle living near his home in Agimague. While there he befriended “some of the children of my uncle’s hundreds of relations,” and occasionally they ventured into surrounding areas to amuse themselves. “I refused to go with the rest,” Cugoano recalled one afternoon, being rather apprehensive that “something might happen to us” during their escapade. “you are afraid to venture your carcass,” a friend jeered although concerned, Cugoano joined as they set out for their usual site in a nearby wooded area<sup>54</sup>.

On observe que la peur de se faire enlever et vendre à tout moment est omniprésente dans les communautés africaines. Dans la même veine, évoquons le passage où, dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda découvre les esclaves africains dans le bateau négrier : « Ils étaient là, les paysans disparus, partis un matin travailler au champ sans jamais revenir, ceux dont on racontait les histoires autour du feu, le soir, à Boko. » (*UDT*, p. 50) Dans sa façon de raconter le récit, on devine une distance entre le narrateur et les esclaves. Ces derniers sont des figures secondaires tout de même importantes, parce qu’elles font briller le prêtre. La figure et les actions de Nsaku Ne Vunda dans le texte sont en première place, parce que ce personnage fait avancer l’action du récit. Celui-ci donne également une voix aux esclaves et montre que les histoires de capture se mêlent aux histoires quotidiennes des peuples.

La capture, qu’elle soit faite à l’intérieur ou à l’extérieur du village, demeure très violente. Dans le passage suivant, tiré de *Slavery at Sea*, le jeune Africain doit se soumettre aux exigences des marchands pour ne pas être tué :

However, this day proved far different than the rest. Less than two hours into their recreation, “troubles began, when several [African] ruffians came upon us suddenly,” demanding that the children “committed a fault against their lord, and we must go and answer for it ourselves before him.” Cugoano and his friends “attempted in vain to run away, but pistols and cutlasses were soon introduced, threatening, that if we offered to stir we should all lie dead on the spot.” Obeying the deadly warning, the children were divided among the gathered men and transported away<sup>55</sup>.

On relève l’abandon de ses droits et libertés, sa soumission comme captif, ainsi que la violence faite par les marchands avec les armes. Il en est de même dans *Aminata* lors de la capture. On assiste au processus qui transforme un corps libre en un corps prisonnier. Aminata Diallo, sa mère et Fomba sont dans la forêt et sont ensuite capturés par quatre hommes. Dans

---

<sup>54</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 19.

<sup>55</sup> *Idem.*

cette scène, la narratrice connaît la violence des instruments sur son corps, voit ses parents mourir et regarde le village de Bayo brûler. D'abord, elle décrit les armes qui se présentent à ses yeux: « [Les marchands] tenaient des cordes, des lanières de cuir et des couteaux, et un étrange morceau de bois de forme allongée, avec un trou à une extrémité. » (A, p. 40) Ces instruments sont d'ailleurs toujours utilisés dans la capture des Africains. Ils sont synonymes de violence et de soumission. La narratrice indique donc ce qui l'entoure, (ici les armes qui servent à la menacer), afin de rendre compte de son corps dans l'espace violent. Par la suite, la protagoniste Aminata tente d'aider sa mère qui l'aide en retour. Dans l'extrait qui suit, la narratrice décrit son corps en mouvement, celui de sa mère et celui de Fomba, qui tentent de lutter, en vain:

Maman s'attaqua ensuite à l'homme qui tenait la lanière autour de mon cou. J'essayais de me dégager et m'efforçais de m'approcher d'elle, même si la lanière m'étranglait. Mais un autre homme l'intercepta, leva bien haut un gourdin et la frappa à la nuque. Maman s'écroula. [...] Je tentai de ramper vers elle. [...] Mais je ne pouvais pas ramper, ni me contorsionner, ni bouger d'un poil. Les ravisseurs me tenaient solidement, et la lanière se resserrait davantage autour de mon cou. Ils nous forcèrent, Fomba et moi, à nous lever et nous n'eûmes d'autre choix que d'obéir. (A, p. 42-43)

Cet extrait illustre le passage du corps libre au corps esclave, passage du corps vers la soumission. À travers cette succession d'actions brutales, la narratrice annonce l'événement initial traumatique qui changera à tout jamais sa vie. Plus loin, Aminata témoigne de son obéissance forcée: « Un homme me gifla pour que je me retourne et me fit avancer. Il me poussa encore et encore, et je fus forcée de marcher. » (A, p. 43) Encore une fois, l'usage de mots qui dénotent la violence explique la réaction d'Aminata. Cette dernière est en mode survie face à une action non désirée<sup>56</sup>, celle de devenir esclave. Sans oublier qu'elle assiste au meurtre de son père tué par une bombe attachée à un bâton, sans qu'elle puisse faire quoi que ce soit pour le sauver, étant elle-même captive. Par la suite, deux autres nouveaux captifs inconnus se joignent à elle et Fomba. Aminata observe la prise de pouvoir de ses adversaires. On distingue le caractère double de cette observation, le temps de l'écriture et le temps du récit, car la narratrice décrit ses sensations selon ses regards de petite fille:

---

<sup>56</sup> Francis Berthelot, *op. cit.*, p. 117.

Je regardais ces hommes d'un air suppléant. Ils baissèrent les yeux. Fomba inclina la tête. Mains nouées, attachés par le cou; ils ne pouvaient rien faire pour moi. Résister équivalait à du suicide, et qui pouvait se battre à mort pour me défendre, sinon mon père et ma mère? Mes pieds semblaient enracinés dans le sol. Mes cuisses étaient de bois. Mon estomac se soulevait dans ma poitrine. Je pouvais à peine respirer. (A, p. 45)

Ainsi, la narratrice utilise la gradation pour exprimer ses émotions et ses sensations. Son corps baigne dans la violence manifeste et elle se résigne : « Je marchais, parce qu'on m'obligeait à marcher. Je marchais, parce que c'était la seule chose à faire. » (A, p. 45) Aminata connaît à la fois la violence physique, psychologique, manifeste et intentionnelle. Ces formes de violence se transmutent en violence structurelle. Les nouveaux esclaves n'ont pas d'autres choix que d'accepter cette violence. Ils ne sont pas prêts pour la bataille ni enchantés par elle. C'est l'acceptation de la soumission donc, la mort psychologique, ou bien, la mort physique assurée. Certains se sont battus et n'ont pas survécu.

Le profit des marchands est leur seul objectif. Ce sont des êtres sans scrupule. Une cupidité profonde les habite. De fait, Aminata les décrit comme des êtres sans âme :

Les ravisseurs étaient également définis par ce qu'il leur manquait : de la lumière dans les yeux. Jamais je n'ai rencontré une personne qui m'ait regardée droit dans les yeux, calmement, tout en se livrant à des atrocités. Poser le regard sur le visage de quelqu'un veut dire deux choses : reconnaître son humanité et affirmer la sienne. Au début de ce périple loin de mon foyer, je découvrais qu'il y avait dans le monde des gens qui ne me connaissaient pas, qui ne m'aimaient pas et pour qui cela n'avait aucune importance que je sois vivante ou morte. (A, p. 46)

La narratrice précise qu'on peut dépeindre les marchands d'esclaves par ce qu'ils n'ont pas. Elle utilise le mot « lumière » comme signe d'humanité. On comprend que les yeux sont le miroir de l'âme, de la vie. Aminata affirme n'avoir jamais vu quelqu'un la regarder directement, calmement, au moment d'exécuter des crimes.

## 1.2 La condition de l'esclave enchaîné

Comme nous l'avons déjà mentionné, les signes et les symboles propres à la violence apparaissent sur le corps devenu esclave. Celui-ci subit plusieurs formes de violence. L'une

d'elles, la violence avec l'usage d'un instrument de torture, est récurrente dans le commerce triangulaire. En effet, le corps esclavagisé est enchaîné à plusieurs égards, à plusieurs moments. Si on consulte la typologie de la violence de Galtung, on peut conclure que cette forme de violence, l'enchaînement, est à la fois physique et psychologique, puisque l'esprit est également enchaîné aux vendeurs, non libre de pensées et d'actions. Galtung explique que la violence physique inclut: « [...] lies, brainwashing, indoctrination of various kinds, threats, etc., that serve to decrease mental potentialities<sup>57</sup>. » Galtung affirme même que les mots *hurt* et *hit* sont utilisés pour désigner autant la violence psychologique que physique<sup>58</sup>. Ainsi, la chaîne autour du corps noir est un instrument de torture sur le plan physique et un symbole de la torture sur le plan psychologique. Cet objet métallique laisse une trace profonde sur le corps, une cicatrice, tant physique que mentale. Il représente aussi la honte. Selon la typologie de la violence somatique personnelle, les contraintes physiques ont certainement des implications mentales<sup>59</sup> par la présence de la menace. Lorsque le corps est enchaîné (violence physique), il connaît le déni de mouvement par la contrainte corporelle des chaînes et par la contrainte de l'espace de la détention ou de la prison (violence psychologique). La violence personnelle se transforme ensuite en violence structurelle dans l'objectif d'abolir l'acte esclavagiste individuel et de le rendre normatif dans la morale capitaliste de la traite négrière. Tout compte fait, les captifs sont mis ensemble, *packetés*, attachés deux à deux, délivrés et vendus<sup>60</sup>. Les vendeurs d'esclaves fonctionnent de la sorte: « [...] controlling the inventory of captives carried from the interior and funneled to awaiting sea captains while also assessing the slaves' viability for commercial sale<sup>61</sup>. » Enfin, il faut spécifier que Nsaku Ne Vunda est spectateur de la souffrance du corps noir, tandis qu'Aminata subit la violence d'autrui sur son corps.

---

<sup>57</sup> Johan Galtung, *op. cit.*, 172.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>60</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p.6.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p.28.

### 1.2.1 La marche infernale dans *Aminata*

Catherine Coquery-Vidrovitch affirme que les sociétés de l'époque de la traite d'esclaves connaissent à la fois la violence, la domination et le profit, par la présence entre autres des routes et des frontières tracées et empruntées par la vente, laquelle se conclut au port<sup>62</sup> :

Les esclaves sont présentés enchaînés. Ils ont été raziés fort loin, dans la forêt ou dans la brousse, parfois à plusieurs centaines de kilomètres à l'intérieur des terres, et ont donc accompli un long voyage à pied, attachés les uns aux autres par des sortes de fourches qui leur enserrant le cou. Il n'est pas rare non plus qu'on leur entrave les pieds, afin de les empêcher de s'enfuir<sup>63</sup>.

La marche infernale commence avec le dénudement du captif qui a pour objectif de rabaisser, d'humilier par oppression et dépossession celui que l'on cherche à s'approprier devant tous en le considérant comme une bête de somme. Une personne s'identifie en fonction de différents éléments : son sexe, son âge, sa race, sa fonction sociale<sup>64</sup>, son nom, ses valeurs, ses coutumes et ses vêtements. Le ravisseur l'arrache à son occupation, à son village et à sa famille donc, à ce à quoi il s'identifie le plus. Puis, il lui enlève sa liberté de mouvement en enchaînant ses poignets. Ensuite, il lui enlève tout ce qui couvre ses parties génitales et tout ce qui le caractérise comme humain. Finalement, que lui reste-t-il? Son sexe, son âge et sa « race », soit uniquement les éléments qui permettent de le catégoriser comme objet d'une vente. Il s'agit de la conversion de l'humain dans la domination et la peur. Il vit l'infériorisation et sa dégradation. Dans l'extrait suivant, Aminata dénonce ce qu'elle endure en tant qu'esclave durant la marche infernale :

Je vivais dans la terreur que les ravisseurs nous battent, nous fassent bouillir et nous mangent, mais ils commencèrent par nous humilier : ils nous arrachèrent nos vêtements. Nous n'avions ni foulard ni pièce d'étoffe pour couvrir nos parties intimes. Nous n'avions même pas de sandales. Nous étions aussi nus comme des chèvres, et notre nudité nous définissait comme prisonniers où que nous allions. (A, p. 46)

---

<sup>62</sup> Catherine Coquery-Vidrovitch, *Les routes de l'esclavage : histoire des traites africaines VIe-XXe siècle*, Paris, Albin Michel & Arte Éditions, 2018, 288 p.

<sup>63</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 180.

<sup>64</sup> Francis Berthelot, *op. cit.*, p. 88.

Le début de la citation dévoile la prise de pouvoir des commerçants d'esclaves et montre à quel point Aminata baigne dans une peur extrême qui la paralyse. Les violences physique et psychologique font des ravages sur son corps de jeune fille d'onze ans. Sa nouvelle peur du cannibalisme est provoquée par celle de la mort. Aminata nourrit l'imaginaire en créant des épouvantes et des fabulations. Elle invente une réalité pour prendre une distance avec ce qui existe en fait. L'extrait souligne la violence physique rattachée à l'imposition de la nudité et dévoile que les esclaves sont totalement démunis. Ils n'ont absolument rien sur le corps pour les identifier et les distinguer comme personnes. On les relègue manifestement au statut de bétail. Les esclaves sont dépouillés de tout et terrifiés par la négation de leur personne. Ils sont renvoyés à une condition de nature, qui nie toute appartenance culturelle. Le sujet esclave vit alors à la fois des tensions internes, par ses expériences vécues, et des tensions externes, « qui l'opposent à l'environnement<sup>65</sup> » physique et relationnel. Le sujet fait l'expérience de la violence et devient esclave.

Être esclave, c'est être sous l'emprise d'un oppresseur et devenir sa propriété; mais c'est également enfouir son identité et ses coutumes au profond de soi en renonçant sous la contrainte, à la liberté et à tout lien d'appartenance, qu'il soit familial ou religieux. En d'autres termes, cela veut dire que l'individu est obligé d'abandonner son passé et il est contraint de cesser d'entretenir ses connaissances et son identité<sup>66</sup> : « [...] l'Africain déporté n'a pas eu la possibilité de maintenir [sa langue et ses arts,] ces sortes d'héritages ponctuels<sup>67</sup>. » Aminata relate sa perte identitaire due à l'imposition d'une coupure drastique avec son ancienne vie :

Le lendemain matin, entre l'aube et le lever du soleil, j'essayai de nouveau de prier, mais un autre gardien me donna un coup de bâton. La nuit suivante, après une autre correction, je renonçai aux prières. J'avais perdu ma mère. Mon père. Mon village. J'avais perdu la chance d'apprendre toutes les prières coraniques. (A, p. 51)

Ainsi, la religion était la dernière chose qui restait à Aminata après que les ravisseurs l'eurent arrachée à sa famille et à son lieu de vie. Elle ressent un vide profond. Elle tente de

---

<sup>65</sup> *Ibid.* p. 87.

<sup>66</sup> Édouard Glissant, « Créolisations dans la Caraïbe et les Amériques », *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1995, p. 12.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 16-17.

prier, mais la violence qu'elle vit sur son corps ne lui permet pas de continuer. Tout attachement est alors puni par la violence.

On devine aussi que les esclaves sont surveillés et contrôlés jusqu'à leur mort. Lorsqu'on leur retire leurs menottes, notamment durant les pauses de la longue marche, ils demeurent sous la surveillance des ravisseurs. Aminata décrit ce fait : « Nous avons désormais le soleil levant dans le dos. Arrivés à un fleuve large et achalandé, nous fûmes enfin détachés et on nous laissa nous reposer au bord de l'eau. Quatre hommes nous surveillaient, armés de bâtons à feu et de gourdins. » (A, p. 47) Donner une illusion de liberté, enlever les menottes, tout en ne perdant pas de vue les prisonniers, sont une forme de violence psychologique.

Ce sont les serviteurs des marchands d'esclaves qui aident à maintenir la commercialisation des Noirs. Ils sont vendus à la fin du périple à travers l'Afrique sans qu'ils le sachent au départ. De fait, Chekura, serviteur assigné au peloton d'esclaves où se trouve Aminata, embarque de force dans le bateau négrier lorsque sa mission est terminée. Au début, les ravisseurs ont besoin de lui pour surveiller les esclaves. Ils ne l'attachent pas et ils le nourrissent mieux que les autres. En revanche, on constate qu'il sert aux besoins du commerce:

Chekura me raconta qu'après la mort de ses parents, son oncle l'avait vendu. Depuis trois pluies maintenant, les kidnappeurs l'avaient utilisé pour les aider à amener les prisonniers à la grande eau. Je compris que nous allions nous aussi à la grande eau. Je ne voyais que trois explications : pour y boire, pour y pêcher ou pour la traverser. La troisième était sans doute la bonne. (A, p. 54)

Chekura suit donc les traces des prisonniers jusqu'à l'Océan Atlantique et on apprend même par Aminata qu'il le traversera enfermé dans la cage du bateau, avec les autres. Pendant ce temps, Aminata se prépare pour la suite en formulant des hypothèses. D'après l'écrivaine Nancy Huston, le récit est ce qui alimente la conscience. Sans histoire, il n'y a pas de but ultime à la vie, car l'être humain est une espèce fabulatrice<sup>68</sup>. On peut appliquer ce besoin anthropologique à la situation d'Aminata. Vivant de telles aventures affreuses, Aminata veut s'en sortir tout de même et pour ce faire, se crée des histoires plausibles, qui contribuent à

---

<sup>68</sup> Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*, Actes Sud, Arles, 2008, 197 p.

maintenir son identité. Sa volonté est plus forte que tout. Selon Berthelot, il s'agit de « motivation indépendante<sup>69</sup> », c'est-à-dire le désir de vaincre mille obstacles.

Les sociétés africaines contribuent à ce commerce inhumain, devenu usuel et ancré dans leur collectivité. Ce sont les pays européens, les métropoles, qui se situent au sommet de la pyramide hiérarchique et qui s'occupent des conflits et des accords<sup>70</sup>. Plus bas, on retrouve les colonies africaines et celles d'outre-mers qui servent en fait de pions en perpétuant cette activité économique. Elles participent à ce trafic du corps noir, soit par leurs échanges d'armes, par la vente de nouveaux esclaves, ou par leurs actions violentes envers ces derniers. Certes, ce ne sont pas des esclaves enchaînés, mais ils font partie de cette chaîne grandissante parce qu'ils y sont confrontés dans leur quotidien. Ils ne sont pas plus libres, car ils doivent absolument faire du troc pour ne pas être vendus à leur tour. Les esclaves sont complètement à la base de la pyramide. Aminata raconte une scène qu'elle a vécue avec les enfants qui ne sont pas captifs durant son premier et interminable périple à pied :

Un jour que nous traversons un village, un homme fut tiré d'un enclos muré et amené à notre convoi. Poignets ligotés, il était suivi d'enfants qui regardaient les villageois négocier avec nos ravisseurs. Finalement, en échange de bracelets de cuivre et de sel, ces derniers saisirent l'homme et l'entravèrent par le cou avec la dernière personne du convoi. Les enfants commencèrent à railler le nouveau prisonnier. La clameur s'amplifia, et quelques garçons parmi les plus grands se mirent à nous lancer des cailloux et des pelures de fruits pourris. Un bâton se ficha dans ma cuisse, et le sang gicla. (A, p. 56)

Ce passage du roman dévoile la violence physique exercée par les enfants du village, sans pitié, envers les esclaves enchaînés. Cette succession d'actes violents oriente la lecture vers la haine et l'intérêt capitaliste des ravisseurs et des villageois. Aminata narre un événement, violent bien sûr, parmi tant d'autres. Or, cet événement additionné à tous les autres précédemment vécus fait partie de l'expérience de tous. L'acte de ridiculiser quelqu'un est une forme de violence psychologique. Les enfants du village pratiquent cette violence envers les prisonniers. Ils la perpétuent également sur le plan physique. Les enfants s'exclament avec des cris violents et tumultueux. Finalement, cette scène se termine sur une autre action violente et physique infligée uniquement à Aminata, cette fois-ci à l'aide d'un objet contondant.

---

<sup>69</sup> Francis Berthelot, *op. cit.*, p. 121.

<sup>70</sup> Roger Botte, *op. cit.*, p. 195.

La torture ne s'arrête pas là. En effet, les esclaves sont obligés de marcher durant des mois pour se rendre jusqu'au port d'embarquement. Ils traversent d'innombrables frontières. Ils se retrouvent de plus en plus nombreux et leur décompte est impossible pour la narratrice. Dans le passage qui suit, Aminata fait la narration de cette marche interminable et horrible, où les événements se succèdent et prennent de l'importance à long terme:

Nous marchâmes pendant plusieurs soleils, cheminant d'un pas lourd, grossissant lentement en nombre jusqu'à former une ville entière de personnes kidnappées. Nous traversâmes village après village, ville après ville. Chaque fois, les gens se rassemblaient pour nous examiner. Au début, je croyais que les villageois viendraient nous sauver. Ils devaient certainement s'opposer à cet acte de violence. Mais ils ne faisaient que regarder, apportant parfois à nos ravisseurs de la viande rôtie en échange de coquilles de cauris et de blocs de sel. (A, p. 52)

Les esclaves assistent à cette violence qui se transforme en violence collective en devenant plurielle et partagée. L'avancée de leur parcours dévoile qu'ils se rapprochent de l'importante ville côtière, donc du grand port d'embarquement. Ce passage s'achève avec l'idée que les autres humains, non menottés, prennent part à cette violence de masse. Ensuite, on apprend que « [c]haque chef exigeait un péage pour traverser son territoire » (A, p. 52), ce qui montre encore plus que ce commerce payant et épouvantable est très bien établi, voire habituel en Afrique à cette époque, ce que corroborent en effet nombre d'historiens dont Serge Daget, Christian Delacampagne et François Renault. Enfin, Aminata nous rapporte que « [...] seuls les enfants et les femmes pouvaient marcher sans être attachés par le cou. » (A, p. 60) Ce n'est pas le cas des hommes, car les marchands redoutent leur force physique. Ils sont alors encore plus contrôlés et traités comme des animaux, sans liberté de mouvements et d'actions.

Par manque de force et de volonté, les esclaves enchaînés qui n'en peuvent plus se laissent tomber au sol. C'est pourquoi Aminata et les autres esclaves marchent souvent sur des cadavres. Aminata décrit cette marche funèbre : « Désormais, au moins une fois par jour, nous trébuchions sur un cadavre. Quand les prisonniers s'écroulaient, ils étaient détachés du convoi et leurs cadavres laissés à se décomposer. » (A, p. 62) Cette autre humiliation se produit devant tous. Les corps ne sont même pas enterrés, ils sont piétinés et se décomposent avec le temps. La sépulture fait partie intégrante des valeurs et des rituels africains. C'est un acte d'humanité nécessaire pour passer dans l'au-delà. Les corps laissés sur le chemin demeurent sur terre pour

toujours et sans paix. Selon la tradition africaine, le corps doit être rapatrié dans son village natal pour être sauvé de la honte, du déshonneur et de l'échec<sup>71</sup>.

Vers la fin de sa vie, à la fois mouvementée et contrainte, Aminata raconte à une petite fille blanche de Londres ses désirs les plus chers: « Moi, vieille femme noire usée, qui ai franchi plus d'étendues d'eau que ma mémoire voudrait retenir, qui ai parcouru plus de chemins qu'un cheval de trait, je ne rêve que de choses inaccessibles – des enfants et des petits-enfants à aimer, des parents pour prendre soin de moi. » (A, p. 15) Elle se compare à un animal très fort qui transporte d'innombrables marchandises et qui est important dans le commerce triangulaire, et en vient à conclure qu'elle a marché et traversé plus de kilomètres que cet animal aurait pu faire. La femme âgée considère que sa vie est un échec, car elle n'a pas eu ce qu'elle désirait. Cependant, par la narration et la transmission de son histoire, elle a fini par l'accepter, puisque les paroles, ici, guérissent les blessures de l'esprit, du cœur et de l'âme.

### 1.2.2 Vers la ville portuaire: immense et horrible

Les intermédiaires locaux attendent avec les esclaves près de la côte l'arrivée du capitaine. Celui-ci les rejoint à l'aide d'une chaloupe : « Il peut être nécessaire, avant d'entamer toute négociation, d'obtenir, par le moyen de divers cadeaux, l'autorisation d'un souverain local. Lorsque celle-ci est accordée, le « marché » s'ouvre à proximité immédiate du rivage<sup>72</sup>. »

Les acheteurs examinent impitoyablement les esclaves nus et achètent des lots de trois à six individus : « La traite est une loterie<sup>73</sup>. » Les jeunes filles, les adolescents et les malades sont alors vendus en lots avec les adultes en bonne santé. Ils sont inspectés de la tête aux pieds

---

<sup>71</sup> Alcyone Guillevic, « Les traditions funéraires en Afrique », *Odella*, 7 juin 2021, en ligne, <[<sup>72</sup> Christian Delacampagne, \*op. cit.\*, p. 180.](https://www.odella.fr/actualites/obseques-rites/les-traditions-funeraires-en-afrique/#:~:text=La%20tradition%20africaine%20veut%20que,%C3%AAtre%20cher%20perd%20la%20vie.></a>>.</p>
</div>
<div data-bbox=)

<sup>73</sup> Serge Daget et François Renault, *op. cit.*, p. 93.

comme des animaux : les yeux, les dents et les muscles sont les principaux attraits recherchés par les acheteurs<sup>74</sup>. Enfin, quand un esclave est acheté, son corps est marqué au fer rouge<sup>75</sup>.

Lors de la traversée vers le fleuve Joliba, les esclaves doivent embarquer dans un canot. Ils accompagnent les animaux et les autres marchandises dans les embarcations. On peut donc conclure qu'ils rentrent dans la catégorie de biens à vendre sous la forme de cargaisons. Aminata raconte son parcours dans le canot, en direction du port:

[L'autre rive] fourmillait de canots et de rameurs transportant des gens et des marchandises. Nos ravisseurs discutèrent avec le propriétaire des canots, puis on nous menotta les poignets et on nous fit sauter dans les canots. Six rameurs manœuvraient l'embarcation où je me trouvais. J'observais le rythme régulier de leurs gestes et les autres canots glissant sur l'eau. Dans l'un d'entre eux, il y avait un cheval. (A, p. 47)

L'usage du pronom « nous » souligne qu'Aminata, ainsi que tous les autres esclaves, sont dans le même camp : ils sont tous traités de la même façon, comme des objets et non comme des sujets humains. Le corps est objectivé, dans le sens où il est considéré comme du matériel. La fin de la citation confirme que les esclaves ne valent pas plus que du bétail. Le cheval est un symbole important dans le commerce triangulaire parce qu'il y participe et y est également captif.

Ce commerce est inimaginable et énorme. Il demande beaucoup d'organisation, d'humains et de marchandises. Lorsque Aminata arrive au port, elle découvre avec surprise la grande mise en place de la traite transatlantique :

Je n'en croyais pas mes yeux. À droite, dans la direction du sentier, un fleuve coulait, immense et tumultueux. Sa largeur dépassait dix jets de pierre. Sur le rivage de ces eaux déchaînées attendaient de nombreux canots de huit rameurs chacun. Jamais je n'avais vu autant de bateaux et de rameurs. À gauche, l'eau s'étendait à perte de vue. Les flots rugissaient et se soulevaient, montaient et retombaient. (A, p. 70)

---

<sup>74</sup> M. Sowande Mustakeem: « Purchasers with their adherents and assistants, rushed into the yard with great violence, and laid to hold of the most healthy and good looking Slaves, which parcels they afterwards picked and culled in their minds. », *op. cit.*, p. 162.

<sup>75</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 180.

La narratrice décrit ce qu'elle voyait, son corps dans l'espace, ses relations avec le cadre qui l'entoure<sup>76</sup>. En tant qu'esclave, sa vision est marquée par la quantité et la grandeur au degré le plus élevé. Que ce soit le fleuve ou le commerce triangulaire, ils sont considérables et imposants. On retrouve la même expérience dans *Un océan, deux mers, trois continents*, alors que Nsaku Ne Vunda, le prêtre, narre son sentiment partagé relativement le port à esclaves, entre stupéfaction et dégoût. Pour le moment, c'est la fascination qui l'emporte :

Une vision saisissante : je fus impressionné par la dimension des navires, ces imposantes constructions humaines flottant sur l'eau. Dans ces immenses coques bombées, j'imaginai des merveilles et consacrai de longues minutes à admirer les pavillons multicolores et leurs élégants claquements sous le souffle du vent.

J'oubliai pour un instant la pauteur qui planait dans l'air et les malheureux traînant leurs chaînes çà et là sur les docks, tant me fascina l'intensité de l'activité. (*UDT*, p. 53)

Ce passage est divisé en deux temps. Dans le premier, le prêtre est ébahi par la vision éblouissante des bateaux et se projette dans un monde enchanteur. Il multiplie les adjectifs positifs. La description qualitative introduite ici est mise à contribution, car il a un autre regard et une position différente de ceux des esclaves. Dans un second temps, il annonce qu'il avait oublié les esclaves enchaînés qui sont pris dans les rouages de cette activité énorme et bien organisée par les riches Européens. Une personne qui voit toute cette mise en scène omet ce qui se cache réellement derrière elle. Nsaku Ne Vunda inscrit son propos dans le registre de la stupéfaction. Tout de même, lorsqu'il attend son embarcation à bord du bateau *Le Vent Paraclet* en destination du Brésil, il constate l'atrocité de la servitude humaine. Dans l'extrait suivant, il décrit les corps et la dualité présente entre les bourreaux et les victimes :

Nous nous tenions là, assis sur d'immenses racines, à patienter, lorsqu'une interminable colonne de vagues formes humaines passa à une cinquantaine de mètres, une ligne d'ombres qui se détachait à peine du flou de la brume engendrée par la fraîcheur de l'averse sur la terre chaude. [...] Les contours des femmes, d'hommes et d'enfants nus, attachés les uns aux autres par le cou avec des fourches de bambous, progressant sous la trombe torride, se précisèrent. Ils se déplaçaient laborieusement, les avant-bras recroquevillés contre la poitrine, les poings liés. Je m'attardai sur les mouvements de leurs pieds entravés par des liens qui donnaient à leur démarche une allure lourde de grande fatigue. Ils titubaient pour arriver à suivre la cadence imposée par les sentinelles armées. Certains d'entre eux trébuchaient, les autres devaient alors les traîner sur quelques mètres pour éviter la chute. Je sursautai à chaque

---

<sup>76</sup> Francis Berthelot, *op. cit.*, p. 94.

claquement de fouet sur leurs dos courbés. Je me rappelais les récits horrifiés des rescapés de razzias dans des villages éloignés. (*UDT*, p. 50)

Le prêtre visualise les nombreux esclaves de loin, tel un troupeau d'humains qui marche vers l'enfer. Il s'agit bien de l'organisation d'un ordre social fondé sur la hiérarchie et la domination, l'oppression et la discrimination la plus féroce. Le prêtre détaille les actions dramatiques et successives.

Le port d'embarquement est un lieu imprégné de violence. Aminata fait la description physique des rameurs, ceux qui les amènent en canot jusqu'à la plage d'embarquement, et celle de leur odeur saisissante :

Les ravisseurs nous conduisirent sur le rivage. Le toubab leur cria des instructions, et ils nous libérèrent de nos jougs et nous poussèrent dans les canots. Je trouvai bizarre qu'ils forcent Chekura à monter dans mon canot. Les rameurs étaient presque nus, vêtus d'un simple pagne, et ils empestaient le sel, la sueur et la crasse. Leurs muscles luisaient au soleil. (*A*, p. 70)

Afin de comprendre son importance dans l'extrait, le « joug » correspond à l'outil en bois qui permet d'atteler les bêtes de trait ensemble dans le but d'obtenir d'elles une force de traction maximale. La violence des chaînes est sans limite et inhumaine. Les rameurs vivent aussi une violence à longueur de journée, voire durant leur vie entière. Ils sont attachés à leur canot respectif. Aminata décrit également leurs corps dépréciés et empuantis. Le sel renvoie à la mer ; la sueur, à l'exercice perpétuel de la pagaye; la crasse, à l'odeur des esclaves. Alors, on devine que les rameurs effectuent toujours cet exercice.

La puanteur ne se limite pas à un endroit particulier, elle circule partout. En effet, Aminata décrit l'attente horrible et la senteur abjecte présente dans l'enclos situé sur la rive, près du bateau négrier : « Enfermées dans ce parc, nues, blessées, les pieds en sang, nous étions serrées les unes contre les autres sur un sol sablonneux qui puait l'urine et les excréments. » (*A*, p. 73) L'extrait réfère à la proximité forcée et l'enfermement, ainsi qu'à la violence physique, car on adopte le point de vue de la victime. Les femmes esclaves sont dans un lieu où l'odeur demeure dans l'air et sur le sol.

Pour sa part, au sujet des mêmes plages, Nsaku Ne Vunda fait la description d'un paysage magnifique, qui contraste avec l'atmosphère lourde et puante de cadavres :

Le ciel et la vue se dégagèrent, au loin on apercevait l'océan, la danse de l'écume sur les vagues et, sur le littoral à l'extérieur des portes de la ville, se dressait une ronde et vaste construction de pierre au toit si bas qu'aucun adulte ne pouvait s'y tenir debout. J'interrogeai les porteurs, ils me répondirent qu'il s'agissait du fort aux esclaves et hâtèrent le pas, espérant me soustraire à la forte odeur de chairs brûlées que nous apportait le vent. (*UDT*, p. 51)

D'un côté, l'endroit est porteur de merveilles, que ce soit le décor, le ciel, l'océan, ou les bateaux. De l'autre, le port demeure un lieu notoire. Le prêtre nous apprend les caractéristiques physiques du fort et raconte que l'odeur de cadavres renvoie au marquage des corps au fer, ce bâtiment étant le lieu de violence par excellence où le corps est marqué pour toujours<sup>77</sup>. Ce marquage au fer est l'ultime étape de violence que le corps subit avant d'embarquer pour le long et terrible périple sur l'océan. Le corps est donc attaché à son acheteur comme à ses initiales<sup>78</sup>. Aminata en traite à juste titre, et avec précision, comme une cicatrice indélébile :

Juste au-dessus de mon sein droit, les lettres GO se côtoient à l'intérieur d'un petit cercle d'un pouce de diamètre. Hélas! j'ai été marquée au fer, et je ne peux me débarrasser de cette cicatrice. Je porte cette marque depuis l'âge de onze ans, mais je n'ai appris que récemment la signification de ces initiales. (*A*, p. 18)

Ainsi, elle mentionne la grosseur des deux lettres GO (Grant et Oswald) et leur emplacement sur son corps violenté à jamais. Ce marquage est là pour lui rappeler sans arrêt qui l'a achetée et attachée à une vie violente qu'elle n'a jamais voulue. Lors de son marquage au fer brûlant, elle cède finalement et le démontre aux ravisseurs :

Je me promis de ne pas leur donner le plaisir de contempler ma douleur. Mais quand vint mon tour, je m'abandonnai à leur brutalité et à leur puanteur. Ils m'amènèrent au coin du marquage. Leur outil de métal tordu ressemblait à un insecte géant. [...] L'odeur de ma chair qui brûlait emplait mes narines. C'était comme si des vagues de lave bouillante avaient traversé mon corps. [...] Je ne pouvais plus bouger. J'ouvris la bouche, mais aucun son ne sortit. Finalement, un gémissement s'échappa de mes lèvres. (*A*, p. 73)

---

<sup>77</sup> M. Sowande Mustakeem: « [...] any wounds or markings etched across a slave's body somehow occurred during their capture, while in their coastal holdings, or during the ship's oceanic passage », *op. cit.*, p. 157.

<sup>78</sup> Cf. M. Sowande Mustakeem, *Ibid.*, p. 181.

Cette narration traduit le fait qu'Aminata n'arrive plus à se défendre ou résister à une situation non voulue<sup>79</sup>. Elle se soumet à la prise de pouvoir des marchands d'esclaves sur son corps. Aminata reconnaît la douleur de sa chair brûlée par l'odeur qui s'en dégage. Elle ressent la souffrance dans tout son être. Elle éprouve alors des spasmes de douleur intense. On comprend également sa douleur extrême, son traumatisme, par son incapacité à exprimer un cri, et l'inaction de son corps entier, immobile. Toute action, celle de réagir au mal, est alors bloquée par sa blessure<sup>80</sup> : son corps vit un moment brutal et tragique. Cette même étape est décrite par Nsaku Ne Vunda:

Des négociants bakongos, secondés par des soldats, procédaient au marquage avant de renvoyer les prisonniers dans les cachots. Ceux qui résistaient étaient battus, traînés de force par des gardes qui les plaquaient au sol, puis l'un d'eux appliquait un sceau de fer rougi par les flammes sur leur épaule. Le tout se passait dans un vacarme de cris atroces, d'insultes, de bruits de coups, de supplications et de pleurs. (*UDT*, p. 51)

Comme mentionné précédemment, après le marquage de leur corps, les captifs retournent dans les enclos. Cette description présente le rapport d'infériorité entre les porteurs et les prisonniers. Le corps esclave est conditionné pour la soumission ultime. Nsaku Ne Vunda nous informe sur l'acte du corps marqué au fer. Ces émotions et ces expériences vécues par les esclaves se déroulent dans le fort qui demeure ancré dans la violence et la répand de génération en génération durant cinq siècles.

### 1.2.3 La fosse à esclaves du bateau négrier

Le navire doit embarquer le plus d'esclaves possible pour faire le maximum de profit. Il met alors du temps à se remplir : « Les opérations d'achat, menées en différents points de la côte, s'étendent donc sur plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Au fil des années, le littoral africain se divise ainsi, peu à peu, en secteurs « réservés »<sup>81</sup> » par plusieurs pays européens. La traversée est une expérience insoutenable parce que les esclaves sont toujours nus et sont placés côte à côte dans le navire.

---

<sup>79</sup> Francis Berthelot, *op. cit.*, p. 117.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>81</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 180.

Jour et nuit, les esclaves doivent demeurer allongés, enchaînés deux par deux, dans un espace mal aéré, dont la hauteur sous plafond dépasse à peine un mètre. Pour gagner de la place, on les force à dormir sur le côté (de préférence sur le côté droit, afin de « dégager » le cœur)<sup>82</sup>.

Les esclaves sont donc constamment collés dans des positions couchées pendant le trajet en bateau, sauf dans le cas contraire, pour qu'il y ait le plus possible de marchandises humaines. Selon le capitaine du navire, les jambes et les poignets des hommes sont attachés par des menottes et des chaînes. Plusieurs des hommes sont des guerriers alors c'est un moyen de les contrôler plus aisément. Les chaînes pour les jambes, appelées « manilles », sont faites avec une barre de fer et deux boucles de métal en U. Il est possible d'attacher deux captifs ensemble. À l'opposé, les femmes et les enfants sont libres de chaînes<sup>83</sup>. Les esclaves plus rebelles sont attachés par le cou avec un grand collier de fer. Ainsi, ils ne peuvent pas bouger, s'allonger ou se reposer<sup>84</sup>.

Chekura fait remarquer à Aminata qu'elle est chanceuse d'embarquer directement dans le bateau négrier et de ne pas devoir attendre pendant de longs mois en ce lieu :

[...] - Sur ce bateau, il y en a qui attendent depuis des lunes. Et ils meurent, tranquillement, à mesure que le bateau se remplit. Toi, tu n'auras pas à attendre. »

La brise répandait une odeur épouvantable. On aurait dit la senteur d'aliments en décomposition. On aurait dit la puanteur de déchets produits par toute une ville. Je grimaçai. (A, p. 71)

Dans la première partie de ce passage, les paroles de Chekura sont empreintes de négativité, car on y retrouve un discours sur la mort lente des corps esclaves, enchaînés et enfermés. Dans la deuxième, Aminata propose deux scénarios sur l'odeur (« aliments en décomposition » et « déchets produits par toute une ville »), puisque celle-ci n'est pas définissable. Elle utilise de nouveau la quantité pour exprimer la puanteur, résultante du nombre énorme de cadavres en putréfaction. Aminata fait d'ailleurs usage du mot « déchet » dans sa comparaison, ce qui signifie un objet en fin de vie ou bien une substance qui a subi une altération physique ou chimique et qui n'a plus aucune utilité et dont on veut se départir. Plus

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>83</sup> Marcus Rediker, *À Bord du négrier, une histoire atlantique de la traite*, traduit de l'anglais par Aurélien Blanchard, Paris, Seuil, 2013, p. 389.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 388-389.

loin, Aminata raconte son expérience olfactive à bord du bateau au tout début, entourée de défenses d'éléphant, de sacs d'ignames et d'autres marchandises : « L'odeur infecte qui régnait sur le bateau me prenait à la gorge et me faisait vomir. Pendant quelque temps, la nausée fut pour moi une distraction. » (A, p. 79) En définitive, elle voit le résultat comme étant positif, puisqu'elle se sert de ce mal pour oublier les autres maux : l'esclavage, l'enchaînement et la réclusion. Enfin, elle compare l'odeur présente dans le bateau négrier avec celle du fort : « [...] il s'en dégagait une puanteur pire que celle de l'enclos où on nous avait parquées dans l'île. » (A, p. 75)

Aminata raconte aussi la position des personnes qui se trouvent près d'elle, toutes enchaînées les unes aux autres: « Autour de ma cheville droite, une pince de fer était reliée à une autre pince serrée autour de la cheville gauche de Sanou. À côté d'elle, Fomba était enchaîné à un autre homme. Un à un, nous avons été emmenés à bord et ajoutés à la chaîne grandissante. » (A, p. 79) Il faut être attentif ici à la description de cette chaîne, une suite d'anneaux entrelacés qui s'additionnent d'une personne à une autre. Tous ces états de fait sont reliés, situés dans l'espace, et ajoutent à l'ampleur de l'enchaînement comme violence.

Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda narre ce qu'il entend du fond de la cale du bateau négrier, en tant que spectateur de ces corps meurtris:

En me soustrayant [aux paroles du capitaine], je remarquai des mélodies dissonantes qui remontaient de la cale du Vent Paraclet, des plaintes, des râles de douleur et de désespoir, un chœur lancinant de fin du monde pleuré par des esclaves dans le fond de la fosse : un cauchemar sonore qui ponctuait mes jours et mes nuits jusqu'à la terre de brasier, de l'autre côté de l'océan. (UDT, p. 56)

Ainsi, le prêtre anticipe ce que seront ses nuits durant la traversée. Le changement de perspective (il s'agit ici d'un témoin étranger à la scène) introduit une différence importante dans la perception des événements. Les odeurs sont au centre de la description faite par Aminata, tandis que ce sont ici les sons qui occupent la narration. La violence est partagée par un chant ultime. Les esclaves enchaînés dans ce trou conçu pour l'inhumation des morts vivent l'enfer. Ils manquent d'air et ils sont plongés dans l'obscurité. Mais ils doivent trouver malgré tout comment cohabiter et survivre. Les prisonniers pourraient mieux supporter leur vie

présente et être guidés vers l'espoir en se remémorant de beaux souvenirs et les rêves appartenant à leur vie antérieure.

Pour conclure ce chapitre, revenons à Galtung qui mentionne que l'organisation économique, avec son mode de production, et la violence faite au corps dans le cas de la traite négrière, dépendent l'une de l'autre pour continuer d'œuvrer<sup>85</sup>. Durant ce commerce mondial, kidnapper, vendre, acheter et exporter des corps participent à l'économie principale de plusieurs communautés. Dans ce chapitre, nous avons pu observer la transformation violente du corps libre en corps esclave sous toutes ses facettes: violenté, capturé, dénudé et enchaîné, ensuite, soumis, marqué, chosifié, enfermé, transporté et déplacé. Le sujet connaît donc l'aliénation par la violence de l'altérité et de l'altération<sup>86</sup> de son corps; il en devient dépossédé par autrui et pour autrui<sup>87</sup>. Or, ce périple de la violence extrême ne se termine pas au port d'embarquement : le corps demeure enchaîné, enfermé et violenté dans le sous-sol du bateau négrier durant le long passage en mer. Il y connaît également la violence liée à la promiscuité, à la maladie, à la famine, à l'abus sexuel et à la sédentarité forcée. Cette économie de la violence et cette brutalité infligée aux corps noirs se perpétuent lors de la traversée vers l'Amérique. C'est pourquoi il sera question, dans le deuxième chapitre, du bateau négrier et de la réclusion des corps. Les deux romans à l'étude apportent un éclairage sur ces questions.

---

<sup>85</sup> Johan Galtung, *op. cit.*, p. 183. M. Sowande Mustakeem abonde dans le même sens: « [...] societies benefited most from the rang of human goods transported, manufactured, and thus made through the Middle Passage. », *op. cit.*, p. 158.

<sup>86</sup> Jean-Marie Brohm, *op. cit.*, p. 89.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 102.

## CHAPITRE II

### BATEAU NÉGRIER ET RÉCLUSION

Dans ce chapitre, à travers la convocation des discours sur l'esclavage, sur l'expérience du lieu, sur l'océan et sur le bateau négrier, nous verrons que la cale et l'océan sont deux hétérotopies de violence. Afin de développer cette idée, nous étudierons le corps esclave, attaché et emprisonné, dans *Aminata* et *Un océan, deux mers, trois continents*. La sociologie et la sémiologie du corps chez Berthelot et chez Jean-Marie Brohm feront partie de l'étude, ainsi que les théories de la violence de Galtung et les théories de Michel Foucault sur l'emprisonnement et l'hétérotopie. Des extraits du livre *À bord du négrier*<sup>88</sup> de Marcus Rediker seront insérés dans notre exposé. Nous analyserons le corps à l'aide des descriptions, de la narration et des dialogues présents dans les deux romans.

#### 2.1 Corps enfermé et conditions de l'emprisonnement

Dans le précédent chapitre, nous avons vu que le corps peut être assujéti par la violence physique et psychologique, mais également par l'enchaînement. Comme le soutient Michel de Certeau, le corps est une surface d'écriture où les normes et la violence collective et subjective s'expriment. C'est un lieu d'expériences et de douleurs<sup>89</sup>. Dans le cas de la détention pénale, le corps est mobilisé et limité dans une enceinte géographique par le pouvoir central. Selon Isaac Bazié, « [l']enceinte est le symbole de la violence à l'extrême, parce qu'elle marque le corps en marquant, dans l'étroitesse et l'isolement absolu, son espace de parole<sup>90</sup>. »

---

<sup>88</sup> Marcus Rediker, *op. cit.*, 560 p.

<sup>89</sup> Michel de Certeau, « Des outils pour écrire le corps », *Traverses*, no 14-15, avril 1979, p. 3-14.

<sup>90</sup> Isaac Bazié, « Femmes et enceintes : écrire la violence au féminin », *Femmes en francophonie*, Sous la direction d'Isaac Bazié et Françoise Naudillon, Montréal, Mémoire d'encrier, Collection Essai, 2013, p. 168.

Foucault élabore sur le corps emprisonné dans ses nombreux travaux sur l'institution-prison<sup>91</sup>. Aussi appelée « prison-châtiment », l'institution-prison est une forme dite plus civile et judiciaire de l'enfermement d'un individu et de sa punition. Cette forme de réclusion du corps a vu le jour aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. La peine est la détention : « [...] elle introduit des procédures de domination caractéristiques d'un type particulier de pouvoir<sup>92</sup>. » De cette façon, le corps est enfermé et dressé en vue de le rendre docile. Les méthodes de cette réclusion consistent à disposer de la liberté de la personne et la rendre conforme selon une discipline autoritaire. La prison, telle que la pense Foucault, partage des caractéristiques avec le bateau négrier. Néanmoins, on ne peut pas réduire le négrier à une prison, car les détenus n'ont été jugés coupables d'aucun crime.

La solitude est un autre moyen de soumettre l'individu. Ce dernier vit dans l'absence de communication avec le monde extérieur. Dans la cellule, il est seul avec sa propre conscience. Le prisonnier se rend compte de l'humiliation et de la séparation d'avec les siens<sup>93</sup>. C'est une vraie torture entre quatre murs de silence. La surveillance, le silence et les punitions s'ajoutent aux mesures de soumission. Les gestes et les conditions des détenus sont constamment observés. Effectivement,

[...] chaque système fonctionne selon un dispositif qui régule le commerce des sujets et les échanges, en usant d'une violence qui affecte d'abord le corps dans l'illusion de limiter dans une enceinte géographique la capacité d'expression et de digression du sujet par rapport au discours dominant<sup>94</sup>.

Foucault affirme que le corps est détenu dans l'appareil carcéral et qu'il est fabriqué en « individu-machine », en corps prisonnier<sup>95</sup>. Le législateur l'assujettit aux travaux forcés, à la réclusion et à l'emprisonnement<sup>96</sup>.

---

<sup>91</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque des Histoires, 1975, 352 p.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>93</sup> Isaac Bazié, « Femmes et enceintes : écrire la violence au féminin », *op. cit.*, p. 168.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 160-161.

<sup>95</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, *op. cit.* : « Le travail pénal doit être conçu comme étant par lui-même une machinerie qui transforme le détenu violent, agité, irréfléchi en une pièce qui joue son rôle avec une parfaite régularité. », p. 245.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 243.

On retrouve cet univers carcéral dans la cale du bateau négrier, car les Africains sont incarcérés et ne peuvent pas agir de leur plein gré. Ils sont à la merci de l'organisation économique du commerce triangulaire. Dans ce cas, on parle certainement de violence somatique, autrement dit corporelle, et de violence mentale, puisque le corps est soumis à la réclusion: « [...] there is direct violence since killing or hurting a person certainly puts his ' actual somatic realization ' below his ' potential somatic realization ' »<sup>97</sup>. » Le sujet est plongé dans la négation de sa subjectivité, loin de sa capacité à s'exprimer et à lutter contre ses opposants (le capitaine et l'équipage).

L'esclave vit la violence dans une prison commune flottante, le bateau négrier. Ce vaisseau est « un gros navire de commerce (plusieurs centaines de tonnes), sous le pont duquel ont été effectués des aménagements destinés à permettre le transport, dans un minimum d'espace, d'un maximum d'esclaves<sup>98</sup>. » Les prisonniers connaissent la diminution des ressources et des besoins nécessaires à la vie humaine, ainsi que le libre arbitre des mouvements : « [the] denial of *input* [...] and [the] denial of *output*<sup>99</sup> ». Les détenus sont dans un espace restreint et sont enchaînés les uns aux autres. Ils ne connaissent plus dorénavant la liberté psychique et physique. La promiscuité inhumaine entrave également toute sociabilité.

Isaac Bazié explique la situation innommable vécue par l'esclave Africain lors de sa capture et de sa traversée outre-Atlantique. Le code social appliqué sur le bateau refuse au sujet esclave le statut d'humain. Son corps devient un lexique<sup>100</sup> de la violence. Les atrocités s'inscrivent sur lui, comme sur une surface lisible. Le corps esclave est un lieu de souffrance et de traumatisme. C'est un corps martyrisé pendant ce voyage effectué dans les conditions les plus horribles:

[...] l'humanité des Noirs [était] trafiquée, charcutée, humiliée par la bestialité humaine des négriers. Le prélude se jouait en chasse au nègre, que suivait la déportation par mer, image prophétique des wagons à bestiaux porteurs, tout plombées (sic), d'une cargaison humaine. Ici, le peuple noir connaissait son premier rythme d'enterrés à vie précédant la mort ultime

<sup>97</sup> Johan Galtung, *op. cit.*, p. 169.

<sup>98</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 179.

<sup>99</sup> Johan Galtung, *op. cit.*, p. 181.

<sup>100</sup> Isaac Bazié, « Violences de l'englobement et expériences du lieu originel dans le roman africain », *Caietele Echinox*, Planetary Spaces, vol. 38, 2020, p. 306.

par la mise en tas au fond de la cale du bateau. Il y avait tous les rongeurs réunis, les épidémies, le scorbut pour s'attaquer à ce que les coups des négriers laissaient encore intact. Les boyaux étaient rongés par les vers. Dès qu'un navire anglais, donc de l'Empire colonial ennemi, se rapprochait, on jetait les malades noirs, la marchandise humaine inutile, en sachant parfaitement qu'ils finiraient dans la gueule des requins sous les yeux d'une toute-puissance glacée [...] <sup>101</sup>

En fait, le corps vit une réclusion totale, le summum de l'horreur <sup>102</sup>, pendant plusieurs mois. Christian Delacampagne affirme qu'« [...] une traversée « triangulaire » dure au minimum un an et demi (parfois bien davantage), avec des possibilités de réapprovisionnement limitées <sup>103</sup> ». Ceux et celles qui ont une lueur d'espoir durant le long périple voient une possible résistance collective sous la forme de révoltes sur le bateau.

Dans *Aminata* et *Un océan, deux mers, trois continents*, nous notons que dans la cale, les langues, les mœurs et coutumes, les religions et les relations sociales font l'objet d'une négation visant à abolir chez les esclaves tout lien avec leur passé de sujets libres <sup>104</sup> :

[...] les déportés africains venaient de régions et de cultures différentes et [...] la cale du bateau négrier broyait toutes ces identités. L'expérience du gouffre, cette violence de l'englobement, tient à cette destruction de tout lien et de toute réminiscence. L'esclave africain déporté est la figure du migrant nu qui n'emporte rien avec lui <sup>105</sup>.

Le migrant nu est défini dans le contexte de la traite négrière comme le déporté de force <sup>106</sup>. D'un côté, il y a les esclaves qui décident d'être dociles et de survivre, et de l'autre, ceux qui choisissent la mort plutôt que la servitude. Dans les deux cas, la dépossession des sujets suppose leur possession par autrui.

---

<sup>101</sup> Jean Cardonnel, *Le Négrier de l'humanité*, Pézenas, Éditions Domens, Collection Langues et sociétés, 1998, p. 37-38.

<sup>102</sup> Édouard Glissant et Roger Rotmann, « L'épreuve du bateau négrier : négativité totale et positivité absolue », *Africultures*, vol. 2, no 67, 2006, p. 132.

<sup>103</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 179.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>105</sup> François Noudelmann, *op. cit.*, p. 105.

<sup>106</sup> Il y a une distinction à faire entre le déporté de force et celui qui prend la décision de s'exiler, pour le meilleur ou pour le pire.

On retrouve une échelle de subordination et de soumission sur le navire négrier. Ce bateau est le « capitalisme en miniature<sup>107</sup> ». Le capitaine est le tyran de la prison. Il revendique une autorité absolue sur l'équipage et les esclaves pour écarter tout désir de révolte. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda décrit les relations entre les personnages, auxiliaires et antagonistes sur le vaisseau :

Maîtres, esclaves, ecclésiastique, sentinelles, marchandises, nous naviguions, liés les uns aux autres selon une échelle de subordination, chacun cherchant à écraser les plus faibles que lui. Nous croulions sous le poids de la soumission, personne ne pouvait imaginer une manière différente d'être ensemble, tous ignoraient qu'il pût exister une autre forme d'organisation. [...] Il était possible d'en finir avec ce vocabulaire de l'avalissement qui faisait des êtres humains parqués dans la fosse une cargaison destinée à être surexploitée. Des sujets à torturer, des outils de travail et de temps en temps des objets d'assouvissement des pulsions sexuelles ou sadiques<sup>108</sup>. Exécutants dociles, éduqués à obéir et à subir, les matelots avaient oublié qu'ils trimaient seulement pour garantir les profits des nantis qui les commandaient. (*UDT*, p. 88-89)

L'équilibre des relations est perturbé, car le capitaine se considère le supérieur de la pyramide sociale. Toutes les figures lui sont assujetties<sup>109</sup>. La violence structurelle exercée à l'endroit des détenus est décrite ici à travers le lexique de l'asservissement total. On apprend également que les membres de l'équipage sont domptés et exécutent les demandes du capitaine avec résignation, telles des marionnettes comme le résume Berthelot, « [...] chacun réagit dans un sens ou dans un autre selon les liens qui le rattachent à l'intéressé<sup>110</sup>. » Les répercussions sur les prisonniers sont alors graves. Dans *Aminata*, le capitaine oblige les prisonniers à danser pour garder la forme et Aminata rapporte la présence d'une pyramide sociale : « Biton nous faisait participer au jeu des noms et danser avec une telle vigueur que les toubabs s'approchaient pour nous admirer. Ils se rassemblaient selon leur hiérarchie : le capitaine, son assistant, le médecin et les chefs devant les autres toubabs. » (*A*, p. 106) Le capitaine se situe toujours en haut de cette pyramide, d'où il exerce une violence structurelle et physique sur les esclaves.

---

<sup>107</sup> Anne Bocandé, *op. cit.*

<sup>108</sup> Il faut souligner que le roman a une visée pédagogique et descriptive et ne cherche pas à rendre le discours du personnage vraisemblable.

<sup>109</sup> Daniel Grojnowski, *Lire une nouvelle*, Nathan. Collection Lire, p. 107.

<sup>110</sup> Francis Berthelot, *op. cit.*, p. 125.

Sans compter que ce n'est pas seulement la « marchandise noire » qui meurt en grande quantité sur ce navire, mais également l'équipage : « C'est l'aventure de la mort<sup>111</sup>. » En effet, chacun des membres de l'équipage a une mission durant le voyage et doit assumer ses fonctions sans interruption:

La traite demande et consomme des marins et des capitaines – et ici le verbe consommer prend toute sa force : beaucoup meurent à la traite, en moyenne 20 % de l'effectif d'un équipage, statistiquement davantage que la cargaison noire. À bord des négriers, les marins ne sont pas que des navigateurs. Ils doivent assumer de redoutables fonctions de surveillance, de police et de répression des cargaisons humaines. [...] Le charpentier édifie les faux-ponts où la cargaison noire sera entreposée. Le chirurgien, au titre plus ronflant souvent que sa compétence, parfois souffre-douleur de l'équipage, doit garantir l'état sanitaire de la cargaison achetée et embarquée, et le maintenir jusqu'aux Amériques<sup>112</sup>.

Bien entendu, tout l'équipage a un rôle à jouer dans ce commerce inhumain et connaît les risques de celui-ci. La cale constitue un espace de contrôle et de vision d'ensemble de la « cargaison noire ». Les esclaves récalcitrants sont punis afin d'interdire spécifiquement les comportements autodestructeurs<sup>113</sup>.

Mustakeem décrit la volonté du capitaine comme suit: « [...] to dehumanize captives, enforce dependency, inflict pain, establish authority, and prohibit any sense of control over one's personal life in the near and far future<sup>114</sup>. » Pour compléter cette énumération d'intentions, Nsaku Ne Vunda fait la description physique et la description des actions du capitaine :

Nous étions cloîtrés sur l'Atlantique dans une miniature d'humanité où Dieu, vêtu d'un habit de capitaine de vaisseau et de souliers vernis à boucles d'argent, était coiffé d'un tricorne noir. Un tyran qui passait le plus clair de son temps à commander, à menacer et à châtier ses subalternes. (*UDT*, p. 88)

Le prêtre congolais, pris entre les murs du bateau en compagnie des détenus, utilise la métaphore de Dieu pour décrire le maître du bateau. Nous comprenons qu'il use d'ironie dans

---

<sup>111</sup> Ada Ugah, « La mer et la quête de soi : une lecture bachelardienne des romans d'Édouard Glissant », *Présence Africaine*, vol. 4, no 132, 1984, p. 112.

<sup>112</sup> Serge Daget et François Renault, *op. cit.*, p. 87.

<sup>113</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 114.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 7.

cette situation horrible. Cette comparaison permet de constater que le capitaine se prend pour une divinité avec son bel habit et ses bottes élégantes. Le tricorne noir fait référence à la piraterie. En définitive, le commandant est un être sans âme qui est obsédé par la violence et la volonté de dominer son entourage.

Marcus Rediker, spécialiste de l'histoire sociale maritime et de la piraterie, explique qu'un détenu résistant et muet durant une séance de torture attire la fureur du capitaine<sup>115</sup>, car ce dernier désire afficher sa force et son autorité. Cette expérience se produit souvent sur le bateau négrier :

[...] cette violence extrême exercée par le capitaine à l'encontre d'un esclave, motivée par l'espoir que la terreur qui en résultera suffira à gouverner les autres et, en réponse, une opposition extrême des esclaves à cette violence et à cette terreur, d'abord individuellement et pour finir collectivement<sup>116</sup>.

En fin de compte, le capitaine contribue grandement au dépouillement de l'esclave. Il le dénude et participe à sa perte identitaire et culturelle. Il vise la réification, la discipline et la division des corps « au travail grâce à la violence, aux inspections médicales, au remplacement du nom par un numéro, à l'enchaînement, au « rangement » sur le pont inférieur, ainsi qu'à travers un certain nombre de routines sociales, des repas à la « danse », en passant par le travail<sup>117</sup>. » Bref, on peut résumer la vie de l'esclave comme étant un enchaînement de souffrances et de morts symboliques calculées pour tirer profit de son corps jusqu'à sa mort physique<sup>118</sup>.

Le maître du bateau s'arrange aussi pour que toute révolte soit pratiquement impossible. Pour ce faire, les fabricants du navire le construisent comme une cage géante, avec des pièges un peu partout, afin d'en faire une prison. Marcus Rediker amène même l'idée que « le navire armé était lui-même un instrument destiné à faire la guerre et à établir des empires et, de plus, c'était toujours une violence d'un genre ou d'un autre qui avait amené chacun à son bord<sup>119</sup>. »

---

<sup>115</sup> Marcus Rediker, *op. cit.*, p. 383.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>117</sup> *Idem.*

<sup>118</sup> Jean Cardonnel, *op. cit.*, p. 43.

<sup>119</sup> Marcus Rediker, *op. cit.*, p. 394.

Dans *Aminata*, la narratrice explique qu'il est très difficile pour les prisonniers de trouver le chemin et de prendre le contrôle du bateau pour être libres: « Le navire était un labyrinthe. » (A, p. 98) Nsaku Ne Vunda relate la description du vaisseau faite par le commandant :

Le capitaine, lui, continua à me vanter les prouesses de ses artisans qui avaient bâti les deux puissantes palissades qui traversaient le pont et débordaient de chaque flanc du navire, elles serviraient à empêcher les prisonniers de quitter l'espace destiné à leur promenade. Celles qui se trouvaient plus à l'arrière étaient déjà percées de deux meurtrières à canon et, un peu plus haut, une pièce de batterie de taille plus modeste serait bientôt braquée sur la zone de promenade des captifs. Je remarquai aussi deux énormes filets déployés sur les côtés afin qu'ils ne puissent pas se donner la mort en sautant par-dessus bord. Le carré de l'équipage avait été transformé en véritable forteresse prête à servir d'ultime retraite en cas de révolte. (UDT, p. 57-58)

À travers la description de tous les matériaux et de la construction du bateau, on constate que tout est pensé en vue de la réclusion la plus totale des esclaves. C'est « une forteresse redoutablement bien organisée pour le contrôle des êtres humains<sup>120</sup>. » Le capitaine explique, dans une visée heuristique, la grande utilité des palissades au cas où les prisonniers s'échapperaient, pour appuyer ses vantardises et ses désirs et pour montrer le rôle de chaque prouesse dans la sauvegarde de la marchandise vivante. Tout cet arsenal est conçu de sorte que les prisonniers demeurent incarcérés et dans la servitude. Les outils utilisés sont extrêmement violents. Aminata évoque les instruments maniés durant une mutinerie : « Les toubabs commencèrent à tirer avec leurs bâtons à feu. » (A, p. 115) Si les esclaves se révoltaient, les matelots savaient manier le couteau, l'épée, la pique, les armes légères et le canon<sup>121</sup>. Les esclaves ne peuvent donc pas se battre contre ces armes brutales. Parallèlement, Nsaku Ne Vunda décrit des outils avec force détails:

Pour les suicidaires qui préféraient en finir au plus vite en refusant de se nourrir, un instrument spécial avait été inventé qui les y obligeait : un ouvre-bouche en métal conçu pour forcer un espace entre les lèvres en enfonçant les extrémités encore jointes de l'appareil entre les dents. Si, une fois enfoncées, le garde appuyait les deux tiges trop longtemps, il transperçait la gorge, s'il les écartait rapidement, les dents pouvaient céder et c'était autant d'argent retenu sur le salaire. Des chaînes, des bâtons, des pics, tout un arsenal de la torture pensé dans les moindres détails. La servitude à grande échelle s'organisait avec minutie, un engrenage cynique et puissant dans lequel Martin s'était enlisé. (UDT, p. 79)

---

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 436.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 392.

Ainsi, les prisonniers sont face à des instruments de torture s'ils n'écoutent pas les consignes immorales qui façonnent le commerce triangulaire. Le fonctionnement de cet « engrenage cynique » dépend de tous ses participants. L'équipage doit alors nourrir les esclaves et leur faire boire de l'eau pour les garder en vie et les vendre. Pour contrôler les esclaves, les matelots utilisent les cravaches, les fouets et les chat-à-neuf-queueues, mais également les outils métalliques : « Les menottes, les fers, les colliers de fer et les chaînes qui constituaient la quincaillerie du servage – sont sans doute le symbole le plus tristement célèbre du contrôle à bord du navire négrier<sup>122</sup>. »

Cependant, il n'y a pas que le fer qui serve à contrôler les prisonniers. Les femmes sont livrées aux pulsions sexuelles de l'équipage. Dans une optique de contrôle et d'abus, les subordonnés du capitaine violent les femmes. Certaines tentent de résister, mais n'ont aucun lieu où s'enfuir, tandis que d'autres sont dociles sans pour autant être consentantes. Dans le passage qui suit, le prêtre congolais fait la description de la visite des femmes chez le chirurgien pervers :

La visite médicale commença par outrager leur intimité. Sur le rictus qui défigurait ces filles à peine pubères se lisaient la honte, la peine, le mépris, mais surtout l'incompréhension. Le dégoût m'envahit, je savais les dames du Kongo éduquées à masquer leur nudité. Pour le chirurgien, assisté par la main ferme de ses adjoints, la voie était libre, l'inspection pouvait se poursuivre. Il posa un genou à terre et palpa un peu partout en s'attardant à l'intérieur des corps, calmement, de façon méthodique. [...] [La troisième esclave fût battue après avoir fusillé du regard le chirurgien et] lâcha un cri aigu, douleur trop forte, elle perdit connaissance et s'effondra, entraînant la femme enchaînée à elle dans sa chute en un bruit d'os cognant sur le bois. (*UDT*, p. 64-65)

Le médecin s'approprie les corps féminins comme du matériel médical. Il les inspecte dans leur pleine nudité. Cette action abusive laisse des cicatrices douloureuses sur le corps des prisonnières soumises. Le texte rend compte de plusieurs sentiments vécus par les sujets féminins. Une d'entre elles tente de résister, mais en vain. Dans la même perspective, Aminata observe et raconte des scènes sexuelles, des viols imposés par le chirurgien à ses patientes :

À côté de moi, deux silhouettes, l'une sur l'autre, se balançaient. Les deux soufflaient bruyamment. L'une avait une voix aiguë, effrayée, et semblait protester. C'était une femme

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 388.

de mon pays, haletante, qui prononçait des mots que je ne comprenais pas. Elle était en-dessous. Le médecin était sur elle, grommelant et s'agitant de haut en bas. Je me rapprochai le plus possible du mur et fermai les yeux. Je savais qu'un homme n'avait pas le droit de toucher une femme de cette façon, à moins qu'elle ne soit son épouse. [...] Le lit se calma. Je sentis le médecin s'affaisser de tout son poids dans l'espace qui me séparait de la femme, pendant qu'elle pleurait, le souffle court. (A, p. 99)

La femme, esclave noire, est la propriété du négrier blanc : « Ces pauvres petites, jeunes filles et femmes de bel éclat noir dont le négrier usait, abusait au gré de son besoin sexuel en monde phallocratique blanc et qu'il rejetait après usage<sup>123</sup>! »

La violence se manifeste également lorsque les prisonniers ont des moments de fausse liberté pour se dégourdir les jambes et être « en santé ». En effet, les matelots libèrent de la cale les esclaves africains pour la promenade ou la danse : un autre véritable supplice pour eux : « De temps à autre, sous l'œil vigilant de l'équipage, on leur enlève momentanément leurs chaînes afin de les obliger à courir ou à danser au son d'une musique jouée par les matelots : on espère, de la sorte, les maintenir en bonne santé<sup>124</sup>. » Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda raconte la réaction de l'équipage :

Les matelots riaient de ces sauvages aux gestes obscènes, grands enfants, toujours enclins à la luxure, au rire et à la fête. Alors, vinrent des murmures afin que gonfle la rancœur, rassembler son courage, scruter minutieusement les alentours, évaluer les distances, mesurer les risques et surtout ne pas rater le moment propice pour l'assaut. La victoire ou le trépas. La mort plutôt que la servitude. (UDT, p. 111)

On note dans le texte que les prisonniers doivent agir avec précaution. Dans bien des cas, la motivation qui les habite esclaves leur permet de se défendre et de survivre à leur situation inhumaine.

Marcus Rediker lève le voile sur les bienfaits du chant pour les esclaves :

[...] chanter dans des langues africaines permettait aux captifs de communiquer sans que la plupart des capitaines européens et des membres de l'équipage s'en rendent compte. Le chant était également une manière de trouver ou retrouver des membres de sa famille, de son village ou de son pays, ainsi que d'identifier les différents groupes culturels emprisonnés à bord. Le

<sup>123</sup> Jean Cardonnel, *op. cit.*, p. 50.

<sup>124</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 181.

chant permettait de transmettre des informations de première importance : les conditions de vie, les bons et les mauvais traitements, les résistances, les événements, ou encore la destination finale du navire. Chanter permettait de créer un socle de connaissances communes et, ainsi, de forger une identité collective<sup>125</sup>.

Dans *Aminata*, les captifs chantent pour libérer leurs sentiments douloureux. Ils énumèrent également des noms et des lieux pour se changer les idées et voguer vers l'espoir:

Tout le monde participa à l'activité et, à d'autres occasions où on nous fit danser, les prisonniers à tour de rôle scandaient les noms des gens qui les entouraient et le nom de leur village. Certains étaient capables de débiter jusqu'à quinze noms et villages. » (A, p. 105-106)

C'est un chant de louange, mais également de protestation et de résistance pour la mémoire et la lutte commune. Les captifs craignent d'être battus et de ne plus jamais retourner chez eux, dans leurs pays d'origine. C'est pour cette raison que les paroles concernent leurs cultures, leurs identités, leur déracinement, l'esclavage, l'aliénation et la fureur. C'est donc un chant de lamentation. Aussi, le personnage Biton, dans *Aminata*, chante pour préparer une future révolte.

En ce qui concerne la révolte, « lorsque les malheureux comprennent qu'ils n'ont plus rien à perdre, de véritables mutineries peuvent se produire. Il arrive que des membres de l'équipage soient tués<sup>126</sup>. » L'assaut est une tactique pour accéder à la liberté; il constitue le pire cauchemar des négriers. Les femmes et les enfants y jouent un rôle primordial, car ils ont plus de liberté de mouvements, contrairement aux hommes. Quelques fois, ce sont les femmes qui dirigent la révolte. Elles se servent de leur proximité avec le pouvoir pour l'organiser. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda explique l'importance de cette lutte libératrice :

La révolte naquit d'abord au creux des poitrines, elle se transforma ensuite en idée fixe dans les cerveaux. Une frénésie. Puis elle éclata en un cri dans les gorges pour dire des lambeaux d'existence, lutter, affirmer qu'ils existaient encore : leur dernier vestige d'humanité. Enfin, elle habita les muscles, grinça entre les dents serrées et finit par irradier les yeux en feu. L'équipage aurait dû se méfier quand ceux qu'ils opprimaient et traitaient comme des bêtes farouches montèrent un jour des écuelles étrangement dociles. Aucun désordre à noter, aucune plainte, aucun geste de désobéissance, pas de tension. Les esclaves s'observèrent, la tête un peu penchée pour masquer les expressions de leurs visages. Des regards suffirent pour

<sup>125</sup> Marcus Rediker, *op. cit.*, p. 412.

<sup>126</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 181.

communiquer la même envie de vivre d'êtres humains brisés mais pas totalement niés par les chaînes, la nudité et le fouet. (*UDT*, p. 111)

On constate que cette idée émancipatrice commune, la révolte, circule dans les parties et les organes du corps : partant de la poitrine, voyageant dans le cerveau, sortant de la gorge, rejoignant les muscles, effleurant les dents et brûlant les yeux. On souligne alors que la libération de ce contexte affreux est une pensée qui habite le corps esclave et lui permet de survivre. Le corps esclave est brisé certes, mais il est le support pour communiquer et partager la souffrance aux autres. Dans ce cadre, la résistance devient un langage universel : « La résistance était en elle-même un nouveau langage, une langue de l'action employée à chaque fois que les esclaves refusaient de manger, sautaient par-dessus bord ou se soulevaient<sup>127</sup>. »

Nous observons trois étapes dans le soulèvement. D'abord, l'esclave doit se libérer des chaînes avec un clou, une pioche, un éclat de bois, une scie, une herminette, un couteau, un burin, une hache ou une hachette<sup>128</sup>. Il doit ensuite trouver des armes pour se défendre. Puis, il doit savoir piloter le navire. Dans *Aminata*, la narratrice raconte une révolte sur le navire. Cependant, celle-ci ne se rend pas très loin dans les procédures, car la libération est difficile :

Quelques captifs furent atteints au visage ou à la poitrine et tombèrent contre la marée de rebelles, tandis que d'autres sortaient de la cale et couraient librement sur le pont. Une vingtaine ou une trentaine d'hommes réussirent à s'échapper de la cale avant que les tirs de bâtons à feu deviennent si intenses que chaque homme qui surgissait de la trappe était tué et retombait dans la cale. (*A*, p. 115)

On relève que les captifs ont réussi la première étape du soulèvement. Ils ne semblent pas cependant avoir des armes pour se battre, puisque plusieurs retombent dans la cale ou sont touchés par les balles. Pour que l'assaut réussisse, la communication entre les prisonniers doit être discrète, la planification, développée, et l'exécution, exacte.

Dans l'histoire des traversées, il est très rare que les révoltes se terminent bien. Le bateau se transforme généralement en temple de l'ignoble parce qu'après un soulèvement, les morts sont exposés sur des piques de bois pour attiser la peur auprès des esclaves survivants : « [...]

---

<sup>127</sup> Marcus Rediker, *op. cit.*, p. 415.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 432.

la plupart du temps, les révoltes sont écrasées dans le sang, et les « meneurs » torturés, puis tués, sous les yeux de leurs camarades, dans le but d'imprimer dans l'esprit de ces derniers une salutaire terreur<sup>129</sup>. » Le capitaine choisit ses tortures selon son imagination et ses préférences. Les corps peuvent être fouettés, piqués, incisés avec un rasoir, étirés, brisés, démembrés ou/et décapités<sup>130</sup>. Dans *Aminata*, les membres de l'équipage torturent les esclaves affaiblis : « Ils pendirent certains captifs par les pouces, les fouettèrent et ne les redescendirent qu'une fois morts. Ils n'infligèrent ce traitement qu'aux hommes faibles et estropiés, c'est-à-dire de peu de valeur pour eux. » (A, p. 120) Les esclaves africains sont considérés comme des objets sans importance et la peur, voire la terreur, permet au capitaine de contrôler. Il en va de même dans *Un océan, deux mers, trois continents* :

L'insurrection avait échoué, noyée dans un bain de sang. *Le Vent Paraclet* avait été le théâtre de tant d'horreurs, il devint un temps de l'ignoble. [...] On coupa des mains et des têtes qu'on exposa sur des pics, des insurgés furent mis aux fers sur le pont, on pendit à la grand-vergue des corps aux pieds tranchés, la verge rouge d'avoir été frottée avec du sel. Cette exposition macabre dura plusieurs jours, décor de chaque promenade sur le pont, avertissement sans appel destiné à convaincre les prisonniers que c'était bien à des démons capables du pire qu'ils avaient affaire. Les relents de chair en décomposition hantèrent longtemps l'air marin, ils imprégnèrent le bois, s'immiscèrent dans le tissu des voiles, pénétrèrent jusqu'aux nœuds du cordage et dans les fibres des vêtements. (UDT, p. 112-113)

À travers ces châtiments cruels, les négriers perpétuent la guerre avec les prisonniers. Demeurent alors dans la mémoire des captifs, les conséquences d'un soulèvement raté.

Le bateau négrier n'est pas seulement un temple de l'abject, mais également un lieu de prédilection pour les troubles mentaux, puisque les captifs sont battus et leur esprit est affaibli. Leur état se dégrade et leur espace vital est diminué. Les esclaves sont séquestrés dans l'obscurité pour une période d'environ seize mois: « Confined in darkened hollowed corners of slave ships, powerlessness and anger took hold as they reflected on their shattered lives<sup>131</sup>. » Dans *Aminata*, la narratrice raconte : « [...] chaque jour, les toubabs faisaient monter de leur cachot les hommes par petits groupes. [Elle] les voyai[t] émerger de l'obscurité, titubant, éblouis par la lumière du soleil, se couvrant les yeux de leurs bras recourbés. » (A, p. 101) On

<sup>129</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 181.

<sup>130</sup> Marcus Rediker, *op. cit.*, p. 436.

<sup>131</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 110.

réalise que les prisonniers ne sont pas habitués à voir le soleil. Sa lumière est pourtant vitale pour le corps, l'esprit et l'âme. Dans la cale, la lumière et l'espoir font place à l'obscurité, l'isolement, la perte et les souffrances intérieures. « [La traversée] est particulièrement éprouvante pour les esclaves, toujours nus (pour éviter la vermine) et entassés comme du bétail dans les cales du navire (les matelots, eux, dormant dans des hamacs sur le pont) <sup>132</sup>. » Ces méthodes de violence sont mises en place pour contrôler la santé mentale. En parallèle, dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda expose l'univers pénitentiaire des prisonniers qui sont démunis de tout :

Les détenus n'avaient de toute façon plus rien qu'on puisse encore leur prendre. Ils survivaient en état de décomposition avancée, enfermés dans l'entrepont du monde, dans un vide intérieur abyssal, menacés de troubles mentaux irréversibles. Ils avaient perdu le sens des mots, celui des jours et des nuits, et avaient déjà oublié le goût de l'eau. Il ne subsistait plus que la haine, la fureur et la vengeance dans les cœurs de ces jeunes hommes, hier fougueux et fiers. L'envie de faire mal en retour, sans retenue, rendre coup pour coup, répondre au calvaire par le chaos. Jusque-là, lors des promenades, ils se tournaient tous vers l'extérieur dans l'attente d'un miracle qui jamais ne s'était produit, celui de voir apparaître une plage au bout de l'immensité, un rivage. L'espoir sécha, se tarit, ils acceptaient la fatalité de naviguer dans un tombeau, rien ni personne ne les en sortirait, ils interrogèrent une dernière fois le vaste miroir bleu sur lequel nous glissions et surent le parti qu'il leur fallait prendre. (*UDT*, p. 110)

L'état des captifs se dégrade parce que l'espoir disparaît. Ils sont habités par des émotions et des sentiments négatifs. Certains prisonniers se laissent mourir. Quelques-uns arrêtent de se nourrir. Par ailleurs, Nsaku Ne Vunda dépeint les prisonniers dépouillés comme des êtres vidés de toute substance et sans identité :

La larme au cœur, je regardai le ballet des silhouettes traumatisées, en route vers un avenir incertain dans un monde inédit dont ils ignoraient tout. Des reflets d'êtres humains qui ne possédaient plus que la capacité de travailler, le reste avait été brisé après des mois de séquestration dans l'obscurité de l'entrepont. Ils avaient perdu toute notion de temps. Qu'allaient-ils devenir? Leur unique soulagement était de quitter la cale et de se retrouver à l'air libre. (*UDT*, p. 119)

Cette citation décrit les conditions des captifs. On devine que les êtres sont alors dépossédés de tout, même de leur avenir, comme en témoigne le champ lexical de l'inconnu.

---

<sup>132</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 181.

C'est dans un tel contexte que nous lisons dans *Aminata*, la réaction à la violence psychologique de l'emprisonnement :

Fanta empoigna le bébé [de Sanou] vagissant par une jambe. J'essayai de me lever. Il fallait que j'aie arrêté cela. Il fallait que je raisonne Fanta. Mais avant que j'aie le temps de faire un geste, Fanta avait saisi l'enfant par la cheville et le tenait tête en bas. Je ne pouvais comprendre quelle sorte de folie s'était emparée d'elle. (A, p. 117)

On découvre à quel point la conscience peut être atteinte par l'enfermement, du fait des conditions physiques, émotionnelles et psychologiques de la traversée<sup>133</sup>. « La mer et le voyage forcé sur les flots ont emporté pour toujours l'autre partie de leur être : leur vie quotidienne au-delà des eaux<sup>134</sup>. » L'hystérie remplace l'aspiration à la vie. Dans le cas des prisonniers, on peut parler de trouble léthargique, car la plupart n'a pas le goût de vivre et désire s'enfermer, dans un long et profond sommeil. Plusieurs captifs voient même leur propre famille dépérir et mourir dans la cale du bateau négrier, ce qui les expose à une grande violence psychologique.

## 2.2 Le bateau négrier à la lumière de l'hétérotopie

Dans la première partie du chapitre, nous avons analysé le corps détenu dans une prison mouvante, la cale du bateau négrier, ce dernier voguant sur l'océan. Dans cette seconde partie, nous définirons la notion d'hétérotopie selon Michel Foucault pour analyser le vaisseau négrier.

Dans « Des espaces et autres », Foucault questionne d'abord l'espace utopique. Il le définit comme étant un espace irréel. Le théoricien affirme : « C'est la société elle-même perfectionnée ou c'est l'envers de [l]a société<sup>135</sup> ». On ne peut donc pas amener l'idée que le vaisseau négrier est une utopie, puisqu'il existe dans la vie réelle.

---

<sup>133</sup> M. Sowande Mustakeem, *op.cit.*, p. 7.

<sup>134</sup> Ada Ugah, *op. cit.*, p. 112.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 48.

Foucault mentionne ensuite la notion d'hétérotopie, comprise comme un lieu à la fois réel et mythique<sup>136</sup>, existant dans la réalité, mais continuellement en transformation et en évolution par rapport à l'espace, à l'époque et à sa fonction. Il propose six principes pour la cerner.

Dans un premier temps, notons d'après Foucault que l'hétérotopie n'est pas propre à une seule culture. On retrouve des hétérotopies de crise, c'est-à-dire des lieux où certains individus, dont les femmes à l'époque des règles, se rendent en moment de crise. Ce sont « des lieux privilégiés, ou sacrés, ou interdits<sup>137</sup> ». De plus en plus de ces lieux disparaissent au fil du temps. Il y a également les hétérotopies de déviation. Ce sont des lieux où l'on place des personnes qui dévient de la norme sociétale ou de la moyenne, telles les maisons de repos.

Dans un second temps, Foucault énonce qu'une société, à une époque donnée, fait fonctionner l'hétérotopie d'une manière précise. Par exemple, le cimetière est un espace qui traverse le temps ainsi que les cultures et mute. Son rapport à une société quelconque change.

Le troisième principe est que l'« hétérotopie a le pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles<sup>138</sup>. » Le cinéma est un exemple simple, car on y trouve une salle, des personnes et un film 3D projeté sur un écran 2D. Plusieurs dimensions sont présentes dans un seul lieu.

Dans un quatrième temps, Foucault précise qu'une hétérotopie est la plupart du temps reliée à des découpages temporels. L'exemple du cimetière plus haut est flagrant. Toutes les époques s'y trouvent. Il y a aussi les musées et les bibliothèques.

Le cinquième principe sur les hétérotopies est qu'on retrouve « un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables<sup>139</sup>. » La prison et la caserne en sont deux exemples.

---

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>137</sup> *Idem.*

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 51.

Pour finir, il faut noter que l'hétérotopie a une fonction précise. Elle joue un rôle d'illusion ou de compensation. Dans le premier cas, elle crée une illusion sur l'espace réel, comme l'idée qu'on se faisait des maisons closes auparavant. Dans le deuxième cas, elle crée un autre espace réel afin de le remplacer et de l'améliorer. Certaines colonies ont probablement été embellies.

Tous ces principes sur l'hétérotopie la rapprochent du vaisseau négrier, ce pénitencier qui est en constant mouvement. Foucault explique:

[...] le bateau, c'est un morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est livré en même temps à l'infini de la mer et qui, de port en port, de bordée en bordée, de maison close en maison close, va jusqu'aux colonies chercher ce qu'elles recèlent de plus précieux en leurs jardins, vous comprenez pourquoi le bateau a été pour notre civilisation, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, à la fois non seulement, bien sûr, le plus grand instrument de développement économique (ce n'est pas de cela que je parle aujourd'hui), mais la plus grande réserve d'imagination. Le navire, c'est l'hétérotopie par excellence. Dans les civilisations sans bateaux les rêves se tarissent, l'espionnage y remplace l'aventure, et la police, les corsaires<sup>140</sup>.

Nous pouvons dire à la fin de ce parcours sur le bateau comme reconduisant plusieurs aspects de l'hétérotopie qu'il renferme la mémoire des individus, leurs cultures et leurs identités. Il est interconnecté avec le temps et avec ce qui l'entoure. Ce lieu de violence en mouvement, le bateau négrier, connecté à l'océan, relie deux lieux de violence fixes : le territoire africain et les colonies américaines.

### 2.2.1 La cale, le ventre exterminateur: promiscuité et violence

Ce n'est pas pour rien qu'on surnomme le bateau négrier, le « vaisseau de la mort ». Le capitaine, cruel et sadique, joue avec ses « marionnettes » et les enferme dans la cale du navire. Il les considère comme « [...] des êtres sans visage humain, réduits au niveau d'animaux<sup>141</sup>. » La cale est le lieu de l'économie de la violence<sup>142</sup> par excellence. On y retrouve trois principaux

---

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>141</sup> Lilian Pestre De Almeida, « Dansant sur un pont de bateau: Lecture en contrepoint de différents poèmes sur le bateau négrier », *Présence Africaine*, no 151-152, 1995, p. 203, en ligne, <[www.jstor.org/stable/24351736](http://www.jstor.org/stable/24351736)>.

<sup>142</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 6.

facteurs critiques : la psyché, le corps et l'espace. La cale est représentée comme une enceinte où les morts et les vivants sont contorsionnés physiquement : « Ce ventre est tout d'abord la cale ronde du négrier pleine d'esclaves entassés selon une rationalisation inhumaine de l'espace<sup>143</sup> ».

Les corps en souffrance connaissent la violence, la maladie et la mort. Le bateau s'alimente donc des esclaves comme de la nourriture, car ceux-ci pourrissent et sont arrosés et brûlés par l'eau salée de l'océan<sup>144</sup>. L'agonie des mourants est très lente : « [...] les douleurs corporelles semblent s'éterniser<sup>145</sup> ». Ces sujets meurtris vivent dans la peur, le stress, la colère, la frustration, la mélancolie, la faim, la soif, les horribles odeurs, tout cela dans l'obscurité. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda raconte les cris de douleur et de faim entendus, ainsi que la détresse venant de ce lieu de promiscuité et de violence :

En me soustrayant à ses paroles, je remarquai des mélodies dissonantes qui remontaient de la cale du *Vent Paraclet*, des plaintes, des râles de douleur et de désespoir, un chœur lancinant de fin du monde pleuré par des esclaves dans le fond de la fosse : un cauchemar sonore qui ponctuait mes jours et mes nuits jusqu'à la terre de brasier, de l'autre côté de l'océan. [...] [Louis de Mayenne] était insensible aux lamentations de près de trois cents prisonniers qui souffraient sous nos pieds, préférant me raconter son périple. (*UDT*, p. 56)

On apprend qu'il y a une quantité énorme d'esclaves en pleine souffrance physique et psychologique dans la cale et que le capitaine n'a aucune pitié ni empathie à leur égard. Au contraire, il les tyrannise. Le prêtre congolais, qui ne vit pas dans ce lieu, mais qui le connaît, le situe dans l'horreur totale. Les mélodies de la violence se répètent continuellement dans l'esprit du personnage. Plusieurs tempos et sonorités se retrouvent dans cette symphonie mortuaire.

De nombreux prisonniers succombent pendant le trajet. On parle d'« épidémie dévastatrice et incontrôlable<sup>146</sup> » Mustakeem rapporte: « Managing trade risks, supplying live

---

<sup>143</sup> Lilian Pestre De Almeida, *op. cit.*, p. 205.

<sup>144</sup> Véronique Petetin, « La barque ouverte, sur un motif d'Édouard Glissant », *Études*, vol. 404, no 4, 2006, p. 512.

<sup>145</sup> Isaac Bazié et Carolina Ferrer, *Écritures de la réclusion*, Presses de l'Université du Québec, 2015, p. 37.

<sup>146</sup> Marcus Rediker, *op. cit.*, p. 399.

bodies, and enhancing profit outcomes, captains purchased slaves knowing full well the possibility of losses through shipboard mortality<sup>147</sup>. » Dans *Aminata*, la narratrice relate : « Les prisonniers continuaient de mourir au rythme d'un ou deux par jour. On ne portait aucun respect aux morts. » (A, p. 106) Sur le navire, les personnes mortes ne sont pas commémorées ni enterrées. En fait, les corps meurtris ou morts sont donnés à la mer. Tout est pensé pour que le commerce d'esclaves soit le plus rentable possible, quitte à perdre le tiers de la « marchandise » pendant le voyage :

Jour et nuit, les esclaves doivent demeurer allongés, enchaînés deux par deux, dans un espace mal aéré, dont la hauteur sous plafond dépasse à peine un mètre. Pour gagner de la place, on les force à dormir sur le côté (de préférence sur le côté droit, afin de « dégager » le cœur<sup>148</sup> .

Il est donc « normal » que le corps humain ne survive pas à ce manque de vitalité. Dans *Aminata*, la narratrice rapporte toute la souffrance qu'elle supporte dans ce lieu étouffant :

Je me réveillai dans l'obscurité avec un goût infect dans la bouche. Je sentais un balancement, comme si j'avais été en selle sur un âne qui aurait bu du vin de palme. J'avais la nausée, j'avais mal au ventre et j'avais faim. J'essayai de rester sans bouger et de me rendormir, mais le roulis persistait. (A, p. 91)

Cette description de ses sensations face à ce qui l'entoure nous permet de mieux interpréter les conséquences de l'horrible prison. Aminata est atteinte de plusieurs symptômes malades. Elle utilise l'image pour représenter ce symptôme de balancement comme résultat d'une promenade rigolote. Elle conserve donc son humour afin de survivre, car ce lieu clos la marque de plein fouet.

Dans le paragraphe suivant, Nsaku Ne Vunda nous explique le raisonnement illogique du commerce triangulaire. Les corps sont trafiqués et doivent survivre dans la grande proximité physique avec les autres corps:

Qu'advint-il des derniers hommes qu'on embarqua de force sur *Le Vent Paraquet* avant qu'il ne largue ses amarres, les irréductibles à surveiller de près, ceux que le capitaine appelait les mâles sauvages, forts et insoumis, les plus recherchés sur les marchés aux esclaves mais aussi les plus redoutés durant la traversée? [...] Ils apprennent à effacer le jour où ils furent entassés

<sup>147</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 58.

<sup>148</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 181.

dans l'entrepont du *Vent Paraclet* jusqu'à le remplir au maximum, selon l'idée que plus on engrangeait d'êtres humains au départ, plus il en ressortait de bons à vendre à l'arrivée, même si la promiscuité causait davantage de pertes. (*UDT*, p. 73)

On apprend que les hommes sont souvent placés tête à tête, car ce sont des êtres dit féroces. Les acheteurs préfèrent tout de même acheter des hommes, malgré leur présumée dangerosité. Dans *Aminata*, il en est de même :

Ces hommes ne pouvaient se mettre debout à moins de descendre – enchaînés deux à deux – dans l'étroit corridor. Sur leurs planches rugueuses, ils ne pouvaient pas s'asseoir non plus. Certains étaient sur le dos, d'autres sur le ventre. La cheville gauche de l'un était attachée à la cheville droite de l'autre. Par les boucles de ces fers passaient des chaînes dont la longueur permettait à un homme – avec le consentement de son partenaire – de bouger seulement de quelques pieds pour atteindre l'un des rares seaux en forme de cônes destinés à recueillir les excréments. (*A*, p. 86-87)

Cet aperçu nous montre que les hommes sont encore moins bien traités que les femmes et les enfants. Ils sont davantage attachés par les fers, ce qui les plonge de plus belle dans la violence physique. Sans compter que le sol est rude et que le plafond est bas. Les esclaves ne peuvent ni se mettre debout, ni s'asseoir. Mustakeem dépeint la localisation des esclaves:

Whereas, the physical construction of ships determined the stowage and spatial arrangements of boarded slaves. Acting on preconceived security concerns, bondmen were most times immediately moved belowdecks. Surviving records vaguely hint at the stowage of female captives, leaving contemporary understanding to rest on the idea that all slaves were moved into the lower decks of vessels<sup>149</sup>.

De toute évidence, cet univers macabre suppose que les détenus sont placés l'un à côté de l'autre pour ne pas perdre d'espace ni d'esclaves. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda décrit l'emplacement des prisonniers:

[Les hommes] seraient ensuite placés à l'avant du bateau alors que les femmes, elles, occupaient l'arrière et les enfants le milieu. Tous parqués, emboîtés les uns dans les autres, rangés selon le système de la cuillère, allongés de manière à ce que la tête se place face aux talons du voisin. (*UDT*, p. 74-75)

---

<sup>149</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 59.

Alors, les détenus sont placés dans ce même lieu de violence, la cale, mais à différents endroits, dans le but de séparer les familles et de les catégoriser. Dans le texte, l'usage accru du lexique de l'espace clos marque ce lieu de promiscuité et de violence. « Les centaines de corps serrés les uns contre les autres sur le pont inférieur constituaient une incroyable source potentielle d'énergie, une énergie qui s'actualisait matériellement à chaque fois que le navire négrier connaissait un temps froid et pluvieux<sup>150</sup>. »

Dans cette fournaise humaine, d'autres marchandises sont disposées. Aminata les décrit: « La bête avait un appétit insatiable et nous dévorait tous : hommes, femmes et enfants. Avec nous, on embarquait des défenses d'éléphant, des sacs d'ignames et toutes sortes de marchandises dans des filets que des porteurs noirs chargeaient à bord. » (A, p. 79) Aminata recourt à l'imagination pour rendre plus supportable l'atmosphère funèbre. Elle parle du bateau comme d'une bête qui a sans cesse faim, c'est-à-dire un animal qui dévore ce qu'il voit. Il en est de même lorsqu'elle dépeint la trappe : « L'ouverture s'agrandit comme la bouche d'un crocodile jusqu'à ce que l'abattant arrive à la verticale. » (A, p. 82) La narratrice emploie de nouveau la métaphore pour montrer que les esclaves font partie du régime alimentaire du navire, puisqu'ils sont dans son ventre, en train de périr. Cela lui permet également de penser à autre chose qu'aux relents épouvantables provenant de la cale.

On comprend, avec la description de la fosse par Nsaku Ne Vunda, que peu importe le statut de l'individu sur le bateau, chacun subit les abominables senteurs :

Des trois fosses déjà s'échappaient des odeurs de défécation, de sueur et d'urine. Le capitaine et ses subordonnés s'étaient habitués aux plaintes des esclaves, ils tournaient la tête et ne les voyaient pas quand certains montaient sur le pont pour la promenade, ils arrivaient même par moments à oublier leur présence. Mais cette pestilence-là, nul ne pouvait s'y soustraire, elle persistait et rappelait à tous qu'elle subsisterait tant que le drame dans la soute continuerait. [...] Les captifs partageaient ainsi leur calvaire avec leurs tortionnaires, leurs miasmes devinrent ceux de tous. Il n'importait plus de savoir quel statut avait chacun, ambassadeur, officier, marin ou bonne, nous étions tous égaux à baigner dans les effluves nauséabonds. (UDT, p. 77)

---

<sup>150</sup> Marcus Rediker, *op. cit.*, p. 425.

De même, Aminata raconte l'effet de la senteur dû à la promiscuité et à la violence vécues: « L'odeur infecte qui régnait sur le bateau me prenait à la gorge et me faisait vomir. Pendant quelque temps, la nausée fut pour moi une distraction. » (A, p. 79) En fait, elle remplace un mal être par un autre. On apprend que respirer est bien pire que vomir. La narratrice raconte la violence de l'odeur avec une touche humoristique : « C'était comme si on nous avait amenés directement dans [l']anus [du lion]. » (A, p. 86) La description de la senteur excrémentielle se trouve dans les deux œuvres étudiées. Plusieurs prisonniers tombent malades ou meurent: « Throughout a vessel's passage they were forced to lie naked within hollowed spaces that both submerged and exposed their cramped bodies to contaminated mixtures of bacteria, blood, and mucus shed from their shipmates<sup>151</sup>. » Les captifs dorment dans leurs propres urines et excréments, et même dans ceux d'autrui.

Chacun vit l'expérience horrible de ce lieu de violence. Certains malades se soulagent dans la cale, couchés, et les autres réagissent violemment. Il y a souvent une guerre chaotique et terrible qui éclate entre eux. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, le prêtre congolais parle d'une fusion d'humeurs :

Quand les mousses comme lui pénétraient dans la cale, ils s'enduisaient les pieds d'excréments pour se protéger de la morsure des agonisants. Ils y entraient pieds nus en évitant d'écraser les prisonniers couchés à même le sol. Avec le mal de mer, la majorité d'entre eux se vomissaient dessus et sur le sol poisseux jonché d'humeurs. Un enfer de crasse et de violence, des bagarres éclataient quand les gardes venaient chercher de force ceux qui devaient prendre l'air. (UDT, p. 78)

Ainsi, les membres de l'équipage craignent la fureur des détenus. Les maladies et les mauvais traitements sont les causes majeures de la mort dans la cale: « [...] the confined spaces of slave ships facilitated the mobility and transmission of illness and decline that exacerbated slaves' vulnerability to disease, and in turn left sea captains and surgeons powerless in combating the physical decline of their purchased cargo<sup>152</sup>. » Les prisonniers vivent dénudés dans l'insalubrité pour « réduire » les maladies possibles. Tout bien considéré, les esclaves sont dans un abattoir intolérable :

---

<sup>151</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 61.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 58.

Les malades gisaient sur des planches nues, sans literie; la friction causée par le roulis du navire irritait la peau de leurs hanches, de leurs coudes et de leurs épaules. Le matin, sur le pont inférieur, un homme s'éveillait parfois pour découvrir avec horreur qu'il était enchaîné à un cadavre<sup>153</sup>.

La rougeole, la variole et la grippe sont les maladies capitales qui déciment le bateau. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda relate ce fait : « L'heure du bilan sonna : une soixantaine d'esclaves avaient péri, surtout des femmes et des enfants, soit une partie du stock jugée raisonnable qui avait succombé aux mauvais traitements, à la petite vérole, à diverses autres maladies et à la mélancolie. » (*UDT*, p. 114) L'utilisation des mots « bilan » et « stock » montre à quel point le nombre d'esclaves est calculé, tel un inventaire de nourriture. Les corps meurent d'une maladie ou bien, le sujet meurt d'une mort sociale, c'est-à-dire de la bouderie, du suicide en sautant dans la mer, d'étouffement ou d'insurrection.

Les négriers nomment les résistants, les « récalcitrant[s] sans nom<sup>154</sup> ». En ne leur attribuant pas de nom, ils désirent détruire l'identité des esclaves. C'est une autre forme de violence. Les oppresseurs ne veulent pas donner de l'importance à ces opposants pour ne pas créer un soulèvement et de la résistance. Rediker raconte un cas particulier de désobéissance: « L'homme refusait de manger. Il était tombé malade, s'était réduit à un “ simple squelette ”, et avait apparemment pris la décision de mourir<sup>155</sup>. » Plusieurs prisonniers demeurent forts et trouvent une manière de s'opposer tout de même à la situation. Dans *Aminata*, la narratrice fait la description physique des conséquences de certaines maladies des toubabs :

Des matelots toubabs mouraient aussi. J'en voyais parfois, malades et agonisants, les jours que je suivais le médecin dans sa tournée. Ils avaient les gencives pourries et enflées et crachaient un mucus verdâtre. Leur peau se couvrait de taches noires et leurs plaies ouvertes empestaient. (*A*, p. 107)

Tous les passagers du bateau sont donc à risque et peuvent contracter des maladies. Il y a d'autres causes possibles de mortalité, mais elles sont rares. Il s'agit de la dépression, des

---

<sup>153</sup> Marcus Rediker, *op. cit.*, p. 400. Mustakeem abonde dans le même sens: « Diet and fitness enabled greater preservation of transported slaves, yet environmental conditions countered the personal control crewmen sought to maintain on ships, and weather patterns posed perhaps the greatest obstacle to slaves' health within the Middle Passage. », *op. cit.*, p. 72.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 384.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 383.

infections, des accidents vasculaires cérébraux, des crises cardiaques, des parasites et des maladies de la peau<sup>156</sup>.

Peu importe les causes des décès, les corps se dégradent lentement. C'est pourquoi les esclaves implorent leurs bourreaux de les libérer. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda raconte le sort des prisonniers dans ce lieu ignoble:

Allongés sur trois niveaux d'étagères avec des baquets destinés à leurs besoins, les vivants furent sciemment maintenus, parfois plusieurs jours, dans une horrible promiscuité avec les cadavres : un pas de plus dans la descente vers le sordide. À côté des corps en décomposition, le trépas se présentait aux malheureux détenus dans toute son horreur. Il s'agissait de les briser un peu plus, de dérégler durablement leurs cerveaux, de les contraindre à accepter les lambeaux d'existence que leurs geôliers daignaient leur accorder comme un bien précieux, et d'anéantir le courage des plus résistants en les poussant à supplier leurs tortionnaires de les libérer de la présence des morts. Les dresser à implorer. Transformer les bourreaux en maîtres, afin que dans l'horreur les otages apprennent à accepter leur condition. (*UDT*, p. 78)

En définitive, les esclaves connaissent la violence dans la cale et transforment cet endroit par leurs expériences macabres. Il faut garder en mémoire que cet espace a été conçu pour la violence et la promiscuité. Dans *Aminata*, le navire négrier prend vie avec les paroles de la narratrice : « Le bateau était devenu une extension de nos corps en train de pourrir. Ceux qui furent expulsés de ce piaffant animal sombrèrent rapidement et trouvèrent la mort, et nous, qui y étions restés attachés, dépérissions au rythme plus lent du poison qui couvait dans nos ventres et nos tripes. » (A, p. 122) Les corps et le lieu s'influencent mutuellement.

### 2.2.2 L'océan, le gouffre marin: entre violence et délivrance

L'Océan Atlantique, cet espace ouvert, est un piège pour les esclaves. Le captif se jette dans ses eaux et y disparaît rapidement, car l'océan est fluide et insaisissable : « [...] le tiers porté disparu se trouv[e] dans les profondeurs abyssales de la mer<sup>157</sup>. » Les détenus s'y suicident en sautant dans ses flots et d'autres sont jetés par-dessus bord par les marins, morts ou vivants, et donnés comme repas aux requins et aux autres créatures marines dangereuses et

---

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 401.

<sup>157</sup> Ada Ugah, *op. cit.*, p. 110.

mystérieuses sous les eaux<sup>158</sup>. En évidence, cette eau est reconnue pour sa grandeur et sa beauté fascinante. Elle permet à l'humain d'accéder au Nouveau Monde. « [L]a mer est l'image symbolique par excellence d'une promesse d'ouverture. [...] [E]lle abolit les frontières et montre le chemin du monde.<sup>159</sup> »

De nos jours, la recherche sur la mémoire de l'esclavage associe parfois l'eau à la mobilité, l'exploitation des ressources, les déplacements et les catastrophes<sup>160</sup>. Toutefois, chaque culture a sa manière de penser l'océan. Certaines cultures pensent que l'eau permet la réincarnation, tandis que d'autres, comme dans le cas de Nsaku Ne Vunda, voient l'océan comme sujet principal de légendes effrayantes. Depuis son jeune âge, le prêtre congolais entend des histoires à donner froid dans le dos sur ce grand espace angoissant :

Traverser l'océan et ses mystères m'angoissait terriblement, je me souvins des légendes de mon enfance où des monstres marins hantaient les flots sous les ordres de Mamie Watta, la déesse des eaux dévoreuse d'hommes, un être mystérieux, mi-femme, mi-algues, coiffée d'interminables tresses noires comme autant de tentacules. » (*UDT*, p. 46)

Dans ce passage, Nsaku Ne Vunda nous raconte une légende transmise au sein de son peuple. On comprend que la peur domine ce milieu inconnu et en perpétuel mouvement. Celui-ci est au fond terrifiant, car on ne sait pas ce qu'il contient. Il regorge d'animaux marins, tels que les requins, les baleines, les dauphins, etc. Pour les fugitifs du bateau négrier, ce nouvel espace cosmique permet de fuir la servitude :

Dangerous seaborne highways that crewmen navigated in carrying captives to distant locales represented far more than watery graves for decomposing black bodies or sites for feeding sharks and other sea creatures. Instead the ocean became the primary portal slaves used to escape by jumping overboard and thus running away from slavery<sup>161</sup>.

Ce lieu est parsemé de dangers. Nsaku Ne Vunda le craint : « Je voulais oublier le vide du grand large et surtout ignorer la ligne imaginaire vers laquelle paraissait se diriger le bateau, tout cela ne représentait plus qu'une énigme et des dangers. » (*UDT*, p. 74) Ainsi, l'inconnu

---

<sup>158</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 5.

<sup>159</sup> Ada Ugah, *op. cit.*, p. 121.

<sup>160</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 129.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 125.

fait place à la créativité et à toutes sortes de scénarios possibles. La peur tyrannise alors l'esprit, le corps et l'âme. Parallèlement, dans *Aminata*, l'horizon est vide de sens et l'océan, innommable :

Au-dessus de moi, des toiles attachées à des poteaux battaient au vent comme les ailes de monstres volants. Nulle terre n'était en vue. Nul canot avec des rameurs. Nous étions perdus dans un univers liquide. J'attribuai aux toubabs des pouvoirs magiques terrifiants, eux qui pouvaient faire avancer un navire sur ce désert d'eau infini. (A, p. 91)

Aminata fait preuve d'imagination, car elle compare les toiles du navire à des ailes de monstres volants et perçoit les membres de l'équipage comme des êtres maléfiques qui contrôlent le bateau. C'est comme si elle était piégée dans un univers fantastique, irréel et horrible.

L'océan est aussi un lieu hostile et inhabitable. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, Nsaku Ne Vunda exprime sa peur: « La force de la brise du large m'entoura d'une bulle de vide et de silence, je m'en allais les dents serrées, otage de cet espace inhospitalier entre la poupe et la proue, un terrain ennemi qui serait ma seule demeure pour une durée indéterminée. » (*UDT*, p. 76) L'absence de bruits et de vies fait peur et aliène les détenus qui sont habitués à la vie familiale et communautaire, ainsi qu'à la terre ferme. L'océan abrite la vie marine, mais également la mort. C'est pour cette raison que les personnes qui le parcourent sont indécis face à la conclusion de leur voyage. En outre, Nsaku Ne Vunda narre une situation troublante sur la mer:

Soudain, le ciel vira à un noir de goudron qui projeta ses tentacules dans l'azur immaculé qui entourait le vaisseau encore pour quelques secondes. Les ténèbres, compactes au début, se diluèrent peu à peu en nappes, elles masquèrent d'abord le soleil, descendirent lentement des mâts, s'étalèrent tout le long des voiles avant d'engloutir la totalité du navire et de recouvrir chacun de nous. Enfin, elles se confondirent à l'Atlantique, elles étaient partout. [...] Les génies de la mer semblaient nous maudire, leur plainte rugissait avec les vents, écumait les flots en bondissant de toutes parts, engendrant des éclaboussures géantes, d'immenses crinières couleur d'or sous le feu des cieux qui couraient à grande vitesse de bâbord à tribord, de la poupe à la proue. (*UDT*, p. 94-95)

Pour faire le récit d'une des aventures survenues sur le navire négrier, Nsaku Ne Vunda fait usage de l'imagination et de la personnification afin d'accepter la situation qui se présente

à lui. On imagine les ténèbres de la mer comme étant le personnage principal du récit, par sa grandeur et son rôle de tyran. Une malédiction semble toucher les occupants du bateau, car ils subissent la rage de l'océan, ses considérables vagues. Des êtres surnaturels sont également présents dans ce récit allégorique. Tout est raconté comme si la mer était une magnifique femme en colère contre le commerce inhumain. Enfin, l'océan est caractérisé par sa grandeur et sa profondeur, ainsi que par ses créatures. Son climat n'est pas toujours favorable au voyage.

Les saisons d'ouragan affectent les voyages d'esclavage<sup>162</sup>. Les conditions météorologiques influencent beaucoup la quantité de nourriture et d'eau attribuée aux prisonniers, ce qui rend ceux-ci encore plus malades. Ils sont en majorité à l'abri des tempêtes, mais ils sont accroupis dans la sombre cale, humide et toxique<sup>163</sup>. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, le prêtre décrit la mer comme un lieu d'infamie participant à cette traite infernale: « Les déplacements chaotiques du navire se traduisaient en autant de frottements et d'entailles de métal sur les peaux, les plaies à peine ouvertes s'emplissaient immédiatement de déjections et d'eau de mer glacée. Du sel s'immisça dans les blessures. » (*UDT*, p. 97) Le sel rajoute à la souffrance vécue par les détenus.

Les esclaves sont même enfermés pendant les tempêtes<sup>164</sup>. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, le narrateur explique les circonstances : « L'épreuve de la tempête avait dépassé ce qu'ils pouvaient endurer. Beaucoup restaient raides sur leurs planches, transis, absents après ce terrible voyage au-delà de la douleur, aux antipodes de l'imaginable. Plus aucun espoir. » (*UDT*, p. 100) Un traumatisme s'installe chez les prisonniers. C'est une aventure violente de trop qui s'ajoute aux autres déjà nombreuses.

Le suicide peut alors se transformer en acte collectif, en suicide de masse, si plusieurs prisonniers décident d'y participer. Dans *Aminata*, la narratrice décrit la réaction des sujets enfermés: « Deux hommes passèrent en courant près de moi et sautèrent par-dessus bord. Le

---

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>163</sup> *Idem.* Il dit également: « Improper circulation caused stagnation and a heavy dampness, making breathing extremely difficult. », p. 60.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 56: « [...] inclement weather imparted far greater damage to slaves' health, resulting in the further erosion and unmaking of their bodies ».

bruit des deux chutes me fit sursauter. Une femme les suivit. Puis une autre. » (A, p. 117) Beaucoup d'esclaves s'enlèvent la vie l'un après l'autre. « Dès le début du voyage, et aussi longtemps que les côtes africaines sont en vue, des esclaves sont tentés d'échapper à leur sort en se jetant à la mer<sup>165</sup>. » Nsaku Ne Vunda dessine les corps en mouvement, en direction des abysses marins, vers une mort assurée :

Quatre femmes décidées, nues comme au premier jour, enchaînées les unes aux autres, trouvèrent la voie vers la rambarde. Elles basculèrent. Je les vis, libres pour leur dernier voyage, voler un instant dans le vide entre *Le Vent Paraclet* et les vagues. Portées par le vent, elles planèrent au-dessus de l'absurde et de la cruauté en une trajectoire élégante. Se soustraire à l'arbitraire, se prouver que l'on vit encore. Elles disparurent à jamais, couchées au fond de l'Atlantique. Longtemps leur passage laissa des traces circulaires à la surface de l'océan comme un ultime hommage. Enfin, leur linceul d'écume s'enfonça dans les flots. De quelle essence étaient constitués leurs geôliers? La mer avait accueilli ces filles avec douceur, alors qu'eux les maintenaient en vie au fond du bateau dans le seul but d'abuser et de profiter d'elles en leur infligeant toujours plus de tortures. La tournure des événements leur avait ôté toute espérance, alors elles avaient ouvert l'abîme et s'y étaient engouffrées. La vie sur *Le Vent Paraclet* leur était apparue laide et insensée. (*UDT*, p. 101)

En définitive, c'est le prix à payer pour une liberté assurée et pour échapper au chagrin, à la détresse et aux blessures psychologiques. Nsaku Ne Vunda trace de manière gracieuse le chemin vers l'agonie : une délivrance, au sens où l'esclave décide de ses dernières actions, de sa libération dans les eaux. Mustakeem explique les suicides en mer: « These actions were not always about resistance, nor were they devoid of conscious intent; instead they comprised behavioral manifestations of the terror persuasive in the world of slavery at sea<sup>166</sup>. » On parle d'abus et de tortures au fond du navire, tandis qu'on mentionne la douceur des profondeurs de la mer. C'est comme si le fond de l'océan était plus clément et magnifique que la cale.

Toutefois, les abysses sont un lieu de violence et de sépulture. La mer est absurde et cruelle: « [...] it served as a repository of bodies, death, pain, and suffering<sup>167</sup>. » Tous les humains sont identiques dans la mort. Les requins, les noyades et les suicides se chargent des corps. « Ce qui fait que seulement « les deux tiers des esclaves embarqués » parviennent à bon

---

<sup>165</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 181

<sup>166</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 106.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 128.

port, le tiers porté disparu se trouvant dans les profondeurs abyssales de la mer<sup>168</sup>. » Dans *Aminata*, la narratrice analyse l'écho des corps dans l'océan:

Le bruit d'un cadavre tombant dans l'eau m'horriait de plus en plus et offensait l'esprit des morts. J'étais d'avis que ce traitement qu'on leur faisait subir était pire que de les tuer. J'écoutais le bruit de la chute dans l'eau, même s'il m'effrayait, car la chose qui me bouleversait encore plus, c'était de n'entendre aucun bruit. Pour moi, un plongeur silencieux signifiait que le cadavre sombrait dans l'oubli. » (A, p. 106)

Ainsi, l'usage excessif d'un champ lexical décrivant les émotions de frayeur montre qu'Aminata est plongée dans la peur des abysses mortuaires. Elle mentionne que le corps mort est rapidement oublié, ce qui la tourmente davantage, parce qu'elle prône la mémoire des peuples. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, lors de leur capture par l'équipage du bateau *Dragon*, les occupants du bateau *Le Vent Paraclet* sont tués et jetés dans l'océan. Le prêtre congolais fait la description des corps morts:

Après avoir minutieusement dépouillés de leurs maigres objets de valeur, les morts furent jetés par-dessus bord. Je retrouvai la même indifférence que celle avec laquelle les dépouilles des cadavres décédés avaient été lancées quelques semaines plus tôt. Ils flottèrent un instant puis disparurent dans l'écume des vagues, ils allaient bientôt rejoindre leurs victimes, les os blanchiraient ensemble et se disperseraient les uns à côtés des autres sur les fonds marins sans que personne ne puisse jamais plus les différencier. (UDT, p. 152)

Nsaku Ne Vunda compare les corps morts des membres de l'équipage avec les corps morts des esclaves, car somme toute, ils connaissent la même fin tragique au fin fond de l'océan : dépouillés de tout matériel et de toute culture, leurs squelettes se mélangent aux autres et sont réduits au vide et à l'oubli. Ils sont inexistantes et similaires. Tout compte fait, deux images sont percevables :

[...] l'impureté de la mer et l'image archétypale de la mort conçue comme un voyage sur les flots. La mer, pour l'imagination symbolique de Glissant, est dépositaire et réceptacle de tous les supplices subis par les esclaves. Elle est souillée par la torture<sup>169</sup>.

---

<sup>168</sup> Ada Ugah, *op. cit.*, p. 110.

<sup>169</sup> *Idem*.

Enfin, les prisonniers ont vécu d'innombrables formes de violence pendant leur passage en bateau sur l'Océan Atlantique, dont les suivantes :

[...] mental disorientation, familial and communal separation, malnourishment, lack of sanitation and cleanliness, severe isolation, debilitating diseases, miscarriages, sexual abuse, psychological instability, and bearing witness to physical violence committed against kin and shipmates. [...] [S]laves were broken and unmade through the relentless veins of violence anchored at its maritime core; doing so lays bare the formative and permanent stripping of their freedom<sup>170</sup>.

Dans *Aminata et Un océan, deux mers, trois continents*, la violence est non seulement corporelle, mais aussi partagée par toutes les personnes participantes à cette commercialisation des humains. L'écriture de la violence est : « [...] à la fois réflexive et interpellative, se positionne dans le lieu privilégié de celui qui peut demander des comptes à l'Histoire et revendiquer la vie contre la mort absurde et injuste<sup>171</sup>. » Nous verrons cela en fin de parcours de ce mémoire, c'est-à-dire dans le chapitre suivant.

---

<sup>170</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p. 7.

<sup>171</sup> Isaac Bazié, « Corps-signe et esthétique de la résistance chez Sony Labou Tansi », *Sémiotique appliquée*, vol. 4, no 11-12, 2002, p. 233.

## CHAPITRE III

### ENJEUX MÉMORIELS DANS L'ÉCRITURE DE L'ESCLAVAGE

Dans ce chapitre, nous verrons le lien entre le lieu, la mémoire et l'identité dans l'écriture de la violence esclavagiste. Par conséquent, nous expliquerons le processus de l'écriture de la mémoire et nous analyserons le déplacement entre les lieux géographiques et les lieux scripturaires dans *Aminata* et *Un océan, deux mers, trois continents*. Les travaux de Pierre Nora sur les lieux de mémoire<sup>172</sup> et ceux de Paul Ricoeur sur l'histoire, la mémoire et l'oubli<sup>173</sup> ainsi que les réflexions de Dominique Iogna-Prat<sup>174</sup> constitueront les bases théoriques de ce chapitre.

Comme nous l'avons compris, l'Afrique est le lieu d'origine des Afrodescendants, considéré comme le dénominateur commun des Afro-descendants et des Africains. Cet espace géographique et historique se compose de localisations où les idées, les représentations et les imaginaires se croisent<sup>175</sup>.

Tel que mentionné dans l'introduction du mémoire, l'identité afro-américaine est complexe, car d'une part, elle tente d'oublier le passé africain et de l'autre, elle se repose en partie sur le traumatisme de la traite négrière. C'est pourquoi les Afrodescendants veulent penser et panser le traumatisme du passé esclavagiste en levant le voile sur le passé. Afin de figurer leur appartenance à l'Afrique, ce territoire ancestral, les afrocentristes<sup>176</sup> tentent de créer une mémoire collective et englobante pour les sujets afrodescendants.

---

<sup>172</sup> Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire, Tome 1*, Paris, Gallimard, 1997, p. 23.

<sup>173</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, Essais, 2000, 689 p.

<sup>174</sup> Dominique Iogna-Prat, *op. cit.*, p. 821-837.

<sup>175</sup> Sarah Fila-Bakabadio, *op. cit.*, p. 133-134.

<sup>176</sup> Les afrocentristes accordent une importante place aux cultures et valeurs subsahariennes.

Les récits africains participent de cette perspective englobante en mettant en scène la mémoire de l'esclavage et de la traite, les conflits mémoriels et les différents rapports à l'Afrique. La diaspora africaine est remplie « d'une liberté et d'une multitude d'identifications<sup>177</sup>. » Sarah Fila-Bakabadio résume bien toutes ces sensibilités :

Aujourd'hui, l'histoire mondiale noire n'est pas véritablement un champ mais une variation noire de l'histoire mondiale [...] La diaspora africaine travaille sur les appartenances globales, sur la mémoire, sur l'esclavage et les sociétés post-esclavagistes, sur les migrations depuis l'Afrique ou vers l'Afrique. Il s'agit ici aussi d'une question de perspective : avec l'Atlantique noir, l'historien se place entre trois continents – l'Amérique, l'Afrique et l'Europe – tandis qu'avec la diaspora africaine, le monde entier est un terrain d'étude, avec en son centre, l'Afrique, terre d'origine des peuples noirs<sup>178</sup>.

L'Océan Atlantique relie trois lieux, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique, avec trois histoires particulières. Dans cette connexion historique, on retrouve la multiplicité d'expériences singulières des captifs : leurs différents itinéraires, statuts et arrière-plans géographiques, socio-culturels et politiques<sup>179</sup>. On peut ajouter que cet espace maritime représente le passage d'une identité à une autre. Ce lieu de mémoire a un effet à la fois aliénateur et transformateur sur le prisonnier.

### 3.1 Corps, mémoire et écriture de la violence

Dans les deux précédents chapitres, nous avons vu que le corps peut être assujéti par la violence esclavagiste (physique, psychologique, personnelle, structurelle, etc.) et que le sujet opprimé peut être dépouillé de son identité. Cette violence survient dans un lieu. Ce dernier est imprégné d'elle et s'inscrit dans la mémoire collective par les discours et les témoignages. Ainsi, l'identité, le lieu et la mémoire sont interreliés par le corps.

---

<sup>177</sup> Michel Giraud, « “ Question noire ” et mémoire de l'esclavage », *Cahiers d'Études Africaines*, vol. 50, no 198-199-200, 2010, p. 683.

<sup>178</sup> Sarah Fila-Bakabadio, *op. cit.*, p.134. On note ici l'oubli de la traite orientale, présente entre les XII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

<sup>179</sup> Emmanuel Bruno Jean-François, « Espace océanique, parole archipélique et polyphonie mémorielle dans *Humus* de Fabienne Kanor », *Women in French Studies*, vol. 25, 2017, p. 85.

Afin de comprendre plus en profondeur cette relation, il faut d'abord différencier l'espace du lieu, à partir de ce qu'en dit Jean-Didier Urbain. Ce dernier mentionne que l'humain donne une forme à l'espace en intervenant dans l'environnement. Il est donc sa construction. On peut distinguer deux types d'intervention. Celle-ci peut être

[...] symbolique (nominale ou picturale, schématique, descriptive, littéraire ou cartographique) ; ou être au contraire effective, quand elle provoque des arrangements tangibles *in situ* : ablations ou ajouts, destructions, scarifications ou constructions, bouleversant matériellement un ordre naturel initial (culture, habitat, route, port...) <sup>180</sup>.

Dans les deux cas, l'espace nécessite un repère pour être structuré. Quant au lieu, il est situé dans l'espace. Le récit lui permet d'exister. Le déchiffrement d'une énigme et le pistage d'une histoire omise le nourrissent :

Le lieu est un espace légendé par un modèle d'usage qui en appelle à sa découverte, son imitation ou sa commémoration. Le lieu naît d'un supplément narratif l'affectant d'une capacité de séduction variable qui est liée à sa densité fictionnelle ou historique, laquelle, en lui donnant une épaisseur biographique, lui procure du sens <sup>181</sup>.

Il donne d'autant plus vie au récit. Sommairement, la mise en récit, autrement dit le lien narratif, transforme l'espace en un « réceptacle dramaturgique <sup>182</sup> » et ensuite, en lieu du récit. La perception, l'explication et l'interprétation y prennent place par le biais de la narration. Ces opérations permettent d'approfondir une recherche sur le monde actuel ou lointain d'une dimension inconnue, perdue, inexploitée, ignorée ou oubliée, dans l'objectif de réactiver la mémoire narrative des espaces <sup>183</sup>.

À l'heure actuelle, plusieurs sociétés vivent une relation douloureuse avec le passé <sup>184</sup>. Elles veulent comprendre et tirer des leçons des traumatismes comme la traite négrière, les colonisations et les génocides comme la Shoah. La mémoire permet de les reconvoquer, notamment à travers les commémorations. Henry Rousso définit la mémoire comme étant :

---

<sup>180</sup> Jean-Didier Urbain, *op. cit.*, p. 100.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>182</sup> *Idem.*

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>184</sup> Henry Rousso, « Mémoire et histoire : la confusion », *La hantise du passé*, Paris, Textuel, 1998, p. 12.

[...] la *présence* ou le *présent du passé*, une présence reconstruite ou reconstituée, qui s'organise dans le psychisme des individus autour d'un écheveau complexe d'images, de mots, de sensations, et qui articule des souvenirs, des oublis, des dénis, des refoulements – et donc leur éventuel retour – autant de termes qui n'ont pas tous la même signification et n'obéissent pas aux mêmes mécanismes<sup>185</sup>.

Rousso dit aussi que « [l]a mémoire signifie à la fois l'acte de se souvenir et le passé en soi<sup>186</sup>. » Les individus voient la grande importance de se souvenir ou de se remémorer les événements du passé pour faire revivre ce qui est enfoui dans l'oubli ou au profond d'eux-mêmes. Ils célèbrent alors des anniversaires, organisent des événements, prononcent des éloges funèbres et notarièrent des actes<sup>187</sup>.

Plusieurs auteurs, dont Primo Levi, ont créé un nouveau système de références morales dans les années 1990 afin de témoigner pour résister à l'oubli<sup>188</sup>. Cette institution, nommée « devoir de mémoire », est devenu de nos jours une injonction. « Le devoir de mémoire est le devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi<sup>189</sup>. » Les jeunes générations voient l'obligation politique et morale de commémorer des tragédies du passé, même en ne les ayant pas vécues.

Les témoignages accumulés et les aménagements topographiques<sup>190</sup> sont également importants dans la mémoire collective. Celle-ci habite les lieux et « va du présent vers le passé<sup>191</sup> ». Les lieux apparaissent alors comme des porteurs de traces mémorielles, puisqu'on les nomme ou les fête. Ils se construisent, se transforment et se renouvellent par la volonté de la collectivité. Pierre Nora dit que « [l]e sentiment de la continuité devient résiduel à des lieux. Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire<sup>192</sup>. » De toute évidence, les musées, les bibliothèques et les archives font partie de cette catégorie, à la fois mythiques et réels.

---

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 16-17.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>187</sup> Pierre Nora, *op. cit.*, p. 29.

<sup>188</sup> Henri Rousso, *op. cit.*, p.15.

<sup>189</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 108.

<sup>190</sup> Dominique Iogna-Prat, *op. cit.*, p. 826.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 833.

<sup>192</sup> Pierre Nora, *op. cit.*, p. 23.

La morphologie physique et sociale (la forme extérieure des êtres vivants et sociaux), ainsi que la matérialité et le symbolique permettent l'inscription spatiale de la mémoire<sup>193</sup>. La perception du passé est fictionnalisée et symbolisée par des images, des gravures et des objets<sup>194</sup>. De fait, les lieux de mémoire sont à la fois clos sur eux-mêmes, sur leur identité, et remplis de multiples significations : « [...] tous les lieux de mémoire sont des objets en abîme<sup>195</sup>. » Ils ont une double appartenance, car ils sont rattachés au passé, mais ils font partie du présent. Ils se font oublier et se réincarnent ensuite par la commémoration. Les lieux de mémoire ont une intention initiale et ils se renouvèlent constamment par des cycles de leur mémoire.

Enfin, un lieu de mémoire est topographique (il a des caractéristiques physiques qui lui sont propres) ou physique (humain). Dans le deuxième cas, il est question du corps : « Le corps devient à la suite du traitement similaire à celui appliqué au lieu géographique, un autre lieu, une autre aire de rétention mémorielle où la trace, voire son absence, sera tout aussi signifiante pour l'identité des individus que de la collectivité<sup>196</sup>. » D'ailleurs, le corps d'un personnage littéraire peut l'expérimenter et transmettre son histoire, comme Nsaku Ne Vunda : « [...] symbole d'une violence historique tout en étant une figure transitive, passerelle entre les mondes<sup>197</sup> ».

Le récit permet de donner une parole aux sociétés autrefois dominées et assujetties pour qu'elles puissent partager leur souffrance. Il est alimenté par la mémoire. Cette mémoire prend forme par les occasions extérieures : « Elle se mobilise relativement à ce qui arrive – une surprise, qu'elle est habile à transformer en occasion. Elle ne se loge que dans une rencontre fortuite, chez l'autre<sup>198</sup>. » Autrement dit, elle n'est pas figée dans un lieu, puisqu'elle se forme

---

<sup>193</sup> Dominique Iogna-Prat, *op. cit.*, p. 834.

<sup>194</sup> Antonin Tissero et Sophie Wahnichw, « “Disposer des corps” ou mettre la guerre au musée. L'historial de Péronne, un musée d'histoire européenne de la guerre de 1914-1918 », *Tumultes*, vol. 1, no 16, 2001, p. 60.

<sup>195</sup> Pierre Nora, *op. cit.*, p. 39.

<sup>196</sup> Isaac Bazié, « Lieux de mémoire, lieux de violence dans la littérature francophone d'Afrique : le cas de Kossi Efoui », *op. cit.*, p. 218.

<sup>197</sup> Isaac Bazié, « Violences de l'englobement et expériences du lieu originel dans le roman africain », *op. cit.*, p. 304.

<sup>198</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, Collection Folio essais, 1990, p. 131.

selon les circonstances, les événements, et par l'oubli (le souvenir). « Mais toutes ces variantes pourraient bien n'être, agrandies ou projections symboliques et narratives, que les ombres portées de la pratique journalière qui consiste à saisir l'occasion et à faire de la mémoire le moyen de transformer les lieux<sup>199</sup>. » La mémoire nourrit le récit à l'aide de ses révélations, de sa narration de forme légendaire et de sa construction des lieux. Le récit prend vie par les témoignages et les réflexions de l'auteur. Les événements, le récit, le commentaire et l'enseignement participent à : « [...] une histoire culturelle de la mémoire<sup>200</sup> ».

L'histoire est une vraie source d'inspiration pour la création littéraire. Les fictions peuvent jouer avec cette dernière. Toutefois, elles peuvent la modifier pour créer « un espace des narrations et [des] récits alternatifs, qui se font entendre, non pas pour contredire forcément, mais pour dire autrement et permettre par le fait même de penser autrement<sup>201</sup>. » L'œuvre littéraire est constituée en soi de repères historiques, géographiques, politiques et personnels.

Les vecteurs de mémoire (la toponymie, la commémoration, la création littéraire et artistique, ainsi que les associations des anciens combattants, résistants et déportés<sup>202</sup>) sont nés de l'introspection sociétale et contribuent à un passé commun<sup>203</sup>. Plusieurs auteurs contemporains écrivent une allégorie pour introduire des lieux originaires dans l'actualité et participer au palais de mémoire individuel<sup>204</sup>. Ils créent une polyphonie mémorielle et une parole archipélique :

Ce que l'oralité littéraire et l'assemblage romanesque explorent alors, c'est en quoi le recouvrement des mémoires, l'entremêlement des vécus intimes et l'articulation d'une conscience intersubjective tracent l'espace d'une solidarité et d'une résistance performatives, qui dévoient les absolus de l'histoire coloniale écrite de la seule perspective des puissants et des Européens<sup>205</sup>.

---

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>200</sup> Dominique Iogna-Prat, *op. cit.*, p. 828.

<sup>201</sup> Isaac Bazié, « Sites commémoratifs et fonctions des protorécits dans l'écriture des lieux de violence », *op. cit.*, p. 305.

<sup>202</sup> Henry Rouso, *op. cit.*, p. 25.

<sup>203</sup> Terme emprunté à Maurice Halbwachs, cité par Dominique Iogna-Prat, *op. cit.*, p. 829. On peut notamment se référer à *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte. Étude de mémoire collective*. Édition préparée par Marie JAISON avec les contributions de Danièle HERVIEU-LÉGER, Jean-Pierre CLÉRO, Sarah GENSBURGER et Éric BRIAN, Paris, PUF, 2008, 19 cm, 167-205 p.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 831.

<sup>205</sup> Emmanuel Bruno Jean-François, *op. cit.*, p. 77.

Les créations littéraires favorisent la préservation d'un « nous » dans la mémoire collective. Afin de réécrire l'histoire de l'esclavage, elles passent par la mer et le corps esclave:

With the body being the primary portal to recount a global slaving past, water here takes on equal and even greater importance as an axis and looming bridge between worlds and a depository of dreams, planned routes, and most of all littered and dead bodies no longer deemed worthy of preservation. All of this shows the integral relationship of people and the sea that many easily miss through disparate and thus separate histories, historiographies, and ongoing discourses in studies of slave trade, shipping, and maritime culture<sup>206</sup>.

Les mers sont des espaces partagés à grande échelle, car elles sont le lieu d'échanges et de circulation. Elles sont par conséquent des lieux de rencontre et la scène de nombreuses histoires complexes. Des auteurs comme N'Sondé font une réécriture de la mémoire enfouie dans l'Océan Atlantique, la Méditerranée et le fleuve Kongo. Pour raconter les souvenirs, les individualités et les luttes, les auteurs reconstituent les territoires et les consciences par les voix. La littérature rend présentes les mémoires orales et les expressions vernaculaires dans le but de promouvoir la singularité des vécus et les moments historiques. L'exploration immobile de la mémoire « repose donc sur une autre forme de connaissance, fictionnelle et poétique, en lien étroit avec la nature, le paysage, les tracés que les histoires non consignées ont laissés<sup>207</sup>. » Selon Françoise Lionnet, les territoires touchés par le commerce triangulaire font partie de la « Géographie de la souffrance<sup>208</sup> ».

### 3.1.1 Aminata Diallo et sa biographie écrite

À l'époque où elle fut pratiquée, la traite négrière a été justifiée par le racisme dès 1685 avec l'existence du Code noir, faisant de l'esclave un meuble. « L'esclave ne peut, bien sûr, ni soutenir ni tenter une action judiciaire, et son témoignage devant un tribunal, même s'il est

---

<sup>206</sup> M. Sowande Mustakeem, *op. cit.*, p.184-185.

<sup>207</sup> Chapon, Cécile, « “La Barque ouverte”. Dire la traversée du bateau négrier dans *Le Quatrième Siècle* d'Édouard Glissant », *Nouvelles études francophones*, vol. 30, no 1, 2015, p. 46.

<sup>208</sup> Françoise Lionnet, « Geographies of Pain: Captive Bodies and Violent Acts in the Fictions of Myriam Warner-Vieyra, Gayl Jones and Bessie Head », *Callaloo*, vol. 16, 1993, p. 132-152.

sollicité, ne saurait avoir par lui-même valeur de preuve (articles 30 et 31)<sup>209</sup>. » Cette condition juridique fut d'ailleurs déterminante pour orchestrer l'esclavage, ce crime contre l'humanité.

La France et ses anciennes colonies (les Antilles, la Guyane, la Louisiane et la Réunion), qui ont contribué à ces quatre siècles d'esclavage outre-mer, reconnaissent en 2001 leur rôle dans l'esclavage et la traite négrière. Elles se rendent à l'évidence que « [...] la déportation, la réduction en esclavage, la torture et ou des actes inhumains<sup>210</sup> » sont bien des crimes contre l'humanité. La défense de la mémoire de l'esclavage se fait de plus en plus pressante. La commémoration nationale de l'abolition de l'esclavage, établie par la loi Taubira en France, permet de reconstruire le passé grâce à sa fonction sociale et politique, servie par les règles juridiques. « Elle symbolise les usages sociaux de la mémoire<sup>211</sup>. »

On peut fêter l'abolition de l'esclavage, mais on a également la possibilité de l'inscrire dans la mémoire collective par divers mécanismes. Plusieurs documents et artefacts y participent; c'est le cas de l'archive, porteuse de traces mémorielles. L'archive est un lieu de mémoire à la fois physique, spatial et social. On peut définir l'archive comme étant un recueil, une conservation et une masse documentaire<sup>212</sup>. Avant de laisser une trace documentaire et sociale, l'historien doit passer par une « opération historiographique », c'est-à-dire un processus qui trie, rassemble et collecte des informations sociales, scientifiques et scripturales. Il vérifie la véracité scientifique et historique de l'archive, ainsi que sa portée, son origine et sa valeur.

Le manuscrit *Book of Negroes*, qui comporte 150 pages et qui contient des informations sur la vie des Noirs autour du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce document recueille les données des personnes à qui les Britanniques ont fait la promesse d'une vie libre sur une nouvelle terre cultivable en Nouvelle-Écosse à la suite de leur engagement au sein des Treize colonies durant la guerre d'indépendance américaine. Celles-ci sont appelées les *Black Pioneers*. L'archive donne alors des détails au sujet des personnes qui ont embarqué à bord du bateau en 1783 vers la Nouvelle-

---

<sup>209</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 172.

<sup>210</sup> Sylvie Calixte, *op. cit.*, p. 4.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>212</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 210.

Écosse, que ce soit leur nom, leur âge, leur état physique, leurs anciens maîtres ou leur fuite (si cela s'applique). Le nom du bateau, sa date du départ et sa destination sont aussi notés.

Lawrence Hill, auteur d'*Aminata*, affirme:

Sadly, however, the *Book of Negroes* has been largely forgotten in Canada. And that is a shame. Dating back to an era when people of African heritage were mostly excluded from official documents and records, the *Book of Negroes* offers an intimate and unsettling portrait of the origins of the Black Loyalists in Canada. Compiled in 1783 by officers of the British military at the tail end of the American Revolutionary War, the *Book of Negroes* was the first massive public record of blacks in North America. Indeed, what makes the *Book of Negroes* so fascinating are the stories of where its people came from and how it came to be that they fled to Nova Scotia and other British colonies<sup>213</sup>.

En fait, la plupart des Noirs n'ont jamais eu de terre, tel que promis. Ce nouveau lieu, la Nouvelle-Écosse, s'avère un enfer. Selon Lawrence Hill, on pourrait même affirmer que la servitude humaine régnait sur le sol canadien et que plusieurs sont alors partis vers la nouvelle colonie en Sierra Leone pour un nouveau départ sur la terre de leurs ancêtres<sup>214</sup>. Hill a construit sa fiction historique à partir de ce document. Ce dernier met en scène le passé et l'inscrit dans la mémoire, tout comme le récit dans *Aminata*<sup>215</sup>.

Michel de Certeau explique que le récit fait une coupure entre les *Stories* (histoires racontées) et l'*History* (traces documentaires):

La représentation – mise en scène littéraire – n'est « historique » que si elle s'articule sur un lieu social de l'opération scientifique, et si elle est, institutionnellement et techniquement, liée à une pratique de l'écart par rapport aux modèles culturels ou théoriques contemporains. Il n'y a pas de récit historique là où n'est pas explicitée la relation à un corps social et à une institution de savoir<sup>216</sup>.

La mise en intrigue accompagne la documentation et l'explication et fait varier l'histoire. Cependant, la narrativité ne comble pas les vides occasionnés par l'incompréhension et

---

<sup>213</sup> Lawrence Hill, « Behind The Book of Negroes », *Canada's History*, 10 février 2015, en ligne, <<https://www.canadashistory.ca/explore/books/behind-the-book-of-negroes>>.

<sup>214</sup> *Idem*.

<sup>215</sup> Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, Collection Folio essais, 1975, p. 24.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p.119.

l'inexplication. Elle ne joue pas le rôle de la causalité et de la finalité de l'Histoire. Paul Ricoeur mentionne :

Autant il faudra résister, quand on traitera plus loin de l'explication et de la représentation, à la tentation de dissoudre le fait historique dans la narration et celle-ci dans une composition littéraire indiscernable de la fiction, autant il faut refuser la confusion initiale entre fait historique et événement réel remémoré. Le fait n'est pas l'événement, lui-même rendu à la vie d'une conscience témoin, mais le contenu d'un énoncé visant à le représenter. En ce sens, il faudrait toujours écrire : le fait que ceci ou cela est arrivé<sup>217</sup>.

On peut retenir de cet extrait que l'écriture de la fiction fait partie de la connaissance du réel<sup>218</sup>. Dans l'œuvre de Hill, le récit est alimenté et raconté par Aminata. L'auteur crée ce personnage en s'inspirant d'archives, dont le *Registre des Noirs*, pour raconter l'histoire omise sur l'esclavage. Il s'agit d'une mise en abîme de documents historiques. Aminata désire être conteuse pour transmettre son récit de vie et laisser une trace de son expérience. Elle partage ses mœurs et ses coutumes, la mémoire pour les héritiers directs et indirects. Elle s'exprime enfin après une longue période d'absence de paroles. Ses mots contribuent à son existence, à son identité. Le roman débute avec son plus grand désir :

Un jour, si jamais je reviens dans mon village, peut-être fera-t-on une exception pour me permettre de devenir une *djéli*, une conteuse. Le soir, pendant que les anciens boiraient du thé sucré autour du feu, des visiteurs viendraient de loin écouter ma drôle d'histoire. Pour être reconnu comme *djéli*, vous devez être issu d'une famille spéciale. J'ai souvent souhaité que ce soit mon cas, pour avoir l'honneur d'apprendre les histoires de mon village et de mes ancêtres et l'honneur de les raconter. [...] Quand un *djéli* meurt, disait-on, le savoir de cent hommes disparaît avec lui. (A, p. 77)

Dans son discours, elle narre l'importante place accordée au *djéli* dans son village. Celui-ci est considéré comme étant une encyclopédie, car il possède plusieurs connaissances. C'est la référence par excellence. Le *djéli* représente le lieu commun, dans le sens où il est « [...] la confluence des histoires<sup>219</sup> ». Aminata souhaite transmettre au peuple et à la collectivité terrestre son vécu et son savoir. Elle fait donc des hypothèses pour montrer les résultats possibles au cas où son rêve se réaliserait. Elle ne retourne pas dans son village finalement,

<sup>217</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 227.

<sup>218</sup> Édouard Glissant, « Créolisations dans la Caraïbe et les Amériques », *op. cit.*, p. 26.

<sup>219</sup> Édouard Glissant, « Théories, La théorie est l'absence, obscure et propice », *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 188.

mais elle raconte sa vie dans un village africain : « [...] pendant un mois, dans un petit village d'étrangers, je devins la conteuse – la *djéli* – que j'avais toujours espéré être un jour. » (A, p. 524) De plus, Aminata veut absolument faire la narration des histoires omises des esclaves morts. Elle se dit qu'elle doit passer par la sienne pour raconter les leurs : « En racontant la mienne, je me rappelle aussi tous ceux qui n'ont pas survécu aux balles de mousquet, aux requins et aux cauchemars, à tous ceux qui n'ont jamais pu être entendus, à tous ceux qui n'ont jamais touché à une plume et un encrier. » (A, p. 79) Dans cet extrait où la négation fait rage, on comprend que les morts ne peuvent pas parler. Ils ont souffert atrocement et n'ont pas pu écrire leur horrible récit comme témoignage. Certains transportent leur mémoire dans la déportation, tandis que d'autres demeurent sans identité.

Dans le cas d'Aminata, écrire son nom et témoigner lui permettent de ne pas s'oublier. Elle raconte la libération de son être par la simple apposition de sa signature : « Je venais d'écrire mon nom sur un document public; j'étais donc une personne, avec autant de droits à la vie et à la liberté que l'homme qui se disait mon propriétaire. » (A, p. 290) L'existence perdue par la nomination et la liberté est synonyme d'autonomie. Aminata rédige ses mémoires : « [...] sans relâche, sans entrevoir la fin. » (A, p. 535) Avec l'écriture et la narration, elle trouve alors un sens à sa vie :

Si je vis assez longtemps pour finir cette histoire, celle-ci me survivra. Après que j'aurai retrouvé mes ancêtres, peut-être attendra-t-elle à la Bibliothèque de Londres. Parfois, j'imagine la tête du premier lecteur qui tombera sur mon histoire. Une jeune fille? Peut-être une femme. Un homme. Un Anglais. Un Africain. Une de ces personnes trouvera mon récit et le transmettra à d'autres. Et alors, je crois, ma vie aura eu un sens. (A, p. 130)

Avec toutes ces hypothèses sur la réception de son écriture, elle alimente son existence et « accepte » ses mésaventures, car elles contribuent à son expérience personnelle. Par l'acceptation de ses expériences et par sa motivation, elle achemine son récit<sup>220</sup>.

---

<sup>220</sup> Dans sa comparaison du récit au témoignage, Paul Ricoeur affirme: « À ces traits de scripturalité qu'il a en commun avec le récit, le témoignage ajoute des traits spécifiques tenant à la structure d'échange entre celui qui le donne et celui qui le reçoit : en vertu du caractère réitérable qui lui confère le statut de l'institution, le témoignage peut être recueilli par écrit, déposé. », *op. cit.*, p. 210.

Le *Registre des Noirs*, présent dans *Aminata*, est une archive qui demeure dans la mémoire canadienne et américaine. Dans cette circonstance, on peut parler de transtextualité. Gérard Genette en explique diverses formes dans son célèbre ouvrage *Palimpsestes*<sup>221</sup>. La première qui intéresse notre analyse est l'hypertextualité. Il l'explique comme suit : « J'appelle donc hypertexte tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple [...] ou par transformation indirecte : nous dirons *imitation*<sup>222</sup>. » Il affirme que l'hypertexte (le récit postérieur, une œuvre B) provient de l'hypotexte (le texte originaire, l'œuvre A)<sup>223</sup>. Ainsi, si on applique ces théories, on peut soutenir que le récit de Lawrence Hill est l'hypertexte, car il dérive du document historique, l'hypotexte. Cette relation évidente a un impact dans *Aminata*, car elle a une valeur de commentaire à l'égard de la situation. Dans la fiction historique, le Colonel Baker dit à la protagoniste principale, avec insistance, et ce, avant qu'elle accepte quoi que ce soit:

Vous allez informer vos concitoyens. Vous allez nous aider à les recenser. Le moment venu, vous recueillerez leurs noms, leur âge et inscrirez comment ils en sont venus à servir les Britanniques. Nous pouvons aider seulement ceux qui ont servi les Britanniques pendant au moins une année. Nous avons besoin de savoir combien d'entre eux veulent partir. Et nous devons commencer l'embarquement presque immédiatement. (A, p. 338-339)

Ainsi, il lui donne des ordres pour qu'elle puisse se préparer pour la récolte des informations personnelles des individus qui embarquent à bord du bateau en direction de la « merveilleuse » nouvelle terre habitable. Le colonel démontre l'importance de tout noter dans un document. Cette tâche est exigeante, longue et précise.

Dans le récit d'*Aminata*, il y a deux autres références historiques. Gérard Genette définit ce type de transtextualité comme étant l'intertextualité : « une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes [...] par la présence effective d'un texte dans un autre<sup>224</sup>. » Il affirme que « [s]ous sa forme la plus explicite et la plus littérale, c'est la pratique traditionnelle de la *citation* (avec guillemets, avec ou sans référence précise)<sup>225</sup> ». Dans *Aminata*, le personnage de

---

<sup>221</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Éditions du Seuil, 1982, 574 p.

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 16

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 19

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>225</sup> *Idem.*

Anna Maria Falconbridge discute avec Aminata de l'importance de l'usage de la plume et évoque un autre auteur esclave:

Étant donné votre capacité de lire et d'écrire, et votre expérience, vous devriez rédiger vos mémoires. Certains ont tiré d'énormes avantages personnels de tels récits. Avez-vous entendu parler d'Olaudah Equiano? C'est un Africain, un ancien esclave, tout comme vous. Il a raconté sa vie dans un livre qui l'a rendu célèbre. Je ne sais pas si son histoire est entièrement véridique. Peu importe. Son livre s'est vendu partout en Angleterre. Bien des Anglais blancs sont plus pauvres que lui. (A, p. 479)

Mme Falconbridge conseille à Aminata de suivre la voie de l'auteur à succès. Elle compare le statut de cet écrivain avec le sien, ainsi que sa richesse, afin de démontrer les bienfaits de l'écriture. On constate que l'argent, un facteur dominant, influence la pensée de Mme Falconbridge. En outre, en Sierra Leona, Aminata, accompagnée d'Armstrong, choisit un livre au hasard dans une bibliothèque, *Journal of a Slave Trader (John Newton), 1750-1754*. (A, p. 490). Aminata raconte soudainement et brièvement sa capture en Afrique et sa volonté de revenir sur ce continent originel. Ce livre nourrit sa mémoire et sa mission. « À la fois indicible et incontournable, la mémoire ne peut faire l'objet d'un récit linéaire et explicite<sup>226</sup>. » C'est pourquoi, selon les bribes de mémoire qui surviennent dans son esprit, Aminata raconte son histoire. Finalement, cette œuvre écrite bien avant la sienne, nommée ici un hypotexte, amène la protagoniste à écrire son propre journal, un hypertexte.

### 3.1.2 Nsaku Ne Vunda et sa résurrection par la fiction

Le désir de commémorer l'esclavage reste d'actualité. Il se manifeste dans la manière dont la mémoire est localisée dans les espaces publics. Isaac Bazié dit à ce propos: « J'entends par là le fait d'identifier et de figer la mémoire à un endroit précis dans l'espace public, aux fins des célébrations qui la consacrent et la pérennisent au fil du temps<sup>227</sup>. » Les endroits auxquels

---

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 111

<sup>227</sup> Isaac Bazié, « Sites commémoratifs et fonctions des protorécits dans l'écriture des lieux de violence », *Perspectives critiques sur les littératures africaines*, Sous la direction de Isaac Bazié, Fatou Ghislaine Sanou et Lamoussa Tiaho, PresUniversitaires, 2020, p. 134.

on confie cette fonction sont des lieux de mémoire<sup>228</sup>. Parmi eux, on dénombre les musées, les centres nationaux, etc.

Dans ces espaces mémoriels, on retrouve des objets historiques et des œuvres d'art, tels que des sculptures, des monuments et des peintures. Ceux-ci permettent de conserver et de partager la mémoire de l'esclavage. Rotmann et Glissant mentionnent que l'imaginaire, le sensible et les relations contribuent à la délivrance de l'être<sup>229</sup> : « Ceci ne peut pas être pris en compte par le politique, mais seulement par la poésie, l'art, la littérature<sup>230</sup>. » Dans ce sens, l'art contribue à briser les chaînes en dénonçant les crimes.

Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est le monument, soit la statue du prêtre Nsaku Ne Vunda. Dans la mémoire collective contemporaine, la statue est une réalisation artistique qui facilite et oriente la lecture du passé et des conflits mémoriels. Elle donne vie à l'identité, même à celle des morts : « [...] la référence à la mort perdure objectivement comme un élément central dans la justification des actes érectifs et commémoratifs contemporains<sup>231</sup>. » Le monument est un lieu de mémoire qui accueille les drames du passé afin de permettre de prendre du recul et de les penser, de les inscrire sur la ligne du temps :

[...] la dissolution et l'effacement visuels et spatiaux des monuments contemporains n'entament pas nécessairement leur présence et leur force symbolique et sémantique. Si visuellement le monument n'opère plus comme marqueur géographique, sa force reste sa présence, et son évanescence ne signe pas pour autant sa fin pour rappeler le passé<sup>232</sup>.

Le monument demeure à la même place, dans le même paysage. Tout, autour de lui, se transforme à travers les évolutions sociales et culturelles, tandis qu'il conserve sa dimension architecturale et symbolique.

---

<sup>228</sup> Pierre Nora, *op. cit.*

<sup>229</sup> Édouard Glissant et Roger Rotmann, *op. cit.*, p. 130.

<sup>230</sup> *Idem.*

<sup>231</sup> Dominique Trouche, « La forme du monumental : usage et circulation dans les représentations des morts dus à la Seconde Guerre mondiale », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 12, no 1, 15 décembre 2016, p. 112.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 114.

Tel que mentionné dans l'introduction du mémoire, Nsaku Ne Vunda a réellement vécu au XVII<sup>e</sup> siècle. Il a été amené sur un bateau avec les siens sans être enchaîné afin de dénoncer l'esclavage auprès du Pape. Il tombe malade et meurt après avoir vécu toutes ses expériences. On retrouve un buste en marbre noir et un mausolée dans la basilique Sainte-Marie-Majeure de Rome, qui rappelle la mémoire de Dom Antonio Manuel (mort au Vatican en 1608), alias Nsaku Ne Vunda (né en Angola en 1583). Le mausolée est en fait « [...] un colossal dôme auquel le visiteur accède par d'immenses escaliers<sup>233</sup>. » La porte du mausolée est symbolique, car elle permet le passage du vivant vers la mort.

Le roman de N'Sondé est basé sur des faits historiques, mais il regorge également d'aventures. Il questionne le monde contemporain, l'actualité et le capitalisme : « La Traite négrière et l'esclavage des plantations s'inscrivaient dans la logique capitaliste pré-moderne du mercantilisme<sup>234</sup>. » *Un océan, deux mers, trois continents* parle à la fois de la politique, de la religion et de la spiritualité à grande échelle<sup>235</sup> et réécrit l'histoire selon les enjeux politiques actuels<sup>236</sup>. Aussi, on apprend que les principaux fournisseurs du Portugal sont au Congo, sur le territoire de l'Angola, et que les chefs locaux africains deviennent catholiques<sup>237</sup>. À la lecture de ce livre, on constate les relations politiques et économiques fortes entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique, ainsi que le système de domination entre les villageois, les esclaves et les marchands.

Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, il est question de la mise en abîme d'un récit alimenté et raconté par la statue de Nsaku Ne Vunda. Effectivement, l'auteur Wilfried N'Sondé rend vivant ce monument afin qu'il narre l'histoire violente des esclaves. Son corps est « [...] un espace de représentations et de fantasmes<sup>238</sup> ». Il est illusion, car il est absent en réalité. Il sert d'écran de projection de la subjectivité des signes et des langages de la société. C'est un

---

<sup>233</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>234</sup> Nicolas Chaignot, *op. cit.*, p. 48.

<sup>235</sup> Anne Bocandé, *op. cit.*

<sup>236</sup> Ana Lucia Araujo et Anna Seiderer, « Passé colonial et modalités de mise en mémoire de l'esclavage », *Conserveries mémorielles*, no 3, 2007, en ligne depuis 2009, <<http://journals.openedition.org/cm/109>>, p. 3.

<sup>237</sup> Christian Delacampagne, *op. cit.*, p. 165.

<sup>238</sup> Jean-Marie Brohm, *op. cit.*, p. 87.

corps parlant, puisqu'il libère les messages codés, les oublis de l'Histoire : « L'enjeu politique de cette mémoire des esclavages et de la Traite repose sur la reconnaissance, sa demande et sa signification<sup>239</sup>. » L'extrait suivant, qui se déroule sur les plages brésiliennes, montre que la statue recèle plusieurs péripéties et mémoires : « Mon âme enfermée dans mon buste de marbre souffre encore de cette déchirure, ils emmenèrent là-bas une partie de moi. J'eus beau détourner les yeux, clore les paupières, je savais que les souvenirs de ce terrible voyage, les images et les bruits ne me quitteraient jamais. » (*UDT*, p. 119) Il mentionne que toute l'horreur est imprégnée en lui, les images et les bruits, au plus creux de son âme, tel un humain. Ce monument traverse plusieurs siècles, et son essence et sa mémoire perdurent afin d'évoquer l'inconscient collectif et individuel. De même, la statue regrette de n'avoir rien fait et de ne pas avoir connu les esclaves transportés jusqu'au Brésil : « Nous avions vogué ensemble, murés dans la violence, sans jamais nous regarder ou nous sourire. Vous étiez partis sans que je connaisse vos noms ou le fil de vos vies. Je tournais en rond et ruminais l'amertume en silence. » (*UDT*, p. 126) Grâce à la plume de N'Sondé, le prêtre peut dénoncer la violence vécue sur le bateau et démontrer l'importance de nommer les sujets et leurs parcours de vie.

Pour contrer l'oubli, Nsaku Ne Vunda précise les modalités de conservation du passé : « Il ne restait que nos mémoires pour témoigner de ce qui s'était passé. Mais l'heure n'était pas aux souvenirs. » (*UDT*, p. 157) Si nous ne nourrissons pas la mémoire, l'omission et le silence prendront le dessus. De fait, le prêtre partage ses craintes sur son absence au sein de l'Église : « Les mois passés sur l'océan m'avaient plongé dans l'oubli. Dans la ville sainte, plus personne ne m'attendait. » (*UDT*, p. 179) Le prêtre Nsaku Ne Vunda réfléchit au problème de l'identité. L'oubli officiel et celui du colonisateur (qui veut retirer certains méfaits de la mémoire collective), ainsi que le silence touchent le développement identitaire des sujets esclaves et de leurs descendants<sup>240</sup>.

Le temps a également une incidence sur l'identité, la mémoire et l'oubli. D'autant plus qu'il n'est pas une donnée si simple à circonscrire. Le prêtre l'explique dans ses mots, au présent, pour tenter de le capturer:

---

<sup>239</sup> François Noudelmann, *op. cit.*, p. 110.

<sup>240</sup> Édouard Glissant et Roger Rotmann, *op. cit.*, p. 129.

Pendant ma vie terrestre, je concevais le temps comme une ligne droite progressant d'un point à un autre, d'un début vers une fin. Depuis que je suis une statue, fort de l'expérience de plusieurs centaines d'années, je sais que cette lecture des moments qui passent, simple et rassurante, n'est qu'un pâle reflet de la course du monde. Le temps ne va nulle part, il ne s'arrête pas. Le présent reste un instant qui s'échappe, un point en mouvement continu, à la fois éphémère, minuscule et immense qui charrie avec lui tout le passé de l'univers. Chaque événement et toutes les vies antérieures trouvent leur place dans la lancée infinie des siècles et n'en sortent plus. Et cela, même si certaines existences, comme celles des esclaves, tendent à disparaître pendant longtemps dans les omissions de l'Histoire, lorsqu'elles sont tuées par indifférence, par honte ou par culpabilité. (*UDT*, p. 147)

La statue de Nsaku Ne Vunda représente les milliers d'esclaves qui n'ont pas pu prendre parole : « *In fine*, le monumental renvoie aux millions de morts, à cette masse qui, pour une part importante, n'ont pas eu, au regard des vivants, de lieu marquant leur passage sur terre par des tombes définies et nominatives<sup>241</sup>. » On apprend, teneur de la mission du prêtre par l'évocation d'un songe catholique :

Je suis le témoin du passage sur la terre d'une foule d'écorchés vifs. Ma clairvoyance d'aujourd'hui n'était qu'une vague intuition alors que je rêvais sur *Le Vent Paraclet*. Je préférerais imaginer le monde plutôt qu'observer sa laideur. Il m'effrayait. Je fermais les yeux, me créais une alcôve immense au hasard de mes souvenirs et y naviguais. Une fois, je m'assoupis et m'inventai un songe auquel je m'accrochai fermement. Au début, j'encerclai la terre entière et l'habillai de neuf. Un ancêtre défunt m'offrit des ailes géantes qui m'emmenèrent là-bas où m'attendaient les anges. Je planai au milieu d'étoiles et de planètes, survolai de vastes plaines éternelles sous un soleil radieux qui câlinait ma peau. Je rassemblai les mots du Christ au creux de mes mains et les semai aux quatre vents, enfin je descendis sur la terre sacrée. (*UDT*, p. 147-148)

Pour contrer l'horreur à bord du navire négrier, car il en est témoin, Nsaku Ne Vunda s'invente une rêverie sur son rôle sur terre. Il opte pour l'imagination plutôt que pour l'observation. Il raconte son rêve de manière chronologique afin de ponctuer les événements. Le narrateur utilise davantage la métaphore afin d'enjoliver ce moment fantaisiste et irréel. Tel que mentionné, la spiritualité et la religion sont des thématiques centrales. On devine que tout cela est un songe, puisque le prêtre se voit donner des ailes géantes pour surplomber les cieux. Ce faisant, Nsaku Ne Vunda désire survoler la terre et l'englober de beauté pour supprimer sa laideur. Il révèle clairement sa destinée :

---

<sup>241</sup> Dominique Trouche, *op. cit.*, p. 129.

Mais leurs voix, ainsi que toutes celles des oubliés flottant dans l'air, décidés à s'en aller et à ne laisser que le souvenir de leur martyre hanter le Vatican, ses murs, ses meubles imposants et tout son luxe, ces voix-là je les gardai en moi. Elles n'attendaient que mon départ vers l'au-delà pour rejoindre les prairies éternelles, aucune d'elles ne deviendrait poussière tant que leur mémoire ne serait pas perdue, voilà ce qu'avait été ma véritable mission. Et, au terme de mon voyage, il me parut clair qu'avec elles toutes nous faisons partie d'un ensemble beaucoup plus vaste que nos peuples respectifs et que les communautés de nos religions. (UDT, p. 235)

On constate à la lecture de ce passage que le monument de Nsaku Ne Vunda incarne l'esprit et l'âme des esclaves. Les esclaves, peu importe d'où ils viennent et leur identité, ont un autre point de vue que celui de leurs oppresseurs. Dans l'esclavage, leurs religions et croyances respectives ne sont plus au premier plan. Le Vatican est un lieu de violence et le Pape a fait perpétuer la traite, et bien d'autres violences. Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, de jeunes juifs font une course, par obligation, devant son palais.

À la fin de sa mission, le prêtre explique la dégradation de son corps et sa transformation comme un tout, dans un lieu commun, l'Univers. Il disparaît de la surface de la terre. Autrement dit, il s'éteint. On conclut que le corps, l'esprit et l'âme sont à l'origine interconnectés:

Lorsque les corps s'éteignaient, l'essence de l'être, l'esprit et l'âme se détachaient petit à petit de la matière organique. Les habitants, aussi vieux que le temps, planaient sur le monde depuis l'origine de l'univers. Les anciens m'accueillirent, me consolèrent puis me congédièrent avec tendresse. (UDT, p. 202)

On apprend qu'il est possible de séparer les trois dimensions de l'être. Un corps peut être esclave sans que le sujet (son âme et son esprit) le soit nécessairement. Dans la mort, le corps se décompose et l'esprit et l'âme peuvent demeurer sur terre pendant quelque temps. Le prêtre

Revenu à la vie le temps d'un récit, le prêtre partage ses sensations. Avant de rejoindre l'au-delà, il éprouve les mêmes choses que les vivants: « Dom Antonio Manuel vivait encore, j'existais en sursis, dans une parenthèse, encombré de chair, d'os et de sang, emprisonné dans les humeurs et l'inconstance des sentiments en attendant la libération, le passage aux espaces invisibles. » (UDT, p. 202) Cet extrait relate l'étape finale avant sa mort. La douleur est présente partout dans un corps qui lui sert uniquement d'enveloppe, car l'intérieur se détériore : « Pour moi, vivre et mourir se confondaient déjà en deux aspects d'une même réalité, ne

m'importait plus que l'espoir d'achever ma mission avant de m'élever vers la lumière éternelle, la seule qui n'ait jamais de couchant. » (*UDT*, p. 226) Son objectif est de rapporter l'existence de ce commerce inhumain en transmettant les récits violents des esclaves aux oreilles du pape. Il ne perçoit plus la différence entre la vie et la mort. Sa voix et son corps disparaissent peu à peu. L'enveloppe corporelle est trop faible pour servir de transmetteur. C'est pourquoi il affirme :

J'aurais aimé exister sans corps, au moins pour un instant, prendre de l'altitude, planer juste au-dessus de moi, avoir l'esprit libre de rassembler les mots que j'adresserais au Saint-Père pour dire toutes les souffrances, afin qu'aucune d'elles ne se perde dans l'abîme du temps et ne disparaisse dans l'oubli. (*UDT*, p. 225-226)

Ce désir ne repose que sur l'idéal et non la réalité. Le prêtre Nsaku Ne Vunda n'a pas pu achever sa mission en tant qu'humain. Or, il l'a menée à terme dans le texte littéraire, comme protagoniste grâce à l'auteur Wilfried N'Sondé. On peut donc affirmer que l'Histoire, ainsi que le témoin et l'historien participent à l'écriture d'*Un océan, deux mers, trois continents*. À ce propos, le prêtre congolais mentionne :

Je quittai le monde, sautai dans l'abîme du temps, certain qu'un jour quelqu'un reprendrait les mots qui avaient voulu mettre un terme à l'esclavage et aux autres meurtres de l'humanité, ceux du prêtre venu d'une province du royaume des Bakongos. Mes espoirs trouveraient alors un écho auprès du peuple de la Terre. Je partis allégé de mes désillusions, des trahisons, du feu et de la folie des hommes, prêt à accomplir mon rêve d'éternité, convaincu que l'infini des temps serait assez vaste pour rendre à chacun son lot de justice et de dignité. Quelque part dans l'univers, j'allais retrouver les esclaves, les opprimés et les suppliciés, me remémorer chacun de leurs visages, m'irriguer de leurs larmes et veiller sans relâche sur leur salut, une tâche colossale. (*UDT*, p. 235)

Cette liste d'actions consécutives marque la volonté d'acheminer ses paroles devant cet important représentant de l'Église. Il confie sa mission à un autre mortel, espérant que la dignité et la justice s'implanteront avec le temps, et se donne l'objectif de garder en mémoire les péripéties horribles des esclaves et de veiller à leur bénédiction dans l'au-delà.

### 3.2 Déplacement des faits historiques : entre lieux géographiques et lieux de l'écriture

Pour qu'il y ait une mise en fiction des lieux de violence, il faut que les lieux géographiques de l'esclavage soient transformés en espaces narratifs, autrement dit qu'ils

passent de la forme topographique à la forme scripturaire, comme le spécifie Emmanuel Bruno Jean-François :

Or, si la littérature dite de témoignage résulte de la métamorphose, opérée par le discours littéraire, d'un épisode ou d'un événement historique traumatique, elle est de ce fait réappropriation et transformation d'une version donnée du réel, qui articule et/ou restitue, par le biais de la fiction littéraire, une expérience du passé que le discours factuel ne peut formuler<sup>242</sup>.

Tout de même, le déplacement du lieu réel au lieu poétique est assez complexe. C'est pourquoi nous expliquerons cette étape à partir des deux œuvres à l'étude.

Laurie Guimond pense les sujets et les territoires en termes d'« expérience géographique » : « [Elle] relève des relations matérielles comme idéelles que les individus entretiennent avec les lieux qu'ils fréquentent au quotidien<sup>243</sup>. » Ainsi, les trajectoires et les routes de l'Afrique forgent les identités et les mémoires des peuples, car dans ces espaces, se croisent les habitants et les différentes cultures. De nouvelles images, lieux de mémoire et imaginaires émergent. On retrouve par conséquent des liens forts entre les personnes et les lieux de la traite négrière.

Le phénomène des violences, qui se déroulent dans un lieu géographique réel, marque aussi les textes<sup>244</sup>. « On le voit, fictionnalisation et hyperbolisation du réel constituent un jeu subtil permettant entre discours et récit de passer du factuel au fictionnel<sup>245</sup>. » Les sphères de la vie (démographie, économie, culture<sup>246</sup>) et les différentes formes de violence produites sur des territoires réels se retrouvent dans le texte littéraire. Ce sont ces territoires que le lecteur parcourt par l'intermédiaire du récit.

---

<sup>242</sup> Emmanuel Bruno Jean-François, *op. cit.*, p. 85.

<sup>243</sup> Laurie Guimond, « Vers une grille d'analyse de l'expérience géographique : cas-type dans la campagne au Québec », *Norois*, no 233, p. 11-24, 2014, en ligne, <<https://journals.openedition.org/norois/5253#:~:text=L'exp%C3%A9rience%20g%C3%A9ographiqu e%20rel%C3%A8ve%20des,qu'ils%20fr%C3%A9quentent%20au%20quotidien.>>.

<sup>244</sup> Isaac Bazié, « Lieux de mémoire, lieux de violence dans la littérature francophone d'Afrique : le cas de Kossi Efoui », *op. cit.*, p. 219.

<sup>245</sup> Alain Cyr, « Représentation des lieux de violences postcoloniales entre fiction et non-fiction. Pertes, empreintes et survivance dans *L'Archipel de la douleur* de Hans Christophe Buch », *Discours topographiques et constructions identitaires en Afrique et en Europe – Approches interdisciplinaires*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 208.

<sup>246</sup> *Idem*.

Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, on suit la chronologie du périlleux voyage de Nsaku Ne Vunda, du local (Angola en Afrique) vers le global (deux autres continents). Son expérience de la grande Traversée, sa déconnexion d'avec la terre africaine et ses nombreuses aventures y sont décrites. La narration romanesque les reprend en s'appuyant sur un contexte historique plus ou moins explicite. Ainsi, le prêtre congolais arrive dans le désert de Castille, il est capturé et emprisonné à Tolède. Il décrit ce qui l'entoure :

Une salle glaciale illuminée par des torches accrochées aux murs, au fond un Christ supplicié grandeur nature avec sa couronne d'épines et des stigmates. [...] Assis face à moi, impatients d'en finir, les Inquisiteurs me regardaient avec dédain. (*UDT*, p. 203)

On devine que ce récit s'inscrit dans le contexte de l'Inquisition espagnole (1478-1834) dont l'objectif initial était de maintenir l'orthodoxie catholique<sup>247</sup>.

Dans *Aminata*, la narratrice vit l'expérience des lieux et nous la raconte par la suite. Il est question de la transition de la pratique à l'écriture, de la géographie (l'espace physique) vers la poésie des lieux. La narratrice fait par exemple la description d'une importante ville portière d'Amérique, celle où elle a été achetée :

Charles Town puait : merde de cheval, merde humaine, animaux qui farfouillaient dans les détritux, habitants qui ne se lavaient jamais et aliments qui pourrissaient dans les rues ou étaient jetés dans la rivière Ashley. Il n'était pas nécessaire de regarder vers le port ou de jeter un œil du côté de l'île Sullivan pour détecter la présence d'un navire négrier. L'odeur des cadavres et des moribonds arrivait jusqu'à la ville en bouffées épaisses, étouffantes. (*A*, p. 234)

Ayant vécu cette expérience, elle peut dorénavant la partager et l'écrire. Elle a appris à lire et à écrire lorsqu'elle habitait dans cette ville portuaire, grâce à Salomon Lindo et à sa femme. Ces derniers l'ont achetée à Appleby (son premier maître). Vers la fin de sa vie, Aminata vit en Angleterre et entre en contact avec les abolitionnistes du pays. Elle leur parle alors de son expérience de Charles Town:

---

<sup>247</sup> Marcelin Defournaux et Yves Dossat, « Inquisition », *Encyclopédie Universalis*, en ligne, <<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/inquisition/>>.

J'ai décrit comment j'avais été vendue à Charles Town, et comment mon fils m'avait été enlevé. J'ai mentionné la naissance de May en 1784, et son enlèvement à Shelburne, en Nouvelle-Écosse. (A, p. 539)

Dans *Aminata*, l'écriture du récit est un projet créatif qui comporte à la fois une dimension intime (la vie de la protagoniste) et un engagement (transmettre l'Histoire, la mémoire de l'esclavage, aux générations futures). La réalisation de ce projet suit un découpage particulier entre lieu du récit et lieu de l'écriture. Des chapitres sont dédiés à l'histoire de la protagoniste, à ses aventures, et d'autres sont consacrés aux moments de l'écriture, vers la fin de sa vie. L'écriture d'*Aminata* devient possible par la transposition d'un vécu réel et localisable sur une carte vers l'espace littéraire, autrement dit par la présence des faits historiques spatio-temporels qui donnent une assise concrète au roman. En effet, la narratrice imagine que son récit viendra avec une carte (A, p. 550-551), parce que son écriture comprend plusieurs aventures et lieux :

J'aimerais dessiner une carte pour montrer les endroits où j'ai vécu. J'y mettrais Bayo et tracerais en rouge le long sentier qui m'a menée à la côte. Des lignes bleues indiqueraient les traversées. J'insérerais dans les marges des cartouches. Je n'y mettrais pas d'éléphants à défauts de villes, mais plutôt des guinées provenant des mines d'or de l'Afrique, une femme portant des fruits sur un plateau en équilibre sur la tête, une autre munie de sacs bleus renfermant des médicaments, un enfant en train de lire, les vertes collines de la Sierra Leone, pays de mes arrivées et départs. [...] May dit qu'elle a des nouvelles de l'éditeur et d'un cartographe. Ils travailleront ensemble, dit-elle, et agrémenteront mon récit d'une carte. (A, p. 550-551)

La protagoniste traverse plusieurs frontières et territoires : l'Afrique, les Treize colonies, la Nouvelle-Écosse, la Sierra Leone et l'Angleterre. Le texte s'écrit à travers l'expérience de nombreux territoires et la carte prend vie grâce au texte, autrement dit :

[...] les espaces n'arrivent pas en trois dimensions, pas comme de vraies espaces, mais vraiment comme des images. Une carte, par exemple, c'est une image d'un territoire et une carte me suffirait pour parler du territoire. [...] [E]lle me devient nécessaire parce que je vais parler de géométrie, de traits. [...] c'est quelque chose qui parle au même titre que les dialogues ou la psychologie du personnage, ou sa conviction sociale<sup>248</sup>.

Dans *Un océan, deux mers, trois continents*, le buste du prêtre (la statue) renferme ses nombreuses aventures. L'écriture du texte à vocation mémorielle prend forme par le récit du

---

<sup>248</sup> Isaac Bazié et Carolina Ferrer, *op. cit.*, p. 137-138.

corps assujetti dans une géographie de la violence. Cet écrit libère une parole ancestrale en transmettant le récit des morts. Parti des rives du fleuve Kongo, le prêtre a traversé l'Atlantique jusqu'au Brésil sur un bateau négrier, a passé un certain temps dans une prison espagnole avant de mourir aux pieds du Pape Paul V à Rome. Nsaku Ne Vunda affirme d'autant plus que ces épreuves lui ont porté fruit : « Uniquement entourés des miens à Boko, j'aurais vécu dans une pauvreté de l'âme et aurait peu appris au cours d'une vie insipide et sans piquant. Au gré des pays que j'avais traversés, je m'étais découvert un empressement pour les gens vertueux animés de tendresse et de compassion. » (*UDT*, p. 236) On comprend que ces horribles épisodes font partie de son âme et contribuent à son destin. On note la finalité de ses actions dans cette entreprise mondiale d'extermination, où la violence et la corruption font rage par la présence des meurtres, des tortures, des supplices et des enfermements. Selon Pierre Benetti, le prêtre est une représentation:

Sa radicalité, son impertinence, sa créativité consistent à assumer ce que n'a pas pu dire l'histoire, faute de traces, peut-être faute de réelles volontés, aussi, de la reconstituer : la violence d'une vie exilée, consacrée à la découverte d'un Nouveau Monde inversé<sup>249</sup>.

Il y a plusieurs niveaux de lecture de cette œuvre complexe. Wilfried N'Sondé mentionne le décor et les circonstances du récit :

En soi, c'est une matière romanesque idéale, une matière pour construire un héros dans un contexte où on ne l'attend pas, il y a des pirates, l'inquisition, la traversée de la castille à pied, celle de l'atlantique sur le navire vers le Brésil...il y a des paysages, un contexte politique, une multitude de personnages – des esclaves, un capitaine, des matelots, des pirates barbaresques, etc.<sup>250</sup>

L'auteur a dû s'informer sur les esclaves pour bien rédiger sa fiction historique, que ce soit leur manière de vivre, d'être nourris et soignés à bord du bateau négrier, dans cette atmosphère horrible. Les voyages compris dans l'histoire participent également au décor géopolitique. Tous les personnages y sont incarnés; « du prêtre aux rois, et au pape<sup>251</sup>. » On retrouve aussi un découpage temporel, entre le lieu de la narration et sa mise en contexte

---

<sup>249</sup> Pierre Benetti, « La laideur du Nouveau Monde », *En attendant Nadeau*, 3 février 2018, en ligne, <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2018/02/06/laideur-nouveau-monde-nsonde/>>.

<sup>250</sup> Anne Bocandé, *op. cit.*

<sup>251</sup> *Idem.*

historique. Pour ce faire, des chapitres sont dédiés au récit du personnage et des lieux tandis que d'autres sont consacrés à la mise en contexte historique, avec un discours « neutre ». Ces croisements des fragments d'histoire personnelle et générale ponctuent la fiction de N'Sondé.

Enfin, la monumentalisation<sup>252</sup> et l'écriture permettent au prêtre de s'inscrire dans la mémoire collective :

Paul V ordonna que la dépouille de Dom Antonio Manuel soit ensevelie sous la basilique Sainte-Marie-Majeure et, afin que celui que la foi avait porté sur un océan, deux mers, trois continents ne sombre jamais dans l'oubli, l'artiste Francisco Caporale fut chargé de sculpter son buste en marbre noir. (*UDT*, p. 237)

La commémoration (la statue, le mausolée et maintenant la fiction historique) contribue à sa survie. « C'est sur une textualité en archipel – composée de fragments de souvenirs et de bribes de mémoires, - que se cristallise cette conception nouvelle de l'histoire comme ensemble de relations, plutôt que comme séquence d'événements<sup>253</sup>. »

Pour conclure, la mise en fiction des lieux de violence et de mémoire, tels que le bateau négrier et le territoire africain, s'élabore par le biais de la parole des personnages, leurs actions et l'empreinte mémorielle laissée par la violence esclavagiste. Le lieu de violence transforme le personnage, mais ce dernier peut également le modifier. On en vient alors à induire que le corps, la violence, le lieu, la mémoire et l'écriture sont interreliés.

---

<sup>252</sup> Cf. p. 79-80.

<sup>253</sup> Emmanuel Bruno Jean-François, *op. cit.*, p. 90.

## CONCLUSION

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous avons d'une part exploré le devenir esclave, c'est-à-dire le parcours du corps libre vers le corps esclave. Pour ce faire, nous avons soutenu que la violence est définie selon l'époque et que la société et les discours la caractérisent. Nous avons établi également qu'un esclave est fabriqué par sa soumission à la violence. Ensuite, nous avons étudié l'enlèvement et le déracinement dans l'œuvre de Hill afin de conclure que la peur collective de la capture se transmet de génération en génération et que les commerçants d'esclaves sont des acteurs d'une violence multiforme. Ceux-ci exercent une violence directe et personnelle sur chacun des corps pour ensuite rendre cette violence collective et structurelle.

D'autre part, nous avons analysé la condition de l'esclave enchaîné. Ainsi, nous avons débuté cette analyse avec la marche infernale dans *Aminata*, à partir de la capture jusqu'à l'arrivée aux bateaux. Nous avons observé que plusieurs esclaves n'en peuvent plus de marcher des mois durant et se laissent mourir. Nous avons également analysé la violence des chaînes, entre humiliation et domination, en passant par la notion du migrant nu, autrement dit, le dénudement des esclaves, geste psychologiquement et physiquement violent. De fait, il s'agit du dépouillement identitaire, culturel et linguistique au sens glissantien du terme. Nous avons constaté que les serviteurs des marchands d'esclaves contribuent au commerce triangulaire, tout comme les colonies africaines.

En outre, la ville portuaire occupe une place importante dans cette recherche. Son étude a permis de montrer le long processus nécessaire à la mise en place de la commercialisation des esclaves. Il nous a fallu comprendre le rôle des ports africains, analyser l'arrivée d'*Aminata* au port d'embarquement et les images des esclaves enchaînés l'un à l'autre dans les canots, près des animaux, vers l'énorme vaisseau. Nous avons relevé que l'endroit est porteur d'une odeur infecte et que le fort aux esclaves est le lieu par excellence pour marquer les corps au fer avec les initiales des acheteurs. Parallèlement, nous avons étudié la situation et les réactions de Nsaku Ne Vunda au port de Luanda, entre la majestuosité des navires et la déshumanisation et la servitude des Africains enchaînés. Enfin, nous nous sommes attardés sur la fosse à esclaves

du bateau négrier pour étudier les esclaves mis aux fers. Nous avons alors réfléchi sur Aminata, attachée à la violente chaîne grandissante dans les excréments de l'enclos, et sur le moment où le prêtre découvre la violence des chaînes et les lamentations venant de la cage du bateau. Nous avons noté que les esclaves qui arrivent en premier dans la cale peuvent attendre des mois avant que le bateau ne parte et que les hommes sont plus enchaînés et surveillés que les femmes et les enfants.

Dans le deuxième chapitre, il a été tout d'abord question des contours et des réactions du corps enfermé et des dynamiques de l'emprisonnement dans les deux fictions historiques. Nous avons expliqué que le corps peut être assujéti par la privation de la liberté, physique et symbolique. Nous avons décrit la pyramide du pouvoir qui règne sur le navire, avec le capitaine au sommet. De plus, le navire est construit de manière à réprimer toute révolte, voire empêcher, et à entasser les esclaves. Les membres de l'équipage ont également des pulsions sexuelles et agressent les femmes esclaves. Nous avons aussi décrit les étapes d'une révolte. Les esclaves qui succombent, se retrouvent exposés au grand jour, souffrants ou morts, dans ce temple de l'abject. Le vaisseau est aussi un lieu de prédilection pour les troubles mentaux, car les esclaves y passent plusieurs mois séquestrés dans le noir.

En second lieu, le bateau négrier a été analysé comme étant une hétérotopie, c'est-à-dire un espace sans lieu qui se transforme en lieu à travers son récit. Nous avons exploré les deux hétérotopies sous-jacentes du bateau : sa cale, le ventre exterminateur, et l'océan, le gouffre marin. Nous avons déterminé que la cale est un lieu de violence et que l'océan est un lieu à la fois de violence et de délivrance. D'un côté, plusieurs esclaves s'y suicident seuls ou en groupe. De l'autre, les négriers jettent les morts aux requins.

Dans le dernier chapitre, nous avons dans un premier temps tissé des liens entre le corps, la mémoire et l'écriture de la violence. Nous avons caractérisé la notion de lieu comme espace légendé qui naît par le récit, c'est-à-dire par l'imaginaire et l'interprétation. Quant à la mémoire, elle reconstruit et reconstitue le passé dans le présent. Aussi, le lieu de mémoire est topographique et physique. Il permet d'inscrire le passé dans le présent grâce à la commémoration et au souvenir collectif. D'abord, nous avons étudié Aminata Diallo et sa

biographie écrite, une mise en fiction de l'archive historique. On retrouve également des intertextes dans *Aminata*, ce qui permet de faire un pont entre le récit de la narratrice et les textes écrits par des esclaves. Nous avons fait de même avec Nsaku Ne Vunda et sa résurrection par la fiction. Nous avons expliqué la mise en fiction de la monumentalisation, celle de la statue du prêtre, afin d'expliquer sa fonction, celle de faciliter et d'orienter la lecture du passé et des conflits mémoriels. N'Sondé a écrit ce roman pour achever la mission du prêtre.

Dans un second temps, nous avons travaillé sur le déplacement des faits historiques, entre les lieux géographiques et les lieux de l'écriture, dans les deux fictions historiques. Nous avons conclu que l'Afrique est leur dénominateur commun et que les Afrodescendants pensent et pansent le traumatisme du passé esclavagiste spécialement par le biais de l'art. L'Histoire représente une source d'inspiration pour eux afin d'évoquer la servitude, la domination et l'assujettissement. La fiction littéraire permet de déjouer les faits historiques établis et le temps. L'œuvre de N'Sondé réécrit la mémoire enfouie dans la mer pour raconter les luttes et les souvenirs individuels et collectifs. Le texte de Hill est un projet créatif qui parle des mésaventures de la protagoniste et de sa rédaction. Son écriture est un engagement envers l'Histoire, la mémoire, les mœurs et coutumes et la culture. Tout compte fait, la géographie du lieu de violence passe par le corps du prêtre, qui a traversé plusieurs territoires de souffrance, et la trajectoire internationale des péripéties d'Aminata est tracée sur une carte qui accompagne le récit.

En conclusion, toutes les recherches de ce mémoire ont approfondi les réflexions sur les corps esclaves, la réclusion et les questions mémorielles. Ces réflexions peuvent aussi s'appliquer à d'autres œuvres littéraires, notamment celles mentionnées dans l'introduction de ce mémoire<sup>254</sup>. Il serait possible également, dans un prochain travail d'analyse, de questionner la réception des œuvres traitant de violences historiques comme l'esclavage et les colonisations dans le contexte actuel où l'Histoire est revisitée de différentes manières.

---

<sup>254</sup> Je fais référence aux pages 1 à 11.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus analysé :

Hill, Lawrence, *Aminata*, traduit de l'anglais par Carole Noël, Lachine, Pleine lune, 2014, 565 p.

N'Sondé, Wilfried, *Un océan, deux mers, trois continents*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, 242 p.

### Études sur les œuvres du corpus :

Bazié, Isaac, « Corps-signe et esthétique de la résistance chez Sony Labou Tansi », *Sémiotique appliquée*, vol. 4, no 11-12, 2002, p. 233-245.

\_\_\_\_\_, *Le corps dans les littératures francophones*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, 157 p.

\_\_\_\_\_, « Violences de l'englobement et expériences du lieu originel dans le roman africain », *Caietele Echinox*, Planetary Spaces, vol. 38, 2020, p. 297-308.

Benetti, Pierre, « La laideur du Nouveau Monde », *En attendant Nadeau*, 3 février 2018, en ligne, <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2018/02/06/laideur-nouveau-monde-nsonde/>>.

Bocandé, Anne, « Le navire Le vent Paraclet c'est le capitalisme en miniature », *Afriscope53*, 12 décembre 2017, en ligne, <<http://africulture.com/navire-vent-paraclet-cest-capitalisme-miniature/>>.

Bong, Wemba, *Quand l'Africain était l'or noir de l'Europe*, Paris, Anibwe, 2010, 414 p.

Botte, Roger, « Traite Et Esclavage, Du Passé Au Présent. », *Esprit*, vol. 8-9, no 317, 2005, p.188–199, en ligne, <[www.jstor.org/stable/24470408](http://www.jstor.org/stable/24470408)>.

Calixte, Sylvie, « La loi reconnaissant la traite négrière et l'esclavage des noirs dans les possessions françaises d'outre-mer en tant que crime contre l'humanité », *Pouvoirs dans la Caraïbe*, no 15, 2007, en ligne, <<http://journals.openedition.org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/plc/190>>.

Cardonnel, Jean, *Le Négrier de l'humanité*, Pézenas, Éditions Domens, Collection Langues et sociétés, 1998, 123 p.

Chaignot, Nicolas, « À propos de l'esclavage et de son interdiction : une dialectique de la pensée, du corps et du droit », *Champ psy*, vol. 1, no 45, 2014, p. 45-67.

- Chapon, Cécile, « ‘La Barque ouverte’ ». Dire la traversée du bateau négrier dans *Le Quatrième Siècle* d'Édouard Glissant », *Nouvelles études francophones*, vol. 30, no 1, 2015, p. 41-53.
- Condé, Maryse, *Moi, Tituba sorcière*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 1988, 288 p.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine, *Les routes de l'esclavage : histoire des traites africaines VIe-XXe siècle*, Paris, Albin Michel & Arte Éditions, 2018, 288 p.
- Daget, Serge, et François Renault, *Les traites négrières en Afrique*, Paris, Karthala, 1985, 235 p.
- De Almeida, Lilian Pestre, « Dansant sur un pont de bateau: Lecture en contrepoint de différents poèmes sur le bateau négrier. », *Présence Africaine*, no 151-152, 1995, p. 199-214, en ligne, <[www.jstor.org/stable/24351736](http://www.jstor.org/stable/24351736)>.
- Defourneaux, Marcelin, et Yves Dossat, « Inquisition », *Encyclopédie Universalis*, en ligne, <<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/inquisition/>>.
- Delacampagne, Christian, *Histoire de l'esclavage, De l'Antiquité à nos jours*, Paris, Librairie Générale Française, Collection Le livre de poche, 2002, 320 p.
- Fila-Bakadio, Sarah, « Imaginaires d'Afrique et historiographies afrocentristes », *Monde(s)*, vol. 1, no 3, 2013, p. 125-145.
- Giraud, Michel, « Le passé comme blessure et le passé comme masque », *Cahiers d'études africaines*, vol. 44, no 173-174, 2004, p. 65 -79.
- Glissant, Édouard, et Roger Rotmann, « L'épreuve du bateau négrier : négativité totale et positivité absolue », *Africultures*, vol. 2, no 67, 2006, p. 128-133.
- \_\_\_\_\_, *Le Quatrième siècle*, Paris, Gallimard, 1997, 336 p.
- Golliou, Catherine, « L'esclavage s'invite au Parlement européen », *Le Point*, 17 juin 2020, en ligne, <[https://www.lepoint.fr/monde/l-esclavage-s-invite-au-parlement-parlement-europeen-17-06-2020-2380572\\_24.php#xtmc=esclavage&xtnp=1&xtr=1](https://www.lepoint.fr/monde/l-esclavage-s-invite-au-parlement-parlement-europeen-17-06-2020-2380572_24.php#xtmc=esclavage&xtnp=1&xtr=1)>.
- Guillevic, Alcyone, « Les traditions funéraires en Afrique », *Odella*, 7 juin 2021, en ligne, <<https://www.odella.fr/actualites/obseques-rites/les-traditions-funeraires-en-afrique/#:~:text=La%20tradition%20africaine%20veut%20que,%C3%AAtre%20cher%20perd%20la%20vie.>>>.

- Guimond, Laurie, « Vers une grille d'analyse de l'expérience géographique : cas-type dans la campagne au Québec », *Norois*, no 233, p. 11-24, 2014, en ligne, <<https://journals.openedition.org/norois/5253#:~:text=L'exp%C3%A9rience%20g%C3%A9ographique%20rel%C3%A8ve%20des,qu'ils%20fr%C3%A9quentent%20au%20quotidien.>>>.
- Haley, Alex, *Roots: The Saga of an American Family*, New York, Doubleday, 1976, 587 p.
- Hill, Lawrence, et Winfried Siemerling, « A Conversation with Lawrence Hill », *Callaloo*, vol. 36, no 1, 2013, p. 5-26.
- Huston, Nancy, *L'espèce fabulatrice*, Actes Sud, Arles, 2008, 197 p.
- Jean-François, Emmanuel Bruno, « Espace océanique, parole archipélique et polyphonie mémorielle dans *Humus* de Fabienne Kanor », *Women in French Studies*, vol. 25, 2017, p. 77-92.
- Kanor, Fabienne, *Humus*, Paris, Gallimard, 2006, 256 p.
- Lionnet, Françoise, « Geographies of Pain: Captive Bodies and Violent Acts in the Fictions of Myriam Warner-Vieyra, Gayl Jones and Bessie Head », *Callaloo*, vol. 16, 1993, p. 132-152.
- Misrahi-Barak, Judith, *Slave Narratives I: Les avatars contemporains des récits d'esclaves*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée (PULM), 2016, 490 p.
- Mustakeem, Sowande, M. *Slavery at Sea: Terror, Sex, and Sickness in the Middle Passage*, Illinois, University of Illinois Press, 2016, en ligne, <[www.jstor.org/stable/10.5406/j.ctt1hfr0gf](http://www.jstor.org/stable/10.5406/j.ctt1hfr0gf)>.
- Noudelman, François, « La Traite, La Shoah... Sur Les Usages D'une Comparaison. », *Littérature*, no 174, 2014, p. 104-113, en ligne, <[www.jstor.org/stable/24396851](http://www.jstor.org/stable/24396851)>.
- Petetin, Véronique, « La barque ouverte, sur un motif d'Édouard Glissant », *Études*, vol. 404, no 4, 2006, p. 508-515.
- Rediker, Marcus, *À Bord du négrier, une histoire atlantique de la traite*, traduit de l'anglais par Aurélien Blanchard, Paris, Seuil, 2013, 560 p.
- Siemerling, Winfried, « Lawrence Hill », *Canada's History*, 8 juin 2010, en ligne, <<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/lawrence-hill#:~:text=Lawrence%20Hill%20est%20l'un,%C3%A9crivains%20canadiens%20les%20plus%20populaires.>>>.
- Simasotchi-Bronès, Françoise, « Littératures francophones et esclavage transatlantique », *Diasporas*, vol. 21, 2013, p. 196-214.

Ugah, Ada, « La mer et la quête de soi : une lecture bachelardienne des romans d'Édouard Glissant », *Présence Africaine*, vol. 4, no 132, 1984, p. 108-125.

Walcott, Derek, *Le royaume du fruit-étoilé*, traduit et annoté par Claire Malroux, édition bilingue, Saulxures, Circé, 1992.

Yancey-Bragg, N'dea, « What is Juneteenth 2020, the holiday marking the end of US slavery? », *Providence journal*, 14 juin 2020, en ligne, <<https://www.providencejournal.com/news/20200614/what-is-juneteenth-2020-holiday-marking-end-of-us-slavery>>.

### Corpus théorique

Araujo, Ana Lucia, et Anna Seiderer, « Passé colonial et modalités de mise en mémoire de l'esclavage », *Conserveries mémorielles*, no 3, 2007, en ligne depuis 2009, <<http://journals.openedition.org/cm/109>>.

Bazié, Isaac, « Femmes et enceintes : écrire la violence au féminin », *Femmes en francophonie*, Sous la direction d'Isaac Bazié et Françoise Naudillon, Montréal, Mémoire d'encrier, Collection Essai, 2013, p. 159-174.

\_\_\_\_\_, « Lieux de mémoire, lieux de violence dans la littérature francophone d'Afrique : le cas de Kossi Efoui », *Discours topographiques et constructions identitaires en Afrique et en Europe – Approches interdisciplinaires*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 217-226.

\_\_\_\_\_, « Sites commémoratifs et fonctions des protorécits dans l'écriture des lieux de violence », *Perspectives critiques sur les littératures africaines*, Sous la direction de Isaac Bazié, Fatou Ghislaine Sanou et Lamoussa Tiaho, Presses Universitaires, 2020, p. 131-151.

\_\_\_\_\_, et Carolina Ferrer, *Écritures de la réclusion*, Presses de l'Université du Québec, 2015, 148 p.

Berthelot, Francis, *Le corps du héros. Pour une sémiologie de l'incarnation romanesque*, Paris, Éditions Nathan, 1997, 192 p.

Brohm, Jean-Marie, « Construction du corps : Quel corps? », *Le corps rassemblé*, Montréal, Édition Agence d'Arc, 1991, p. 85-106.

Certeau, Michel de, « Des outils pour écrire le corps », *Traverses*, no 14-15, avril 1979, p. 3-14.

\_\_\_\_\_, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, Collection Folio essais, 1975, 527 p.

- \_\_\_\_\_, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, Collection Folio essais, 1990, 349 p.
- Cyr, Alain, « Représentation des lieux de violences postcoloniales entre fiction et non-fiction. Pertes, empreintes et survivance dans *L'Archipel de la douleur* de Hans Christophe Buch », *Discours topographiques et constructions identitaires en Afrique et en Europe – Approches interdisciplinaires*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 201-215.
- Foucault, Michel, « Des espaces autres », Dits et écrits 1984, *Architecture, Mouvement, Continuité*, no 5, octobre 1984, p. 46-43.
- \_\_\_\_\_, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque des Histoires, 1975, 352 p.
- Galtung, Johan, « Violence, Peace, and Peace Research », *Journal of Peace Research*, vol. 6, no 3, 1969, p. 167-191.
- Genette, Gérard, *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Éditions du Seuil, 1982, 574 p.
- Glissant, Édouard, « Créolisations dans la Caraïbe et les Amériques », *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1995, p. 11-32.
- \_\_\_\_\_, « L'air nourricier », dans *Le Sang rivé, Poèmes complets*, Paris, Gallimard, 1994, p. 139.
- \_\_\_\_\_, « Théories, La théorie est l'absence, obscure et propice », *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 143-194.
- Giraud, Michel, « « Question noire » et mémoire de l'esclavage », *Cahiers d'Études Africaines*, vol. 50, no 198-199-200, 2010, p. 677-706.
- Grojnowski, Daniel, *Lire une nouvelle*, Nathan. Collection Lire, 210 p.
- Halbwachs, Maurice, *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte. Étude de mémoire collective*. Édition préparée par Marie JAISON avec les contributions de Danièle HERVIEU-LÉGER, Jean-Pierre CLÉRO, Sarah GENSBURGER et Éric BRIAN, Paris, PUF, 2008, 19 cm, 167-205 p.
- Hill, Lawrence, « Behind The Book of Negroes », *Canada's History*, 10 février 2015, en ligne, <<https://www.canadashistory.ca/explore/books/behind-the-book-of-negroes>>.
- Iogna-Prat, Dominique, « Maurice Halbwachs ou la mnémotopie. "Textes topographiques" et inscription spatiale de la mémoire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 3, 66<sup>e</sup> année, 2011, p. 821-837.

- Morrison, Toni, *Jouer dans le noir : blancheur et imagination littéraire*, traduit par Pierre Alien, Paris, C. Bourgois, 1993, 113 p.
- Nora, Pierre, *Les Lieux de mémoire, Tome 1*, Paris, Gallimard, 1997, 1664 p.
- Ricoeur, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, Essais, 2000, 689 p.
- Rouso, Henry, « Mémoire et histoire : la confusion », *La hantise du passé*, Paris, Textuel, 1998, p. 12-47.
- Tissero, Antonin, et Sophie Wahnichw, « “Disposer des corps” ou mettre la guerre au musée. L’historial de Péronne, un musée d’histoire européenne de la guerre de 1914-1918 », *Tumultes*, vol. 1, no 16, 2001, p. 55-81.
- Trouche, Dominique, « La forme du monumental : usage et circulation dans les représentations des morts dus à la Seconde Guerre mondiale », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 12, no 1, 15 décembre 2016, p. 111–132.
- Urbain, Jean-Didier, « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », *Communications*, vol. 2, no 87, 2010, p. 99-107.